



La divorceuse

Un roman de Joseph Périgot

litteratures.fr

Joseph Périgot

La divorceuse

Roman familial

ISBN 978-2-37551-046-9

litteratures.fr

Morgane ne peut plus prononcer le mot « maman ». Il lui écorcherait la bouche. Elle le garde dans la gorge. Elle dit « ma mère », en plissant les yeux. À son frère, elle dit « ta mère ». Michaël grogne : « C'est la tienne aussi ! » Morgane prend alors un air fatigué : « Notre mère... ». Désignation strictement biologique. « Maman », pas question. Il y a trop d'intimité dans « maman ». Trop d'abandon. Il ne faut pas s'abandonner devant l'ennemi.

À sa naissance, elle pesait quatre livres et demie. Un lapin écorché. La mère s'était écriée : « Elle ne vivra jamais ! » La phrase est restée dans les annales familiales. Seize ans après, on en rit encore, sauf Morgane. Elle entend dans cette phrase : « Je ne veux pas qu'elle vive. » Une parole mauvaise, en signe de malvenue. La première d'une série qui empoisonnera son enfance, juge-t-elle.

Le père et la mère se lamentent. Leur fille est une adolescente difficile. Ça fait deux ans que ça dure. Jamais contente, en conflit permanent avec sa

mère. Tout le contraire de Michaël, qui est du genre bonne pâte. Ils ont pourtant été élevés de la même manière. Morgane a même un avantage : elle a été voulue. Michaël est un enfant-stérilet.

Morgane rêve. Et si sa mère n'était pas sa mère ? S'ils s'étaient trompés de berceau, à la Clinique des Lilas ? La fille de sa mère serait quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'elle n'aurait pas du-tout-du-tout envie de connaître.

Manque de chance, elle en est la copie, de cette mère. Un petit format, avec une démarche de soldat. Une bouche grande, bien ourlée. Des yeux gris-bleu vert qui varient avec la lumière et l'humeur.

Mais la mère a le regard électrique. Un regard de peur, sécrétant la peur autour d'elle. Quand on croise un tel regard dans la rue, on détourne la tête et on se sent un peu lâche. Morgane a un regard océanique. Bouleversant.

Avec deux ennemies à bord, la barque familiale n'est pas facile à piloter. Le père a une tactique, il banalise, il met la mère et la fille dans le même sac : elles ont de sales caractères. Voilà l'explication. De sales caractères de cochons. Incapables de faire des compromis. Il faut faire des compromis, dans la vie.

En matière de compromis, il est très fort, lui. Il

pourrait être professeur de compromis. Morgane lui a envoyé ça un jour. Elle ne supporte pas qu'il accepte de se faire traiter en chien-chien. Le Totophe à Malou.

Exemple, Malou meurt de soif et rêve d'un Perrier-citron. Elle dit à Totophe : « Va chercher, va chercher ! » Totophe va chercher, à l'épicerie du coin. À son retour, Malou s'extasie : « Ah, Totophe chéri ! » Mais le Perrier est tiédasse ou pas assez gazeux. Ou ce sont les citrons qui tournent de l'œil. Totophe s'est fait avoir. Totophe se fera toujours avoir. Elle ne peut pas avaler « ça ». Elle va au robinet de son pas de petit soldat, tandis que Totophe boit le Perrier-citron.

Morgane file dans sa chambre. Elle donne des poings dans l'oreiller. Comment peut-il exister des gens pareils, acharnés à faire souffrir les autres ? Comment peuvent-ils garder crédit auprès de ceux-là mêmes qu'ils font souffrir ?

Morgane n'a jamais vu sa mère au naturel. Madame n'entre en scène le matin que brossée, poudrée, rimellisée, et une tasse de thé en passant lui suffit. Elle tourne dans la cuisine, en se faisant les ongles. Ça empeste le vernis.

Puis vient le moment des chaussures. Dans le placard à chaussures, cinq étagères pour elle. Des

dizaines de paires, dans leur boîte d'origine. Chaque jour, elle doit, dans ce magasin privé, choisir la paire adaptée, en fonction de son programme, de sa tenue, de son humeur et des prévisions météo. Elle sollicite l'avis du père, qui fait mine de prendre l'affaire au sérieux. Bien entendu, il a faux à tous les coups : « Des ballerines par un temps pareil, quelle idée, mon pauvre Totophe ! Pourquoi pas des sandalettes ou des espadrilles ? »

Le pauvre Totophe plonge dans son bol de café, en coulant à Morgane un regard complice qu'elle ne lui rend pas. Son allégeance au « monstre » lui fait mal. Elle a mal pour lui. Elle adopte un air revêche qui tire ses yeux vers le bleu glacé.

Malou impose sa loi à coup de crises. La plus ordinaire est la crise théâtrale. Hurlements, portes claquées, objets volants. Il est conseillé de se faire petit. Plus inquiétante, la crise cataleptique : la mère s'immobilise, son regard s'absente. Il faut parler bas, comme dans la chambre d'un mort. Enfin, pour varier les plaisirs, elle sert parfois une crise diluvienne. Un chagrin inconsolable. Les grandes eaux de Versailles. Michaël pleure avec la pleureuse. Totophe essuie, éponge, écope.

Lors d'une de ces crises humides, Morgane fait diversion en tailladant sa belle chevelure blonde

avec des ciseaux de cuisine. La mère vocifère. Morgane, ricanante, échappe à son père et coupe de plus belle. « Pauvre folle ! » crache la mère à la petite tondue au sourire malicieux. Le père s'assoit lourdement et enferme son front dans une main.

Suite à la provocation de Morgane, la mère la décrète malade. Calmants, vitamines, oligo-éléments. Elle singe la bonne mère en jouant à l'infirmière. Elle est loin d'imaginer que les médicaments vont directement dans la cuvette des cabinets, et que la « malade » assiste avec un malin plaisir au spectacle des capsules et des cachets emportés par le tourbillon.

Morgane rayonne, avec sa coupe à la diable. C'est un petit défaut qui rehausse l'ensemble. Une touche de laisser-aller furieusement distinguée. Au lycée, Clément et Baptiste rivalisent en bons mots, bonnes notes et regards langoureux. De leur désir, elle est l'unique objet. Ce qui est trop peu pour deux sujets, et un peu trop pour un seul objet. Elle n'arrive pas à se décider. Il lui déplaît de penser que, cédant à l'un, l'autre en souffrira. Elle n'est pas encore joueuse en amour.

Sa mère tente à plusieurs reprises de l'envoyer chez le coiffeur se faire « rectifier ». Mais sans in-

sister. Son amie Élisabeth l'a mise en garde : « On ne sait jamais, avec les ados, un chantage au suicide peut mal tourner. » Élisabeth est une dinde tirant autorité de la science de son mari, le Docteur Godefroy. Malou est fière de compter dans ses relations une femme de médecin. Élisabeth par ci, Élisabeth par là, on change le canapé pour inviter les Godefroy. Le père cède en maugréant. Le Docteur Godefroy, c'est Jacques, son vieux copain du PSU. Ensemble, à la belle époque, ils ont passé une nuit au poste, après un collage d'affiches, et ils ont fait le tour de la Grèce et du Portugal à vélo.

En vérité, Morgane n'a pas la moindre idée noire. « J'aime la vie », déclare-t-elle joyeusement à son papa, devant des asperges à la sauce crème, au restaurant. Oui, en tête à tête avec lui, au restaurant. Bien entendu, l'invitation s'est faite en cachette de sa jalouse de mère. Mais, attention, on n'est pas ici pour le plaisir, il s'agit de parler sérieusement. Le père prend son air de grand innocent : « Tu es jolie, tu es aimée, tu ne manques de rien, alors, qu'est-ce que tu veux, ma Choupinette ? »

Morgane adore, quand il l'appelle « ma Choupinette », avec ce regard velouté qui a dû faire craquer plus d'une femme. Il est beau, cet homme de quarante-sept ans. Il mérite mieux que d'être le toutou à Malou. Elle le regarde paisiblement, en

se posant la question à éviter : a-t-il déjà trompé la mère ? Elle le redoute et l'espère. Elle est persuadée qu'il s'est passé quelque chose, avec Sylvia, une collègue du lycée. Pourtant, elle imagine mal son père retrouvant une maîtresse, entre midi et deux, dans un hôtel de la ville.

Sylvia était l'opposée de la mère : une belle grande femme rieuse, portant avec aisance un derrière un peu gros et un nez un peu long. En sa présence, on ne respirait pas le même air. Elle pouvait débarquer avec deux bouteilles de champagne, du Cordon Rouge, le meilleur, et pour fêter quoi au juste ? Rien. La vie. La vie qui fait des bulles. Un soir, elle avait prétendu emmener tout le monde, sur le champ, à un concert exceptionnel. La mère avait hoqueté. Une sortie au concert, vous voulez rire, ça se prépare un mois à l'avance. Il faut le temps de s'acheter une toilette, et surtout de le raconter aux amies. De plus, elle ne supportait pas cette fille : Sylvia. À son contact, elle était toute griffée dehors. Elle sentait bien le trouble de son Totophe. Il avait beau répéter : « Si elle vient ici, c'est qu'il ne se passe rien ! » La mère disait : « J'ai des antennes ! » Très vite, Sylvia était devenue interdite de séjour.

Le père dit, avec une pointe de sévérité :

— Tu rêves, Morgane ?

— Je pensais à Sylvia.

— Ah, Sylvia, quel phénomène, celle-là ! Elle chante, maintenant, tu sais ? J'ai vu qu'elle passait au Grillon, cette boîte infâme ! Elle doit avoir du mal à gagner sa vie, je ne sais pas comment elle se débrouille. Mais du moment qu'elle chante, elle est heureuse. Elle n'était vraiment pas faite pour le lycée, Sylvia. La salle des profs est plus calme, depuis qu'elle est partie ! Elle est même un peu triste.

Morgane dit finement :

— Ah oui ?

Le père fronce les sourcils :

— Qu'est-ce que tu vas imaginer dans ta petite tête de Choupinette ?

— Sans ma mère, tu l'aurais aimée ?

— Morgane, je t'en prie ! Je l'aimais bien. Mais ta mère ne l'appréciait pas...

— Elle était jalouse.

— Et alors ? Quand on aime, on est jaloux. La vie ne te l'a pas encore appris ?

— J'ai vu ça au cinéma.

Rires et suite du menu à 50 euros. Saumon à l'oseille pour Mademoiselle, sole dieppoise pour Monsieur, qui reprend subitement le masque du sérieux. Morgane occupe le terrain :

— Je suis vraiment heureuse d'être ici avec toi, Papa. Dans le fond, j'ai bien fait de faire ma crise, moi aussi.

—Je vois où tu veux en venir.

—S'il te plaît, Papa, ne gâche le repas !

Le père plante les deux coudes sur la table et fait son sévère. Il en a vraiment plein le dos du conflit entre la mère et la fille. C'est trop facile d'accuser les autres, il faut savoir se remettre en question soi-même. Il admet que Malou n'est pas toujours facile à vivre, mais : « C'est ta mère, tu dois l'accepter comme elle est, et même essayer de la comprendre. Elle a eu une enfance difficile. Elle vient d'un milieu pauvre, où l'on ne mangeait de la viande que le dimanche. Le grand-père claquait tout au bistro, et tu connais ta grand-mère, tu sais combien elle est dure, elle n'a jamais aimé personne, encore moins sa fille. Eh bien, voilà une chose qui marque toute une vie, Morgane : le manque d'amour d'une mère. Est-ce que tu comprends ça ? »

Morgane comprend. Elle comprend trop bien. Mais elle a le tact de ne pas répliquer. Elle laisse le père parler. Plus il parle, plus il y croit. Il parle pour y croire. Il parle comme un ministre après une défaite électorale. Ne pas s'en tenir aux apparences. Analyser les choses en profondeur. Prendre les mesures qui s'imposent. Morgane semble l'écouter avec la plus grande attention. Regard fixe, bouche entrouverte, elle tortille son centimètre de cheveux. Une nouvelle manie. Un petit plaisir obsessionnel.

Ainsi coiffée, elle se sent neuve et forte. Elle peut bien supporter le quart d'heure de morale empêtrée de son pauvre papa. Surtout que la Marquise au chocolat vient de se poser sur la table.

Elle saisit le bon moment pour dire : « Compte sur moi, Papa. » Il enferme sa main dans la sienne, amoureusement. Les gens, autour d'eux, doivent penser : « Il pourrait être son père. »

Il est faible avec les femmes, cet homme. Ainsi raisonne Morgane, au retour par les rues désertes. Sa faiblesse pour elle la touche autant que sa faiblesse pour la mère l'irrite, mais elle doit se rendre à l'évidence : il les aime toutes les deux à la vie, à la mort. Sous son air indolent, il est très pater familias. Son éducation n'y est pas pour rien : école religieuse, vouvoiement des parents, silence à table. Il était destiné à reprendre l'entreprise de maroquinerie fondée au début du siècle. Les événements de 68 en décideront autrement, mais ne changeront pas le jeune homme en profondeur. Il se marie à l'église et fonde un foyer. Un peu vieux jeu, en quelque sorte. Vingt ans plus tard, on le retrouve prêt à défendre sa famille, coûte que coûte. Avouons-le, c'est rassurant. Et on manque tellement d'être rassuré, aujourd'hui.

Morgane décide d'arrêter les hostilités avec sa mère. Elle laissera les paroles mauvaises entrer par une oreille et sortir par l'autre. Elle serrera les dents

en comptant les fleurs du papier peint. Elle prendra des cours de hatha yoga, s'il le faut. Elle travaillera à la paix avec cette faiseuse de guerre. Au bout du compte, mine de rien, le père a gagné. Asperges, saumon et Marquise aidant, sa leçon a porté. Il est très fort, cet homme faible.

Morgane a trouvé une belle parade aux agressions de sa mère : elle écrit tout. Tout le mal qu'elle lui fait, tout le bien qu'elle lui refuse. Elle écrit au jour le jour, dans un cahier rouge à petits carreaux, qui devient sa consolation et sa force. Elle aime à le retrouver, à le caresser, à l'embrasser. Elle le serre contre elle. Elle lui parle comme à un chat. Elle le range avec précaution sous une pile de livres de classe, où il l'attend jusqu'au soir. Il est son vice caché, son brûlant secret, mais aussi l'expression la plus pure de ce qu'elle porte dans son cœur. En cas de crise, ou de menace de crise, elle garde tout son calme. Elle observe. Elle note dans sa tête. Elle a des fourmis dans les doigts. Elle est là et elle n'est plus là.

La mère s'interroge, sur ce brusque changement. Leur fille couvrirait-elle une hépatite ? Aurait-elle été touchée par la grâce ? Serait-elle tombée amoureuse ? Elle est inquiète. Gênée. Le bourreau est perdu, sans sa victime. Un jour, elle éclate :

— Tu as vraiment l'air de te foutre du monde, ma petite !

Le père se montre brave :

— Morgane est adorable, en ce moment !

— Tu la trouves adorable, toi ! Mademoiselle dit à peine bonjour. Elle n'ouvre la bouche que pour manger. Elle passe son temps enfermée dans sa chambre et dans la musique symphonique. Vraiment adorable ! Et tu as remarqué comment elle nous regarde, quand elle daigne nous regarder ?

Morgane détourne les yeux, puis quitte la pièce.

Après une courte échauffourée, dont elle perçoit les échos dans sa chambre, le père monte la rejoindre. Il est dans l'embarras. Il a une manière cocasse et bien à lui d'exprimer l'embarras : les deux poings fichés dans les poches du pantalon, il le remonte de plusieurs centimètres, de sorte qu'il se retrouve en danseuse. Morgane en sourit. Elle dit : « Ce n'est pas grave, papa, les choses vont s'arranger peu à peu. » Il la remercie d'être devenue si raisonnable, mais :

— C'est vrai que tu ne sors plus de ta chambre. Qu'est-ce que tu fais ? Tu bouquines ?

— Un peu.

— Tu rêves ?

— Beaucoup.

— Tu écris ?

— Passionnément.

Il désigne le cahier rouge. Morgane hoche la tête. Il hoche la sienne : « Il vaut mieux ne pas le laisser traîner, celui-là, j'ai l'impression. » C'est ce qu'on appelle avoir le nez fin. Ce cahier rouge est devenu en effet le catalogue des tares morales de la mère. Le portrait détaillé d'une femme-monstre : capricieuse, jalouse, aigrie, intolérante, intransigeante, prétentieuse, envieuse, maniaque, couarde, veule, geignarde, ignare, râleuse. Tous les défauts de la terre, sauf celui de menteuse. Elle manque trop d'imagination pour mentir. Elle ne sait mentir qu'à elle-même. Tel est le verdict de Morgane, qui lui reconnaît au moins une qualité : la fidélité. Son mari n'a aucun souci à se faire, de ce côté-là. Malou le répète assez : Les mains d'un autre homme sur elle ? Beurk ! Elle adore l'amour avec Totophe, même après vingt ans dans le même lit. Qu'est-ce qu'un autre homme lui apporterait de plus ?

Elle tient aussi bien ce langage devant ses enfants, manquant étrangement de retenue. À la liste noire, Morgane ajoutera, dans son cahier rouge : impudique. Le pire, c'est encore quand, le soir, derrière la cloison, la mère couine, caquette, miaule, stridule. Morgane se bouche vigoureusement les oreilles. Rage et dégoût. Elle plaint son père, imaginant qu'il accomplit sa dernière bonne action de

la journée. Ce en quoi elle se trompe lourdement. Il y a entre ses parents une vraie passion physique. La chambre conjugale est le lieu de tous les abandons. Et de tous les pardons.

C'est là, sans doute, que le père a pardonné le déménagement au grenier des tableaux peints de sa main. Il peignait depuis sa jeunesse. Les beaux arts l'avaient tenté. Morgane se souvient que, petite, il l'emmenait avec tout son barda, dans la vieille Cocinelle. Elle portait la boîte de couleurs et les pinceaux. Ils passaient des heures au bord d'un étang ou sur la place d'un village. Elle suçait son pouce. Elle jouait à la marelle. Elle accourait, quand des curieux s'arrêtaient devant le chevalet. Elle accrochait le pantalon de son papa. Déjà très douée pour minauder. Les gens se faisaient tout miel : « Comme elle a de jolis yeux, cette petite ! »

La maison était envahie par les portraits d'elle. Morgane qui rit. Morgane qui pleure. Morgane qui dort. Il n'y en avait que pour elle. La mère râlait : ils n'étaient même pas ressemblants, ces tableaux. En les décrochant, elle s'était attaquée à l'image proliférante de Morgane, mais aussi au père, qui volait du temps à la vie familiale pour « barbouiller ».

Encore aujourd'hui, quand il a le malheur de dire : « J'ai les doigts qui me démangent, je reprendrai bien le pinceau », la mère invoque immédiate-

ment l'état de délabrement avancé du pavillon. S'il veut peindre, les murs de la cuisine l'attendent. Et il faudrait peut-être songer un jour ou l'autre à réparer la chasse d'eau, non ? Le père oublie vite son envie de renouer avec la peinture. Il oublie aussi la chasse d'eau.

Pour Morgane, le couple de ses parents est un monument d'hypocrisie, ne devant sa solidité qu'à la lâcheté du père. Mais sa vision des choses va être bousculée par un événement anodin.

C'est un mardi soir, soir de danse. Morgane fait de la danse, puisque la fille d'Élisabeth fait de la danse. Elle rentre fourbue, à la nuit tombante. Sa mère se tient dans la pénombre, recroquevillée sur son canapé Roche-Bobois. Elle se détourne avec un geste théâtral, quand la lumière s'allume. Apparemment, elle a mijoté une des crises cataleptiques dont elle a le secret. Morgane fait l'effort de s'approcher, de se pencher. La désespérée s'accroche à elle, comme une noyée. C'est l'horreur, pour Morgane, les larmes de sa mère dans son cou, la chaleur moite de son haleine. Par chance, voici le père. Il la relaie dans le rôle de sauveteur-nageur. La mère hoquète, sanglote, étouffe de plus belle, en montrant la cuisine de manière insistante.

Qu'y a-t-il donc de si terrible dans la cuisine ?

Un rat ? Un cadavre ? Un extra-terrestre ? Morgane ne voit qu'un lapin prêt-à-cuire, sur la planche à découper. Le père entre précipitamment. Il fait disparaître le lapin dans le frigo.

— Ta mère n'a pas pu le découper.

— C'est pour ça qu'elle fait son cinéma ?

— Un peu de politesse, s'il te plaît ! Ta mère n'a pas pu le découper parce qu'il te ressemblait à ta naissance.

— Qui me ressemblait ?

— Eh bien... le lapin.

Morgane éclate de rire. C'est plus fort qu'elle. Son père tente d'argumenter, avec le plus grand sérieux :

— C'est vrai, tu étais toute maigre. Un vrai lapin écorché. J'ai eu un choc, je me souviens. Ta mère a même dit...

— Elle ne vivra jamais. Je sais.

Mieux vaut déguerpir. Morgane finit de rire dans son oreiller. Un oreiller, ça sert à rire et à pleurer en silence.

C'est le lendemain qu'elle comprend toute la gravité de l'incident. Elle le comprend en l'écrivant. Il y a des choses qui s'écrivent toutes seules. Elle écrit : « Ma mère est folle, ce n'est pas un monstre, c'est une folle et j'ai honte d'être la fille d'une folle. » Elle consulte le dictionnaire au mot « fo-

lie » : « Trouble mental, dérèglement, égarement de l'esprit. » Elle trouve même « folie à deux » : « Délire de même espèce, se manifestant chez deux individus vivant ensemble, communiqué ou simultanément par contagion réciproque. »

Et son père continue à défendre l'indéfendable : que le lapin ressemblait à Morgane bébé. Il comprend parfaitement Malou, pauvre Malou, qu'il enveloppe du regard le plus tendre, en la serrant contre lui, comme si elle avait échappé à un grand danger... Le grand danger, c'est elle, et il n'en sait rien. Il est pris au piège de sa folie à elle. Comment l'en convaincre, s'il est déjà « contaminé » ?

Morgane en perd sa belle frénésie d'écriture. Son seul souci, désormais, est d'accumuler preuve sur preuve de la folie de cette femme. De constituer un dossier médical capable d'alerter son père. Elle passe des heures à la bibliothèque municipale, dans les livres de psychiatrie, intriguant la bibliothécaire, qui l'appelle « petite doctoresse ». Dans ces gros ouvrages, la moitié des mots lui échappent, elle saute des paragraphes entiers, mais le diagnostic se dessine bientôt : syndrome maniaco-dépressif à dominante paranoïaque. Une photo l'arrête : celle d'une femme grimaçante aux yeux électriques. Tout à fait sa mère. Le même regard suintant de peur.

Et maintenant, il va lui falloir rentrer chez elle.

Chez la « folle ». Remonter la rue. Pousser la grille du jardin. Beau jardin impeccable, sans une herbe au-dessus de l'autre. Sonner à la porte d'entrée. Lourde porte d'entrée à pavés en verre multicolores, toujours fermée à clé, à cause des voleurs et des violeurs qui courent les rues. La mère viendra lui ouvrir : « Ah c'est toi. » Rassurée que ce soit sa fille, déçue que ce ne soit que sa fille. Elle énoncera les recommandations du soir : « Enlève tes chaussures. Ne traîne pas pour tes devoirs. Descends ton linge sale. »

Morgane est partagée entre l'envie de fuir et celle de rentrer sans délai auprès de la malade. Elle se sent mal de l'avoir détestée, quand il fallait la plaindre. Le moindre regard pour la photo de la femme aux yeux électriques l'opprime. Elle referme avec brutalité ce livre lourd, aux cinq cents pages glacées. Le bruit fait sursauter un garçon, à une table voisine. C'est l'occasion pour lui d'accrocher le regard de la « petite doctoresse ».

Ne serait sa queue de cheval, il aurait du charme, ce garçon de vingt-cinq ans. Et un détail trouble Morgane : il porte des lunettes fines et ovales, à la Gustav Mahler. Elle ne baisse pas les yeux. Il s'approche. Il s'étonne de la voir si triste et plongée dans des livres si austères. Il la complimente sur ses yeux, en s'empressant d'ajouter : « On a dû vous

le déclarer mille fois, mais la vérité ne se fatigue pas d'être répétée. » Légèrement pédant, on dirait. Elle rit. L'autre cabotine : « Ah ! encore plus beaux sous le soleil du rire ! » La queue de cheval oscille comme la queue d'un cheval, ou d'une vache, ou d'un quelconque animal de nos prairies. Vraiment ridicule. Morgane imagine la réaction de sa mère, le jour où elle ramènerait un tel garçon à la maison. Ce qui relance son rire, entraînant celui du garçon, et déclenchant, chez la bibliothécaire, un léger sourcillement.

Il s'appelle Jérôme. Aussi ridicule que la queue de cheval, comme prénom. C'est surtout l'accent circonflexe qui déplaît à Morgane. Elle a horreur des accents circonflexes : allez savoir pourquoi. Mais les lunettes à la Mahler lui donnent du sérieux. Et même de la profondeur.

Ils sont installés au café, devant un lait-fraise et une tequila-coca. Lui, très à l'aise. Elle, craintive. Elle ne craint pas Jérôme, mais d'être surprise par une copine ou quelque mauvaise langue. Il dit :

— Pourquoi tu as ri, tout à l'heure ?

— Pour rien.

Il s'approche. Il enferme le visage de Morgane entre ses mains, avec calme et autorité. Il scrute ses yeux, longuement, et prend l'air inspiré :

— Tu mens, je le vois. Tu as ri pour ma queue de cheval. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'au fond, je suis un cheval. J'ai été cheval dans une vie antérieure. Cette queue est un vestige et une preuve.

Le numéro marche, Morgane s'exalte :

— Moi, dans ma vie antérieure, je ne sais pas qui j'étais, mais je sais où j'étais. J'étais à Vienne, près de Gustav Mahler.

— Ah oui, tiens, ça ne m'étonne pas.

— J'étais près de lui, quand il composait.

Il plisse les yeux :

— Tu étais son chat. Il te caressait en écrivant. Mais quand tu sautais sur le piano, il te chassait avec colère.

— Oui. Ce n'était pas un homme facile. Tout ce qui dérangeait son art, il le chassait. Il a chassé Alma.

Le chat et le cheval se considèrent avec béatitude. Le cheval continue sa fable :

— Moi, j'ai vécu en Arizona, chez les Apaches. J'étais un appaloosa. Tu sais, un de ces petits chevaux increvables.

Puis – avec un art consommé du spectacle – il se penche vers Morgane, pour dire en confidence : « Autour de nous, les gens ne se doutent de rien. Ils ne sont qu'eux-mêmes, et ne pensent qu'à eux-mêmes. Regarde comme ils ont l'air étriqué... Toi, j'ai vu tout de suite que tu étais beaucoup plus que toi-même. »

Jamais un garçon n'a tenu de semblables propos à la jeune Morgane. Sans cette vilaine queue de cheval, elle serait déjà tombée amoureuse. Elle a beau

se répéter : « c'est un vestige et une preuve », le geste lui paraît obscène, quand il la fait passer sur son épaule pour la caresser. Elle a honte devant les gens « étriqués » du café. Et aussitôt, elle a honte d'avoir honte. N'est-elle pas elle-même « étriquée », d'avoir une telle pensée pour un tel jeune homme ?

Il est étudiant aux Beaux-Arts. Auditeur libre. Libre de toute contrainte. Il peint avec tout et n'importe quoi : de l'encre, du sang, de la pluie, de la boue. Sur tout et n'importe quoi : du tissu, de la pierre, du plâtre, du bois. Sur les arbres de la forêt, sur le goudron de la route. L'important est d'extraire la matière de vie au plus profond de soi-même, n'est-ce pas ? De plonger dans les couches sédimentaires des multiples soi-même. Fi des peintres assis, qui travaillent du bout du pinceau. Vive la peinture debout, l'affrontement physique, le corps à corps.

Pour Morgane, une telle passion est digne de celle du Mahler composant « Le Chant de la Terre » dans sa cabane de Toblach, face au lac. Elle est subjuguée. Elle n'est plus tout à fait sûre d'avoir été le chat de Gustav. Elle se sent une petite fille qui n'a rien vu, rien fait. Jolie, charmante, inconsistante comme un papillon. Ses petits problèmes avec sa mère détraquée lui semblent misérables.

Jérôme voit le nuage passer. Il s'excuse d'avoir trop parlé. Il murmure, en prenant sa main : « Dis-

moi ton secret, Morgane ? » Il a les ongles bariolés. Pleins d'encre, de sang, de pluie, de boue. Des mains d'artiste qui se coltinent le monde.

Morgane s'offre une bonne gorgée de tequila, puis commence à raconter, avec des « boff », des « pouh », des « c'est pas intéressant ». Jérôme est tout ouïe : « Ça m'intéresse, moi ! » Il fait insensiblement pivoter ses mains autour de celle de Morgane. C'est une caresse sans en être une. Ce contact, avec l'effet de l'alcool, donne le courage à la jeune fille d'aller au bout de son récit.

Le diagnostic de Jérôme-sait-tout confirme ses craintes : « Ta mère est folle. En tout cas très névrosée. Elle finira par avoir la peau de ton père, mais je n'ai pas de souci pour toi. Tu es indépendante, toi. Tu es presque une femme.

« Presque une femme ». Morgane rougit à cette expression. Un de ces fards écarlates qui la mettent en fureur contre elle-même. Jérôme en profite. Ses doigts escaladent son bras, enserrant son épaule. Il approche son visage pour lui offrir un regard d'une belle franchise. À cet instant, Morgane pense : « C'est lui. » Le sort en est jeté, c'est avec lui qu'elle franchira le cap de la Grande Espérance. La métamorphose qui s'opère sur son visage doit inquiéter Jérôme : il commande une deuxième tequila. Sans coca.

Le jour décline. Les passants se raréfient. Les vitrines s'éteignent. Totophe et Malou doivent tourner en rond dans le pavillon. Ils vont bientôt téléphoner à la police. Leur fille ne les a pas habitués à de tels retards. Car, au fond, Morgane est une petite personne très sérieuse. Très soumise. Trop soumise. Elle ravale sa révolte, retourne contre elle-même le mal qu'on lui fait, ce qui exacerbe sa sensibilité et empoisonne son intelligence.

Mais ce soir, elle n'appartient qu'à elle-même. Et bientôt à ce beau parleur. Les doigts se croisent. Les regards deviennent langoureux. Morgane ne s'est jamais posé sérieusement la question de la première fois. Ou plutôt, la question ne s'est jamais posée. Flirter est un jeu qu'elle a peu pratiqué. Les garçons sont énervants, ils en font une épreuve sportive, comptant les secondes, comme des plongeurs en apnée. Ils laissent leurs victimes le souffle coupé, les lèvres en feu, la langue douloureuse. Morgane ne voit aucun intérêt à ce « frottement de muqueuses ». Elle n'aime que les baisers doux qui s'enhardissent peu à peu, jusqu'au miracle des souffles confondus. Il faut le temps de mettre en place le rêve. Faire l'amour est un rêve, non ?

Jérôme a siroté le deuxième verre de tequila. Il péroré et se pavane. Oh, il connaît très bien les pa-

rents de Morgane. Il connaît leur « espèce ». Des petits-bourgeois ayant chassé le mystère. Des « coléoptères », vivant dans un monde sans horizon. Une espèce sans intérêt, car prévisible dans ses comportements. Et dangereuse politiquement, car toujours prête à défendre l'ordre.

Les mots sortent bien façonnés de sa bouche. Il prend un plaisir de comédien à les égrener. Morgane est pourtant son seul public, et un public à l'attention flottante. Elle regarde ses lèvres, qu'elle trouve sensuelles. Elle écoute la musique de sa voix, qui l'émeut. Elle suit la danse de ses mains en souriant, et surveille la petite ride qui se plisse et déplisse, au coin de son œil droit. Cette petite ride est à elle, à elle seule. Elle en a décidé ainsi. Personne ne pourra la lui voler. Autrement dit, la queue de cheval n'a pas suffi à enrayer le processus amoureux. Elle jubile en secret, comme la messagère d'une bonne nouvelle, devant le destinataire qui ne se doute encore de rien.

Son sourire est double. Maléfique à la pensée de sa mère-coléoptère, au moment où Jérôme lui sera présenté : « Voici l'homme que j'aime. Il a été cheval dans une vie antérieure. » Bénéfique à la pensée des heures proches dans les bras de cet inconnu déjà familier. Il vient de son avenir comme Gustav Mahler vient de son passé. Elle se tient entre les deux, portée par le temps. Le sourire bénéfique s'épanouit. Elle

tend ses lèvres entrouvertes, par-dessus les verres vides. Jérôme a un instant d'hésitation. Les garçons s'effraient des avances des filles.

— Tes parents ne t'attendent pas ?

— Je m'en fiche.

Morgane ne le lâche pas des yeux. Une vague de désir comme elle n'en a jamais connu l'opprime. Elle tremble légèrement. Tout se brouille dans sa tête. Elle entend Jérôme dire : « On peut aller au restaurant. » Non. Chez lui, tout de suite. Elle s'est levée. Elle prend sa main. Ils sont dehors. Elle l'enlace. Elle ferme les yeux. Elle prononce son nom – Jérôme – qui lui semble doux.

Tu t'égares, Morgane. Ne te réservais-tu pas pour le « garçon X », qui t'attend quelque part dans le vaste monde ? Combien de fois ne t'es-tu caressé les seins, les hanches, le ventre, en lui murmurant, à ce « garçon X » : « C'est pour toi, mon amour, pour toi seul » ? Tu ne nous feras pas croire que tu as résolu l'inconnue X avec ce Jérôme. Il suffit de voir comment tu marches enlacée avec lui. Il y a quelque chose qui cloche. Tu sembles désolidarisée de ton corps. Ta main est molle, sur sa hanche. Ta tête ne repose pas franchement sur son épaule. Tu ne te laisses pas aller. Et lui le sent bien, il réajuste l'étreinte tous les dix pas, embrassant tes cheveux ou ton cou, avec un rire niais.

Morgane se crispe, quand il applique une main sur ses seins, et fait aller les doigts, comme un chat joue des pattes sur un coussin. Elle pense : « Je ne suis pas une poupée qu'on patrouille. » Mais elle assume, plus furieuse à chaque pas. Furieuse contre elle-même, car son sein gonfle, le téton durcit. Brusquement, Jérôme s'arrête, l'empoigne, applique les deux mains sur sa nuque et l'embrasse à pleine bouche. Elle subit un vigoureux « frottement de muqueuses », qui la laisse jambes flageolantes, regard brouillé, joues en feu. Elle se laisse tracter, chancelante, de rue en rue. Ils reprennent souffle dans un couloir puant le salpêtre. Ils grimpent d'une traite les cinq étages d'un escalier étroit, pour atterrir sur une couche douteuse, dans une pièce aux murs artistiquement barbouillés.

À travers ses paupières mi-closes, Morgane voit : Jérôme, debout, torse nu. Il a le regard sombre. Il se coule à son côté, et, sans transition, engage une main sous sa jupe. Les doigts tentent de s'insérer entre ses cuisses. D'autres doigts déboutonnent son corsage. Jérôme n'est pas le « garçon X ». Le « garçon X » n'a pas cette odeur de sueur âcre. Cette peau graveleuse. Ces cheveux gras. Ni cette queue de cheval imbécile. Mais Jérôme est sourd à ses « non » répétés. Plus elle résiste, plus il entreprend.

Le jeu habituel du mâle et de la femelle. Il l'a immobilisée de ses jambes en ciseaux. Lui a plaqué les épaules contre le lit. Il dégrafe son ceinturon, sans lâcher sa proie. Un mot éclate dans la tête de Morgane : viol. Elle crie. Il la secoue. Elle mord. Il la gifle. Elle pleure. Il la caresse. Elle s'abandonne. Il y croit. C'est alors qu'elle attrape la queue de cheval à deux mains, et tire de toutes ses forces. Il bascule, donnant de la tête contre le bois de lit. Le sang gicle de l'arcade sourcilière. « Putain ! t'es dingue ! » Il s'est levé, comprimant la blessure avec son T-shirt. Il répète : « T'es dingue ! »

Morgane est figée, au bord des larmes. Il y a du sang sur le lit. Sur sa jupe. Jérôme a l'air sonné. Il gronde :

— Tire-toi.

— C'était la première fois...

— Et t'allumes les mecs comme une pute !

— C'est toi qui es bestial !

— Bestial ! C'est ça, le sexe, ma petite ! Allez, rentre à la maison, tu vas te faire disputer par pa-pa-maman !

C'est vrai, Morgane n'est qu'une gamine. Elle n'avait en tête que gamineries : gros bisous et petits câlins. Elle a failli appeler Papa à son secours. Elle se sent lâche. Elle tortille sa jupe tachée de sang. Elle est même déchirée, sa jupe. Qu'est-ce qu'elle

va dire chez elle ? Ils doivent commencer à s'affoler, les parents. Mais c'est trop bête d'avoir fait tout ce chemin, pour rentrer bredouille : voilà la pensée incongrue qui lui vient. Il faut qu'il se passe quelque chose. Elle veut qu'il se passe quelque chose. Elle avance la main vers Jérôme, qui la repousse méchamment, ricanant : « Mademoiselle criait au viol ! »

Morgane s'excuse, timidement. Vraiment, c'était la première fois, elle a eu peur. Il pourrait comprendre ça : qu'elle ait eu peur. C'est normal, pour une fille, d'avoir peur, la première fois. Elle donne de son beau regard vert tendre, et finit de dégrafer son corsage, sans le lâcher des yeux. Elle lui promet d'être courageuse. Il l'attire contre lui d'un bras – maintenant la compresse contre son front, de l'autre main. Il dit : « C'est ma faute, Morgane. J'ai manqué de tact. Pardonne-moi »

Et l'on reprend à zéro la scène du lit, mais cette fois en douceur. Ils se déshabillent l'un l'autre avec un jeu de caresses pudiques. C'est un peu plus humain. Plus au goût de Morgane. Mais elle ne peut pas s'empêcher de réagir à la vue de l'homme en érection. Elle n'a jamais vu un homme nu, encore moins en érection. C'est assez ridicule, ça ressemble vraiment à une queue, mais devant. Elle bloque un petit rire. La grosseur du truc l'impressionne, à

l'idée que ça doit entrer en elle. Est-ce que ça entre entièrement ou un peu seulement ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas dans le trouble amoureux. Elle n'est même pas dans le trouble sexuel. Jérôme est abstrait, il est devenu l'Homme, instrument de son destin. Il se tient au-dessus d'elle, le souffle court, l'œil brillant, prêt pour l'estocade. Il dit : « Ne t'inquiète pas, je serai doux, je tiendrai la bête en laisse. » Il rit un peu trop fort. Elle sent son haleine chargée d'alcool. Elle ferme les yeux. Elle a, à cet instant, le terrible sentiment de gâcher l'une des meilleures parts de sa vie.

Morgane a mal au cœur, à la tête et au ventre, en descendant les cinq étages. Les marches sont décolorées et polies, comme les morceaux de bois sur les plages. La rampe, cassée par endroits, ferraille et colle aux mains. Il faut pourtant qu'elle s'y accroche.

La chose s'est passée sans douleur. A-t-elle saigné ? Elle ne sait pas. Elle n'a pas regardé. Si elle avait saigné, elle l'aurait vu. Certaines filles ne saignent pas du tout, paraît-il, et d'autres font des hémorragies. Au moins, elle a échappé à ça, à l'hémorragie. Mais pas à la peur ni au dégoût, quand l'homme a lâché la « bête en laisse ». Rouge, suant, grimaçant, grognant. Heureusement, il est vite tombé sur le côté en disant : « Oh dis donc. »

Pourquoi fait-on toute une affaire de cet acte insipide et grossier ? Où sa mère va-t-elle chercher ses gémissements à n'en plus finir ? Sans doute existe-t-il un secret qui lui échappe encore, mais elle craint fort qu'il ne soit pas à la hauteur de son rêve.

Vacillante, elle s'arrête contre les boîtes à lettres. Envie de vomir, envie de pleurer. Elle lit sur une boîte : Jérôme Lefebvre. Lefebvre avec un « b ». Le patronyme est la dernière touche de vulgarité au tableau. Et il est inscrit à jamais dans sa vie, sous l'étiquette « premier amant ».

Elle repense soudain à ce qu'il a dit, en guise d'au revoir : « La prochaine fois, il faudra prendre des précautions. » Parce qu'en plus, il n'a pas pris de « précautions ». Pas de préservatif, rien. Elle risque de se retrouver enceinte, ou séropositive, ou les deux.

Cette fois, elle pleure à chaudes larmes. Puis elle vomit, comme si elle pouvait dégorger la saleté, la maladie, peut-être la mort qu'il a mise dans son corps. Le salaud. Elle cogne sur la boîte à lettres de « Jérôme Lefebvre ». Salaud.

Quelqu'un est entré dans le couloir. Une femme avec un petit chien toiletté. La femme se protège de l'odeur de vomi, d'une main sur le nez. Le petit chien se met à laper ce qui reste du lait-fraise et de la tequila-coca. Rappel de laisse : il fait un bond en arrière. Sa maîtresse touche le bras de Morgane : « Voulez-vous que j'appelle un docteur, Mademoiselle ? »

Il fait nuit. Personne dans la rue. Personne dans la ville. Personne dans la vie de Morgane. S'il

existe un « garçon X », elle vient de le trahir. Elle n'est plus digne de lui. Elle pose une main sur son ventre, devenu sans transition : ventre-de-femme. Elle éprouve tout de même un semblant de fierté, un soupçon de griserie, à être passée de « l'autre côté ». Mais le sentiment qui domine, c'est la colère contre elle-même : pourquoi a-t-il fallu qu'elle gâche ce grand moment ? Pourquoi a-t-il fallu qu'elle agisse de telle sorte contre elle-même ?

Elle marche au hasard, en laissant traîner les doigts sur les murs. Hors de question de rentrer chez elle, avec la tête qu'elle doit avoir. En plus, elle sent mauvais. L'odeur du mâle et du vomi. De la faute et de la connerie. Elle pense : Morgane la coquette est défaite, Morgane la pimpante est rampante... Se réfugier chez une copine ? Impossible, à cause des parents. Elle n'a aucune copine orpheline. Toutes flanquées de parents, qui la regarderaient avec des yeux de parents.

Elle a froid, dans sa jupette. Elle court, pour se réchauffer. Elle chante. La la la. Sur des airs inventés. Puis sur l'air d'une symphonie de Mahler. C'est à cause de Mahler, tout ça. À cause de ses petites lunettes ovales. Et Mahler lui fait penser à Sylvia, et Sylvia au « Grillon », qui est à deux pas. Peut-être s'y produit-elle ce soir.

Un grand Black en smoking l'arrête à la porte de la boîte :

—Eh ! t'as quel âge, toi ?

—Est-ce que vous connaissez Sylvia ?

—Connais pas.

—Il n'y a pas une chanteuse qui chante, ici ?

Le Black ricane :

—Une chanteuse qui chante. Ouais, ça arrive !

Qu'est-ce qu'il prend à Morgane de le traiter de « connard » ? Il abat sur son épaule une main de plomb. Elle se débat. Elle crie : « Je veux voir Sylvia ! » Un homme paraît sur le seuil. Un petit homme d'une soixantaine d'années, mal fagoté, mal peigné. Vraiment pas le genre de la maison. Il connaît Sylvia – « Bella » de son nom d'artiste. Elle ne va pas tarder à entrer en scène. Il dit au Black, doucement mais avec autorité :

—Lâchez donc cette jeune fille, mon vieux !

Le Black s'exécute et prend l'air piteux :

—Si Bella s'appelle Sylvia, comment vous voulez que je m'y retrouve, moi ?

Mal assurée, Morgane dit à l'homme :

—Vous êtes le directeur du Grillon ?

Gros rire du Black, plié en deux. L'homme a un bon sourire :

—Je ne suis qu'un client de Bella. Enfin... de sa voix.

Le Black se fait rigolard :

—C'est un fan, Papy !

—Voilà. Comme dit cet élégant jeune homme, je suis un fan. Pour écouter Bella, je n'hésite pas à côtoyer des imbéciles comme lui.

Le Black ne sait sur quel pied danser. Il décide de se détourner, le menton haut. Morgane rit sous cape. Elle se laisse entraîner par le nommé Papy, à travers la salle stroboscopée. Il lui montre la direction des loges, puis disparaît.

Sylvia est au maquillage. Elle n'en croit pas ses yeux : la fille de Christophe au « Grillon ». Elle retient son fou rire. « Tu n'es pas venue avec ton père, tout de même ? » Elle prend les mains de Morgane. La considère avec émerveillement. Lui caresse les cheveux. « Tu as encore gagné en beauté. »

En un tournemain, elle comprend le problème de Morgane. Elle lui tend sa clé : « Fais comme chez toi. Ce soir, il n'y a pas grand monde, je vais rentrer de bonne heure. Tu me raconteras tout dans les détails. Mais n'oublie pas une chose : « La vie n'est ni si bonne, ni si mauvaise qu'on croit ». Guy de Maupassant. »

Sylvia habite un appartement en cinémascope, au huitième étage du « Front de Seine ». La boucle du fleuve tient dans la baie vitrée. L'eau miroite sous les réverbères. Les cargos noirs, blancs, rouges, sont comme des jouets d'enfant posés sur le miroir.

Gustav Mahler occupe une bonne place dans la discothèque. Morgane opte joyeusement pour les lieder interprétés par Federika Von Stadte, avec, pour accompagnement, une petite cascade fumante dans la baignoire. Elle s'immerge, avec un soupir de plaisir, dans un bain aux senteurs « hawaïennes ». Elle se caresse dans l'eau mousseuse, les yeux mi-clos. Le mouvement de ses mains épouse la mélodie de Gustav. Enfin un peu d'harmonie dans une journée discordante.

Sylvia la trouve assoupie dans le bain attiédi. Elle pose une main sur son front, en murmurant : « La petite Morgane est tombée dans ma baignoire ! » Morgane ouvre les yeux :

— Je suis grande, maintenant.

— C'est pour ça que tu fais des bêtises ! Ça va mieux, ma toute belle ? Tu as récupéré ? Je vais prendre ta place, tiens, ça va me détendre. Et toi, tu sais ce que tu vas faire, pendant ce temps-là ? Tu vas me préparer un whisky bien tassé, avec plein de glaçons. Allez, allez ! au service de l'artiste qui a donné le meilleur d'elle-même pour une bande de crétins !

Elle tend un peignoir éponge à Morgane, tout en commençant à se dévêtir. Nue devant Sylvia, Morgane se sent gênée. Sylvia, pas du tout, elle la regarde avec bonheur :

— Comme tu es fine. Tes hanches ont une courbe si douce. À vingt ans, je rêvais d'un corps comme le tien. J'ai fini par m'habituer à ma grosse artillerie.

En fait de « grosse artillerie », Sylvia a une belle poitrine glorieuse. Son corps est robuste, mais souple et harmonieux, et surtout : il lui ressemble exactement, elle ne fait qu'un avec lui. Nue comme habillée, elle est Sylvia. Elle plonge un pied dans l'eau. Morgane dit :

— L'eau n'est pas très propre.

Sylvia ignore la remarque. Elle met ses mains en coupe sous ses seins, en disant :

— Le problème avec l'âge, c'est que ça tombe. En dix ans, ils sont descendus de trois centimètres et demi. Tu vois le tableau quand j'aurai cinquante piges ?

Sylvia aide Morgane à cerner son problème, devant un plat de tortellini. « Premièrement : le SIDA. Pas de panique, ça ne s'attrape pas à tous les coups. Ce qu'il faut, c'est obliger le type à faire le test tout de suite. Mais il n'a pas un profil inquiétant. Pas junkie, pas cynique. Après tout, c'est toi qui l'a dragué. Deuxièmement : la grossesse. Tes dernières règles datent du 25. Donc $6 + 15 = 21 = 4$ jours avant. Risque infime. Surtout que tu es bien réglée. On sera fixées dans moins d'une semaine. Troisième-

mement : une « première fois » désastreuse. Bon, désastreuse, n'exagérons rien. Disons : décevante. Mais qu'est-ce que tu crois, ma cocotte ? Que ça tombe du ciel comme ça ? Le vrai plaisir, ce n'est jamais la première fois, avec le premier venu. C'est de l'ordre du hasard, de l'expérience et de la magie. Certains disent : de l'amour, mais ça ne suffit pas, crois-moi. Restent les parents. Bouche cousue sur l'aventure, bien entendu. Il faut monter une histoire vraisemblable : une vexation au lycée, par exemple. Une déception sentimentale, tiens, ça les attendrira. Un coup de blues, une mini-fugue. » Sylvia se propose de les appeler sur le champ. Leur fille errait dans la ville, elle l'a ramenée chez elle. Rien de bien grave. Un bon bain, une bonne nuit : demain, il fera jour.

Morgane est ébahie par l'énergie de Sylvia. Elle pense à sa geignarde de mère, qui se noie dans une tasse et en accuse le monde entier. Elle pense aussi à son pauvre Papa, : il n'a pas tiré le gros lot, avec cette Malou.

C'est lui qui décroche. Il est soufflé. Il est ému. Par Sylvia ou par sa fille retrouvée ? Morgane entend tout, avec le haut-parleur. Il dit à Sylvia : « La vie est bizarre : il faut que ma fille disparaisse pour que tu réapparais. » La mère dort. Deux valium d'un coup. Il est avec l'inspecteur Carlotti, un voisin, qui

a pris les choses en mains. Morgane a sa photo dans toutes les voitures de ronde. Il veut bien croire à une déception sentimentale de sa fille, mais il est persuadé que le problème est plus profond : « Elle déteste sa mère. C'est terrible. »

Morgane coupe le haut-parleur. Va à la fenêtre, regarder les cargos : tous noirs, sur un fleuve noir. Elle n'aime pas la nuit. Un jour, elle écrira un roman dont la première phrase sera : « Le problème, c'est la nuit... »

Sylvia est pensive, après avoir raccroché. Elle a un sourire douloureux. Puis elle ouvre les bras, en disant : « Bon, eh bien, tout est arrangé ! » Elle picore le reste de tortellini, avec les doigts. Morgane l'observe :

— Ça t'a troublée de reparler à mon père ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— J'ai toujours eu l'impression que vous n'étiez pas indifférents l'un à l'autre.

— Un homme séduisant ne me laisse jamais indifférente, ma chérie !

— Il s'est passé quelque chose entre vous ?

— La, ma cocotte, si tu crois que je vais te répondre !

— De toute manière, je le sais.

Sylvia dit faiblement :

— Alors, pourquoi tu poses la question ?

Morgane se sent bête. Injuste. Ingrate. Elle dit :
— Excuse-moi, je ne sais plus où j'en suis.

Morgane et Sylvia s'offrent une nuit blanche, lovées sur le canapé, dans leur peignoir éponge. Elles papotent, en sirotant des tisanes non homologuées : au thym, au romarin, à la sauge. La sauge, voilà exactement ce qu'il fallait à Morgane : c'est une plante magique, qui chasse les mauvais esprits et réconcilie l'âme avec le monde.

L'an dernier, elles avaient eu l'occasion de s'apprécier. Cette nuit, elles sont devenues amies. Du même coup, des copines de classe comme Mélanie ou Caroline ont enregistré une brusque décote. Il y avait de la concurrence, dans ces amitiés-là. On s'attendait à la trahison de l'autre. Avec Sylvia, c'est autre chose, et conforme à l'idée que Morgane se fait de l'amitié : confiance absolue. Les treize ans de différence pimentent l'affaire. Sylvia est aussi une grande sœur. Elle peut montrer l'avenir à Morgane, et Morgane lui sert de mémoire.

Après pas mal de tergiversations, Sylvia l'admet : elle a eu le coup de foudre pour Christophe, dès sa première entrée dans la salle des profs, tout de gris habillé :

— Même ses yeux étaient gris, d'un gris bleuté très doux. Je suis restée bouche bée. Puis je me suis mise à trembler. C'est bête.

— C'est beau.

— Beau, je ne sais pas. C'est beau quand on le chante, mais est-ce que ça vaut le coup de le chanter ? J'ai vu une émission à la télé. Ils avaient invité des biologistes. On émet des vibrations, paraît-il, et même des odeurs, des ions, je ne sais trop quoi. C'est physico-chimique, l'amour !

— Mon père avait les mêmes vibrations ?

— Oui, je crois.

— Tu crois ou tu en es sûre ?

— J'en suis plutôt sûre...

Morgane est troublée d'avoir accès à la face cachée du monde de son père. Sylvia continue :

— Mais il ne s'est rien passé, rassure-toi.

— J'ai l'air inquiet ?

— Ton père est un homme de devoir. Son plaisir, il le tire de l'accomplissement du devoir. Il ne s'accorde rien à lui. Il ne prend pas soin de lui.

— C'est à cause de ma mère.

— Et à cause de lui. Quand un couple tient, c'est que chacun y trouve son compte : principe fondamental de la thermodynamique amoureuse. Ton père a besoin qu'on ait besoin de lui. Ça tombe bien, ta mère attend tout de lui. Tout, y compris ce qu'il ne pourra jamais lui donner. Comme ça, il se sent toujours en devoir.

— Il t'a dit tout ça ?

— Tu es folle. Il ne le sait pas lui-même. Ta mère, il « l'aime », tout simplement. C'est simple, l'amour. Il ne faut pas trop chercher par en dessous, quoi.

Il ne s'est donc rien passé entre Sylvia et le père. En tout cas, ça n'a pas eu de « réalité ». Mais la vie n'est-elle pas souvent gouvernée par des choses qui n'ont pas de « réalité » ?

À six heures du matin, les deux amies en sont à décongeler des croissants et à préparer un grand pot de café corsé. Comme le jour va poindre, elles tournent le canapé vers la baie vitrée : il ne faut pas rater la naissance du soleil derrière la colline de Bonsecours. Sylvia en est tout excitée :

— Tu vas voir, une demi-heure plus tard, il frétille autour des péniches, puis il suit le fil de l'eau pour embraser la ville.

— Tu ne te lèves quand même pas tous les jours à l'aube ?

— Ça m'arrive. J'adore ça, être debout, quand tous les crétins bavent sur leur oreiller. Je rêve et j'écris.

— Tu écris ?

— Des chansons. Des poèmes. Des pensées. Des insultes à mon percepteur. Des recettes de cuisine. Après, je jette. Quand je serai grande, je serai écrivain !

C'est la vie, Sylvia, la vraie vie. Un peu folle, mais dans la joie. Entre les murs du pavillon familial, c'est une folie triste. Une folie de mort. Morgane a un coup de blues, en pensant à « Totophe » : un nom de clown. Il est quoi, au juste ? Gugusse ou Loyal ? Il se tape les deux rôles, le pauvre.

Le retour de Morgane, au matin, se fait dans le calme. Un calme factice. La mère est toujours sous l'effet du double valium. Elle bredouille, l'air revêché : « Bravo. On te remercie beaucoup. » Le père montre un visage éteint. Il dit simplement : « Il y a des jours où je suis fatigué. Pourquoi les êtres humains se compliquent-ils la vie à ce point ? » Ce langage ne lui ressemble pas. Serait-il allé fouiner dans le cahier rouge ? Ou la réapparition de Sylvia aurait-elle réveillé en lui le petit démon vibratoire ? Morgane monte vite préparer son cartable et file au lycée. Le corps indolent, mais l'esprit aiguisé.

Une semaine plus tard, tout est rentré dans l'ordre : elle n'est ni enceinte, ni séropositive. Jérôme Lefebvre a reconnu avoir « déconné ». Il n'a fait aucune difficulté pour les tests. Ce qui n'a pas empêché la rupture. Terminée, cette histoire. Vraiment trop nulle. Morgane ne se sent même pas femme.

Mais, dans cette triste affaire, elle a gagné Sylvia, qu'elle voit régulièrement, en cachette. Elle prend

des cours de chant avec elle. Sylvia la trouve douée. Morgane ne veut pas la croire. Sylvia s'énervé : « Arrête de te dévaloriser, nom d'un chien ! Tu fais le jeu de ta mère, en te dévalorisant ! »

Grâce à Sylvia, Morgane a pris du recul sur la « folie » de sa mère. Quelques lectures mal assimilées, dans des ouvrages savants, avaient donné à son rejet la forme d'un diagnostic médical. Rien de plus. Et il faut qu'elle arrête de voir sa mère en « monstre ». Ce sont les enfants qui voient des monstres partout. Cette femme est tout simplement une « emmerdeuse ». Chaque être humain a de bonnes et de mauvaises facettes. On voudrait croire que les unes compensent les autres, autrement dit que tout le monde se vaut, moralement. Mais non : il existe des êtres malfaisants, qui diffusent le malheur autour d'eux. Même quand ils aiment, ils font souffrir. Dans le pire des cas, ils ne peuvent aimer qu'en faisant souffrir.

Le dernier caprice de Malou concerne la peinture de la cuisine. A-t-on seulement remarqué que cette peinture s'écaille au-dessus de l'évier depuis des mois ? Non, bien sûr, tout le monde s'en fiche. Et tout le monde trouve normal qu'il y ait dessus une couche de graisse de cinq millimètres d'épaisseur, même si la graisse en est au point de traverser la

peinture et de s'attaquer au mur. Regardez la fissure, là-haut, au coin de la fenêtre. Est-ce qu'on va rester les bras croisés devant les murs qui s'écroulent ? Le père hausse les épaules. La mère monte le ton. C'est sa faute, tout ça, il s'est entêté à brancher la hotte sur le conduit de la cheminée, pour économiser deux-cents euros, et ça va coûter dix fois plus, maintenant, avec la peinture à refaire et la hotte à changer.

Le père dit : « On se calme... » Rien de tel que cette formule pour la mettre en rage. Il fait marche arrière aussitôt :

— D'accord, je peux changer le branchement de la hotte, si tu veux. Ce n'est pas très long. Mais pour la peinture, Malou, non, pas tout de suite. Je suis trop fatigué. On verra ça pendant les vacances.

— Ah parce que, les vacances, tu comptes les passer ici ? C'est nouveau ça ! La croisière aux Antilles : finie ? Je n'y ai plus le droit ? Je suis punie ?

— Malou, je t'en prie...

— Malou, elle en a marre qu'on se foute d'elle, si tu veux savoir. Qu'on ne tienne jamais compte de ce qu'elle dit, de ce qu'elle pense. Je suis quoi, moi, ici, dans cette maison ? La bonniche ? Fais le ménage et tais-toi ! Pendant ce temps-là, Monsieur relit Proust, à la recherche du temps perdu. Comme si j'en avais, moi, du temps perdu ! Et l'autre, la Princesse Morgane, qui se noie dans la musique symphonique et nous scie les oreilles avec ses vocalises.

Michaël se jette dans les bras de sa mère, pour tenter d'enrayer la crise. Elle s'accroche à lui : « Heureusement que je t'ai, toi, mon petit Mick. »

Mais le « petit Mick » ne tarde pas à faire des siennes. Un billet de cinquante euros a disparu du sac d'Élisabeth et, malheureusement (Élisabeth est vraiment désolée, ce n'est pas tant pour cinquante euros, mais elle préfère le dire), elle est sûre que ça s'est passé ici, dans cette maison, mardi après-midi, quand elle est venue prendre le thé. Elle avait rendez-vous chez le coiffeur juste après, et au moment de payer : surprise. Non, le billet n'a pas pu tomber du sac, il était dans un portefeuille qui était lui-même dans une poche fermée, à l'intérieur du sac. Michaël est le suspect n° 1, étant rentré du collège sur le coup de cinq heures. Il s'entête à nier l'évidence, même à la découverte d'un jeu vidéo neuf planqué sous son matelas. Il pousse la bêtise jusqu'à tenter de faire porter le chapeau à Morgane, qui est rentrée tard, ce soir-là.

Malou enchaîne : « Justement, parlons-en, de Morgane et de ses retards. Je n'aime pas beaucoup qu'on me prenne pour une imbécile... » Mais le père coupe court au détournement de sujet. Autoritaire, pour une fois. C'est de Michaël qu'il est question. Non seulement il a volé, mais il se comporte comme un menteur et un lâche. La moindre des choses est qu'il reconnaisse sa faute.

La mère finit par prendre la défense du délinquant et accuser le père de le torturer à plaisir. Puisque le délit est évident, à quoi bon le faire avouer de toute force ? Ce n'est qu'un enfant, après tout. Il a bien le droit à un peu d'indulgence.

Abandonnée de tous, y compris d'Élisabeth, qu'elle ne peut plus « regarder en face », la mère décide d'entrer en crise. Elle choisit la cataleptique, se momifiant pendant deux jours et deux nuits. Totophe entreprend la peinture de la cuisine. Un travail qui l'épuise rien que d'y penser.

Pendant le chantier, Morgane surprend son père assis sur l'escabeau, tirant rêveusement sur une cigarette qu'il tient du bout de ses doigts maculés de peinture. Il attend que la mère s'éloigne pour dire : « Si ça ne tenait qu'à moi, cette baraque, je la revendrais. »

Il manque d'entrain, depuis le soir de la fugue. Il ne se donne même plus la peine de se frotter joyeusement les mains pour cacher son malaise. Il répète : « Je suis crevé. » À quoi la mère rétorque, fine psychologue : « Si tu te couchais plus tôt ! » Il a en effet pris l'habitude de veiller tard, avec un livre et un verre de whisky – résistant aux jérémiades de son épouse, et même à son injonction : « Tu peux lire, mais au lit. » Il a argumenté serré :

Primo, il l'empêcherait de dormir, à cause de la lumière. Réponse : « De toute manière, je ne dors pas, je t'attends. Tu sais bien que je ne peux pas m'endormir sans toi. »

Secondo, lire au lit lui fait mal dans le dos. Réponse : « Depuis le temps que tu dois aller chez l'ostéopathe. Je t'avais pourtant pris rendez-vous. Et maintenant, j'ai bonne mine : je n'ose même plus y aller pour moi. Oui, parce que figure-toi que tu n'es pas le seul à souffrir du dos. »

Tertio, il ne fait de mal à personne. Réponse : « Tu te fais mal à toi-même, avec tout ce que tu bois. Je ne te surveille pas, mais j'ai l'impression que la bouteille de Chivas descend vite. Et puis, tu ne prétends pas changer tes lunettes, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Ne te plains pas d'avoir mal à la tête. »

Quarto, « Tu me fais chier ! » La réaction de Malou est sans paroles : stupéfaction et demi-tour gauche, 1, 2, 1, 2.

Morgane-qui-écoute-aux-portes a un transport d'admiration pour son père. Elle prend un air faussement détaché, pour dire :

—Qu'est-ce que tu lis, Papa ?

Il retourne son livre. Comme pris en faute. Un livre très épais, à couverture blanche. Qu'il tapote, avec une mimique d'énervement. Puis il se laisse aller à la colère qu'il a contenue devant la mère.

—Mais c'est pas vrai ! On ne peut pas être tranquille une minute, bordel ! Je lis ce que je veux, où je veux, quand je veux ! Je ne vais pas me laisser emmerder pareillement à près de cinquante ans, nom de dieu ! Et si j'ai envie de m'envoyer un autre whisky, je demanderai l'autorisation à moi-même !

Rageusement, il se ressert une bonne dose de Chivas.

Morgane détaille sans réagir, à peine vexée. Elle a compris qu'elle n'était pas la personne visée. Et cette violence inhabituelle est plutôt signe de santé. Mais elle est intriguée par ce gros livre à couverture blanche, qu'il avait l'air de cacher.

À la première occasion, elle va fouiner dans le bureau du père. Le livre est dans un tiroir : « Belle du seigneur », d'Albert Cohen. Un grand livre d'amour, dont les 800 pages l'ont toujours arrêtée. Elle le feuillette, à la recherche d'un indice. La première page a été arrachée : aurait-il voulu faire disparaître une dédicace compromettante ? Et pourquoi, les numéros de page se terminant par 63 sont-ils entourés à l'encre rouge ? 63, 163, 263... jusqu'à 763. Même le numéro du chapitre 63, en chiffres romains : LXIII. Quel est donc la clé de ce numéro ? Elle est à peu près sûre d'une chose : il y a du Sylvia là-dessous.

Sylvia l'admet : ce livre vient d'elle. Un cadeau de collègue à collègue. Elle aime offrir les livres

qu'elle aime, et elle aime ce livre par-dessus tous les livres. Morgane dit :

— Tu lui avais dédié, à mon père ?

— Peut-être.

— La page a été arrachée.

Sylvia hausse les épaules, avec un petit air fataliste, et disparaît dans la cuisine. Morgane force la voix :

— Et 63, qu'est-ce que ça veut dire ?

Pas de réponse. Bruit de vaisselle. Sifflement de bouilloire. Sylvia prépare le thé en chantonnant. Il sonne faux, son chantonnement. Elle revient avec un plateau gourmand :

— Tu aimes les scones ? Ce sont des vrais. Ils ont traversé la Manche en bateau.

C'est sans compter sur l'opiniâtreté de Mademoiselle Morgane :

— Qu'est-ce que ça veut dire, 63 ?

Sylvia, gênée :

— C'est une gaminerie.

— C'est un code ?

— Si tu veux.

— Alors, il s'est passé des choses ?

Sylvia baisse les yeux :

— Tout le monde a le droit d'avoir son jardin secret, non ?

— Je croyais que tu me faisais confiance.

Sylvia allume une cigarette. Va à fenêtre. Pas disposée à rassurer Morgane, dont le dépit tourne en colère, et qui s'apprête à quitter les lieux. Sylvia se retourne :

— Ce n'est pas une question de confiance. Je n'ai pas envie d'en parler, voilà tout. Pas à toi. Ce serait malsain. Mettons ça de côté. C'est la seule limite à notre amitié. Mais il faut que tu saches une chose : je ne suis pas du genre à mourir d'amour aux pieds d'un homme inaccessible. J'ai de bons amants.

— Plusieurs ?

— Seulement deux. Un pour la semaine, un pour le dimanche. Le premier est un intellectuel tourmenté, très doux, timide pour le sexe. Je l'écoute, je le cajole, je l'encourage. C'est un enfant. J'adore ça. L'autre, c'est la part du diable. Une vraie brute, avec de grandes mains. Il fait de moi ce qu'il veut. J'adore ça aussi. On n'a qu'une vie, ma petite, il faut la multiplier.

Cette tirade sur les amants complémentaires choque Morgane. Comment Sylvia peut-elle passer de bras en bras, si elle aime son père ? Car sans l'amour, le sexe n'est rien. Il n'a été rien avec Jérôme, parce que l'amour n'était qu'un mirage, l'effet de belles paroles et de tequila. Morgane ne comprend pas Sylvia. C'est grave, quand on est amies. En revanche, elle comprend parfaitement que

le 63 cache une affaire importante. Ils ont couché ensemble, c'est sûr. Son père a « trompé » sa mère. Son père, comme beaucoup d'hommes, a eu une « maîtresse ». Elle s'appelle Sylvia, elle a été prof de maths, elle chante dans un cabaret. Ils se sont follement embrassés sur le canapé qu'elle connaît. Ils ont fait l'amour sur le lit qu'elle connaît. Ils ont pris ensemble un bain aux senteurs hawaïennes, en écoutant Federika von Stadte. Puis il faut imaginer le père rasant les murs en sortant de chez Sylvia. Inspectant méthodiquement le col de son manteau, au cas où un cheveu blond frisé serait resté accroché. Se composant, à la grille du jardin, un visage d'homme fatigué revenant du travail. Tous comportements vulgaires. Manquant de dignité. Il les a tous bernés. Et cette pensée, pour l'instant, l'affecte.

Elle s'en réjouira peut-être demain, car ses pensées sont le jouet de ses émotions, et réagissent à des événements parfois insignifiants, ou même imaginaires. Il faut peu pour la brouiller avec la vie, pas plus pour la réconcilier avec elle. Elle passe pour lunatique. Ses amis en font les frais, tour à tour en grâce et en disgrâce.

Les gens marchent dans la rue, avec l'air de savoir où ils vont, ce qu'ils veulent, qui ils sont. Ils ont des idées sur tout, du taux bancaire à l'état de la couche d'ozone. Morgane, elle, ne sait rien, n'est sûre de rien, ni de personne, surtout pas d'elle-même.

Elle se sent inconsistante, évanescence. Qu'est-ce que le monde va faire d'elle ?

II

Il y a une ambulance et un attroupement au bout de la rue, devant le pavillon. Jacqueline, la voisine à chignon, court à la rencontre de Morgane. Son chignon tremblote, elle le maintient en courant. Elle dit, essoufflée :

—Ton père a fait un infarctus.

Infarctus. Il faut que le mot fasse son chemin dans la tête de Morgane. Infarctus, Papa. Les deux mots ne vont pas ensemble. Elle note l'œil allumé de Jacqueline. La mèche défaite de son chignon. Son sourire asymétrique et sans lèvres. Le mot « infarctus » lui ressemble. Elle s'appelle « infarctus ». Pour le prononcer, il faut trois grimaces : in-farc-tus. Jacqueline dit : « ... fatigué... ta mère... de nos jours... mon mari... ton père... » Morgane l'écarte méchamment.

Ils enfournent le père dans l'ambulance. Son petit papa sur un brancard. Blanc. Hagard. Figé dans un cri muet. Les deux mains agrippées à sa poitrine. Avec de la peinture verte sur les doigts. Sur les che-

veux. La chemise. Le pantalon. Il est tombé dans la peinture verte. Tombé au champ d'honneur du bricolage qu'il détestait par-dessus tout.

Morgane reste plantée, désemparée. Voici sa mère. Soutenue par deux infirmiers. Plus malade que le malade. Elle hoquète : « Oh ! Morgane ! » Ses jambes la lâchent. Les infirmiers se regardent, avec des airs entendus. Elle dit : « Occupe-toi de ton frère. » Les infirmiers l'installent dans l'ambulance, à l'avant. L'un dit à Morgane :

— Ça ira, Mademoiselle, ça ira, votre père est robuste. Ne vous en faites pas.

Morgane fait oui de la tête. Il ajoute :

— Vous avez de très jolis yeux.

Il fait un signe amical, à travers la vitre. L'ambulance s'élance souplement, gyrophare et sirène en action. Elle disparaît au bout de la rue.

Morgane fuit les voisins compatissants. Leurs murmures, leurs atermoiements, leurs gestes enveloppants. Elle s'enferme dans la maison silencieuse. Le grand tapis du salon est maculé. Les traces de peinture conduisent à la cuisine, où l'escabeau est renversé dans une flaque verte épaisse.

Elle ramasse un briquet, une cigarette. Le père s'était remis à fumer – malgré la mère, contre la mère. Morgane s'assoit sur l'escabeau cassé. Elle allume la cigarette. Elle tousse, puis elle pleure, en

touillant la peinture des deux pieds. Les deux pieds dans cette saloperie de peinture.

Retour de Michaël. Jogging, Reeboks et sac de sport.

— On a gagné ! Cinq à un !

— Papa va peut-être mourir, Michaël.

Morgane est dure, avec son frère. Il l'a toujours énervée, à ne penser qu'au foot et aux jeux vidéo. Il est mignon mais mou, mais con. Et surtout, il est du côté de « la mère ». Inconditionnel de « la mère ». Il se met à tourner dans le salon comme s'il en cherchait la sortie. Il gémit :

— Maman !

— Idiot, c'est pas ta mère, c'est ton père qui va mourir ! Il va mourir à cause d'elle, justement ! À cause de cette saloperie de peinture !

Elle shoote dans le pot renversé. En plein sur la gazinière, qui ferraille. Michaël se jette sur sa sœur avec un glapissement. Il frappe. Elle se protège comme elle peut, acculée au fond de la cuisine. Il frappe de toutes ses forces, aveuglément, le visage crispé. D'un coup d'épaule, elle parvient à le déséquilibrer. Il s'étale dans la peinture. Et il reste étalé au beau milieu de la flaque, sanglotant. Elle ravale ses larmes. Elle l'entend hoqueter : « Je suis ton petit frère ! » Son petit frère. Elle lui tend une main hésitante. Il s'y accroche. Elle dit :

— Tu es tout vert. Tu ressembles à E.T. !

Les idées de Morgane se sont redispesées, une fois de plus : si son père a couché avec Sylvia, c'est tant mieux, elle le souhaite de tout son cœur. Elle est sûre que ça a été une vraie histoire d'amour, pas une simple coucherie. Son père est quelqu'un de pur. À cette pensée, ses larmes reviennent. Pourquoi faut-il que ce soit lui, quelqu'un de pur, qui soit livré au pire ?

Dieu merci, il vivra. C'est ce qu'annonce la mère, par téléphone. Mais l'alerte a été sérieuse, les médecins sont formels. Ça lui vaudra quinze jours d'hôpital plus un régime draconien. Et la mère d'ajouter : « Ah ! s'il m'avait écouté ! Ça fait des années qu'il devrait faire du sport, et quelle idée de se remettre à boire et à fumer, je te jure ! » Morgane voit ça d'ici : elle va jouer à l'infirmière-chef. Imposer un super-régime totalitaire. Il s'est laissé aller, ces derniers temps, le père Totophe, il en a pris à ses aises, eh bien, il va voir ce qu'il va voir. Remise au pas. La vie au carré.

Morgane passe une heure au téléphone avec son amie Sylvia. Elles pleurent, chacune à un bout de la ville, pour l'être qu'elles aiment le plus au monde, et qui se tient encore, pâle, les yeux cernés, au bord du gouffre où il a failli disparaître à jamais. Sylvia dit :

— Je ne peux même pas aller le voir.

— Pourquoi pas ?

— Ta mère ne va pas le lâcher.

— Il faut bien qu'elle s'occupe un peu de ses enfants. Au moins de son cher Michaël. Je t'avertirai quand la voie sera libre.

— Ton père me le reprocherait. Je lui ai promis de ne plus exister.

— Quelle bêtise ! Ce qui s'est passé avec toi, c'est sûrement l'une des plus belles choses qu'il ait vécues.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le 63...

— Le 63, c'est une gaminerie. Si tu attribues un nombre à chaque lettre de l'alphabet, A égale 1, B égale 2, C égale 3, et cætera, « je t'aime » est égal à 63. Voilà, c'est tout... Un peu bêta... L'amour ne rend pas spécialement intelligent. C'est ce que dit Proust. Mais bon, on s'en fout, de l'intelligence.

Sylvia devient amère. Morgane garde un silence bouleversé : donc, ils n'ont même pas fait l'amour. Son père est resté irréprochable, homme de devoir jusqu'au bout. Il a lutté contre lui-même, il s'est fait la guerre à lui-même au point de mettre sa vie en danger. Et tout ce que la mère a trouvé à dire, c'est : « S'il m'avait écoutée... » Justement, c'est parce qu'il l'a écoutée qu'il en est arrivé là. Sur un lit d'hôpital.

Morgane accueille froidement sa mère, à son retour, en début de soirée. Aucune envie de la revoir ni de faire un quelconque effort. Elle est pourtant dénuée de toute agressivité. Elle est alanguie. Le chambardement dans la cuisine, elle s'en moque. Elle dit à Morgane :

— Oh ! si Papa mourait, je le suivrais de peu.

— Tu as deux enfants !

La mère prend l'air affligé :

— Ne sois pas agressive, Morgane, s'il te plaît ! Ce n'est pas le moment. Il faut qu'on soit forts et soudés, tous les trois. Papa va avoir besoin de nous.

La mère en grande raisonnée : « On ne va pas rester ici ce soir, avec cette cuisine en chantier, hein ? On va sortir. On va aller manger une pizza, d'accord, les petits ? Allez, en route. Pour réparer les dégâts, j'appellerai une entreprise demain, que ce soit en état quand Papa rentrera. »

Morgane se retrouve bloquée par son bras droit, et Michaël par son bras gauche. « On s'occupera bien de lui, tous les trois, on sera à ses petits soins. Vous verriez comme il a une petite mine, le pauvre chéri, comme il fait pitié dans son lit blanc. Il a l'air d'un enfant. » Plus elle en fait, plus Morgane se rétracte. Plus elle pense : c'est la mort, cette femme. Elle grignote sa pizza sans faim. C'est Michaël qui

la finit. La mère, elle, n'a mangé que la garniture de la sienne. Une des manies que le père ne supportait pas. Morgane dit à sa place :

— Tu aurais dû commander des champignons à la tomate avec du jambon...

Grand sourire :

— Et un peu de mozzarella. J'adore la mozzarella.

Rien à faire, elle est réconciliée avec le monde entier. Elle distribue des sourires sans compter aux tables voisines. Elle roucoule des « grazie tante » et des « per favor ». Elle commande autoritairement trois Fraises Melba « avec plein de Chantilly ». « Profitons-en avant le retour de Papa. Après : régime pour tout le monde, il faudra l'aider. » Elle s'émerveille de sa propre gentillesse, sans chercher à savoir comment elle est reçue. La salle du restaurant pourrait se vider subrepticement qu'elle continuerait son numéro. Elle est sourde, aveugle, indéfectiblement joyeuse. À gifler. À bombarder de crème Chantilly.

— Tu ne manges pas ta Melba, Morgane ?

— Non.

— Eh bien, tu as tort, elle est délicieuse. C'est de la vraie Chantilly faite maison, hein, Mick ?

Grogement de Mick. La cuillère de la mère plonge dans la coupe de Morgane, suivie de celle

de Michaël. Ils rient, complices, les lèvres barbouillées. Morgane dit :

—Vous n’avez pas honte de vous goinfrer pendant que Papa...

—Eh oh, ma petite ! Si ton père nous a fait un infarctus, tu n’y es pas tout à fait pour rien, figure-toi.

Morgane ne réagit pas. Elle a, en pensée, quitté la pizzeria, sa mère, son frère. Elle est près de Sylvia, qui lui confie, de sa voix chaude, légèrement éraillée : J’aime ton père, Morgane, je l’aime de toutes mes forces, je suis prête à tout pour vivre cet amour. Et Morgane voit son père sortir de l’hôpital, incertain de ses gestes, comme s’il craignait de bousculer son cœur malade. Il prend son air embarrassé, pantalon en position haute et dit : J’ai pris conscience d’une chose, ma Choupinette : j’aime Sylvia de toutes mes forces, je suis prêt à tout pour vivre cet amour.

Oui, tout est possible, entre Sylvia et Christophe. Et Morgane est déterminée à agir pour que le possible devienne réel. Une force s’est levée en elle. Elle se sent investie d’une mission de « divorceuse ». Elle mobilisera tous ses talents de gémeaux-cancer pour faire leur bonheur. Le meilleur s’accomplira sous sa houlette.

« Houlette », de l’anc. fr. « houer », « jeter, lancer ». Bâton de berger muni à son extrémité d’une

plaque de fer en forme de gouttière servant à jeter des mottes de terre ou des pierres aux moutons qui s’écartent du troupeau.

Elle sera la bergère de son père, une bergère pas comme les autres, une bergère un peu sorcière, qui n’aura de cesse qu’il sorte du troupeau pour trouver enfin son chemin à lui.

Soir après soir, pendant le séjour du père à l'hôpital, Morgane dort chez Sylvia. La mère prend le parti de l'ignorer : « Vis ta vie, ma fille. » Officiellement, elle est chez sa copine Mélanie. La mère ne cherche pas à vérifier. La grande affaire de l'infarctus l'occupe tout entière. Elle passe des heures au téléphone, à raconter l'événement dans ses menus détails aux amies compatissantes.

Morgane prend la mesure de l'importance des sentiments de Sylvia pour Christophe. La vitalité à toute épreuve de la jeune femme cache une blessure profonde. Elle a eu beaucoup d'amants, mais peu d'amours, et toujours des histoires impossibles, avec des hommes pas libres. « Qu'est-ce que tu veux ? C'est normal, les hommes intéressants sont déjà pris. » Explication un peu courte, qu'elle corrige d'elle-même avec une confidence attristée : « Je m'arrange toujours pour qu'ils soient pris. C'est comme un destin. Au fond, l'amour me fait peur. Je suis tordue. J'attends le grand amour et je le fuis. »

Elle avait entrepris une psychanalyse. Deux séances par semaine sur un canapé, pour sonder ce fond d'elle-même qui nuisait à elle-même. Mais, du canapé, elle était vite passée au lit du psychanalyste, ce qui n'était pas de bonne thérapie. Et – comme de bien entendu – le psychanalyste avait femme et enfants.

C'était sans issue, son affaire. Mieux valait prendre le parti d'en rire. Et d'en chanter. Les deux amies chantent en duo, ce soir-là. Grâce aux cours de Sylvia, Morgane assure.

Quand on s'approche des êtres humains, ils changent de visage. Au sens littéral du terme : le visage peut gagner en douceur, grâce au flou de la vision rapprochée, ou bien devenir monstrueux, comme celui de Jérôme avec sa peau cloquée de points noirs. C'est vrai aussi au sens figuré : on découvre toujours une autre personne, un autre paysage où, toujours, règne la solitude. Le silence de la solitude. L'infini de la solitude. Sylvia, que Morgane rêvait en mère, est une jeune femme à consoler. La jeune fille dit à la jeune femme : « Allez, tout va s'arranger, tu vas le rencontrer, l'homme de ta vie. Je te le promets. Il sera tout à toi. »

Le père revient amaigri et fatigué. Il dit : « Je suis vivant », avec un pauvre sourire. La mère s'est

métamorphosée : calme, attentive, respectueuse des uns et des autres. Pas un mot au-dessus de l'autre. Pas un geste d'énervement. Elle choie le mari retrouvé : petit-déjeuner au lit, chaussons préchauffés, « Le Monde » sur un plateau. Le père répète : « Je suis un coq en pâte », avec on-ne-sait-quoi au fond du regard. Pas de la tristesse. Pas du désespoir. Un peu de frayeur et d'étonnement, peut-être. Une lenteur nouvelle. Quelque chose d'absent. Il explique à Morgane : « Quand on est passé si près de la mort, tout devient cadeau. Mais, en même temps, plus rien n'a d'importance. Ou plutôt, rien n'a plus la même importance. Le prix des choses a changé. Je suis toujours en train de me demander : est-ce que ça vaut la peine ? Il n'y a plus rien d'évident, sauf le goût de l'instant. »

Finis le pater familias régnant comme il pouvait sur son petit monde. Le climat est devenu feutré, à la maison. La mère a même renoncé à ses fameuses crises. C'est trop beau pour être vrai. Trop beau pour durer. Combien de temps tiendra-t-elle ? Quelques jours, quelques semaines, tout au plus, selon Sylvia. Elle parie que le père, lui aussi, retombera dans la même ornière. Les traumatismes s'amortissent et l'ordre ancien, peu à peu, se rétablit. On est condamné à soi-même toute sa vie.

Morgane proteste contre ce fatalisme. Sylvia

ajuste sa pensée : les vrais changements s'opèrent en profondeur, silencieusement, avec le temps. Un jour, brusquement, les choses n'ont plus la même valeur : des drames peuvent rester sans effet et des riens provoquer un chambardement. Tout dépend de ce qui s'est installé souterrainement.

Souterrainement, Morgane a muté. Elle peine à se l'avouer, car ça tient en un mot qu'elle exècre : « baiser ». Elle a envie de « baiser ». Envie qu'on la prenne. Envie qu'on la caresse, la manipule et la salisse. Envie de se perdre. Et cette envie, à son propre étonnement, la porte vers Jérôme. Absolument pas vers un Baptiste ou un Clément, qui en sont restés à l'amour-jeu. Avec Jérôme, ça a été vrai. Peut-être trop vrai. Pourquoi lui a-t-il répugné à ce point ? Sa queue de cheval, c'était plutôt amusant, et au moins original. Quant à ses points noirs, elle n'est même pas sûre qu'ils existent.

Elle prend brusquement conscience qu'elle a réagi comme sa mère. Ces horrrrrribles points noirs. Cette queue de cheval ri-di-cu-le. Cette odeur de sueur ââââcre... Combien de fois Morgane l'a-t-elle vue grimacer, dans un bus, dans un magasin, et se pencher vers elle en chuchotant : « Tu ne sens rien ? Cette odeur de sueur est in-sup-por-ta-ble... » Eh oui, avec Jérôme, Morgane a cédé aux mêmes ob-

sessions de propreté et de conformité. Sa mère s'est infiltrée en elle. Elle est sous sa peau. Dans ses yeux, dans ses doigts. Elle fait aller sa langue et ses pensées.

Morgane monte les six étages de Jérôme Le-fevre sans réfléchir. Sans l'ombre d'une crainte ni d'un doute. Elle le découvre les cheveux ras. Elle dit :

—Tu t'es engagé dans l'armée, Appaloosa ?

—J'ai compris que cette queue de cheval gâchait tout entre nous.

—Baratineur !

Elle se jette à son cou. Ils se déshabillent entre la porte et le lit. Ils font l'amour de manière effrénée, mais en prenant leurs « précautions », s'il vous plaît.

Écarlate, essoufflée, Morgane a la pensée suivante : « Cette fois, je suis passée de l'autre côté. » Cet homme est vraiment son « amant ». Son sexe est devenu un organe nouveau, avec lequel elle devra désormais compter. Jérôme a su y faire, il faut le reconnaître. Il a tenu « la bête en laisse » le temps qu'il fallait. Il a eu les gestes justes. Beaucoup de tendresse, un peu de violence. Aussi Morgane en redemande-t-elle, jusqu'au sommeil.

Elle se faisait une montagne de l'amour. Une montagne de mystères, de menaces et d'interdits. Et

puis soudain, c'est là, c'est évident. Elle nue, près d'un homme nu, c'est simple. Elle a franchi la montagne d'une enjambée.

Il faut que Jérôme gâche tout, en disant : « Dis donc, tu en fais du bruit. » Le visage de Morgane se défait. Il a beau caresser ses lèvres, et descendre doucement ses doigts le long de son cou, et dire : « Mais c'est bien, Morgane, j'adore ça, sentir ton plaisir. » Morgane est fermée. Au bord des larmes.

—Morgane ?

Elle a froid. Elle tire le drap sur elle. Elle se cache. Jérôme vient chercher son visage et l'enferme dans ses mains, comme au café, un mois plus tôt. Il lui refait son numéro : « Je lis dans tes yeux que ta mère fait du bruit en faisant l'amour. Tu l'entends à travers la cloison. » Morgane est stupéfaite. Elle sort instantanément de son trou noir, avec un sourire bêta d'admiration. Il profite de son avantage, en expliquant avec un sourire supérieur :

—Il n'y a pas les femmes bruyantes et les femmes silencieuses, Morgane. Il y a les femmes vraies et les femmes fausses. Le bruit peut être du toc et le silence être éloquent. Mais le bruit peut aussi exprimer la joie qui s'ajoute au plaisir, et qui ajoute au plaisir. Dans ce cas, c'est le signe de la gourmandise.

Morgane dit, avec un rire léger : « J'ai toujours été gourmande ! » Elle se sent bien entre les mains

d'un homme qui connaît les femmes. Loin d'en être jalouse, elle en tire fierté.

Quand il l'enlace pour une dernière étreinte, elle ne sent plus les limites de son corps. Elle ferme les yeux et murmure : « Je t'aime. » Il répond en écho, dans la plus pure tradition : « Je t'aime. »

Elle rentre au pavillon à une heure impossible. Ils ont fini de dîner depuis longtemps. Ils sont devant la télé. Sur la table, il reste une seule assiette, celle de Morgane, à sa place habituelle, avec sa serviette dans son rond de serviette. L'assiette propre est une accusation à elle seule. Il y a en plus le visage de la mère, où frémissent des grimaces annonçant une crise de type n° 1. Tout à coup, elle fait aller les bras et les jambes et crie : « Regarde un peu la tête qu'elle a ! D'où est-ce qu'elle sort avec une tête pareille ? »

Le monstre des familles est de retour. Mais il est vrai que Morgane a une tête incroyable. Des trous et des épis dans les cheveux. Des plaques rouges sur les joues. Et les yeux brillantissimes.

Le « monstre » la poursuit jusqu'à sa chambre, dont elle défend vaillamment l'entrée :

—Tu n'entreras pas chez moi !

—Partout dans cette maison, c'est chez moi !

La mère bloque la porte de son pied mignon,

pointure 36, bien mal protégé dans sa ballerine de cuir fin. Morgane prend son élan et donne de tout son poids contre la porte. La mère pousse un cri. Un vrai cri, pour une fois. Elle danse sur une jambe, avec de vraies larmes dans ses yeux fous.

Pas d'attendrissement. Morgane s'enferme. Sa haine est de retour, intacte. À entendre sa mère gémir, puis claudiquer dans l'escalier en appelant « Totophe ! », elle savoure sa victoire. Elle n'a plus qu'à attendre son père pour le sermon.

Mais le père tarde. Il ne respecte pas le scénario habituel. A-t-il changé de personnage ? Est-il sorti du film ? Ce serait inespéré. Morgane se sourit en son miroir. Des cernes légers donnent à ses grands yeux une touche de gravité qui fait très femme. Vous avez vu Morgane, ces temps-ci ? Elle a beaucoup changé, elle est devenue « très femme ».

Elle rouvre doucement la porte. Elle tend l'oreille. Silence. Étrange silence. Une image la traverse : son père foudroyé sur le pavé et sa mère agenouillée à son côté, muette de douleur. Elle dévale l'escalier. Le monstre est sagement assis sur le canapé, tenant à deux mains son pied meurtri. Une crise de type n° 2 est en gestation.

Morgane fait toutes les pièces. Elle appelle dans le jardin. Elle court dans la rue, jusqu'au bout de la rue, où Michaël fait l'andouille à VTT.

—T'as pas vu Papa ?

—Oui, je l'ai vu. Il fume une cigarette.

Le père est assis sur un banc, coudes sur les genoux, fumant une cigarette strictement interdite. Il ne réagit pas à l'arrivée de Morgane. Elle s'assoit près de lui sans un mot. Il finit par dire, d'un ton monocorde :

—Je ne supporte plus ce genre de scènes.

Elle se risque à avancer une main. Il se dégage. Elle n'est plus sa « Choupinette ». Mais pour la bonne raison, peut-être, que le père n'est plus tout à fait le « toutou à Malou ». Elle dit doucement :

—Je suis amoureuse, Papa. Je ne suis pas allée au lycée, aujourd'hui. J'ai passé la journée dans un lit avec l'homme que j'aime.

— Eh bien, tu n'y vas pas par quatre chemins, toi !

— J'en ai marre de l'hypocrisie.

— Ça vise encore ta mère, ça ?

— Pas seulement, non.

Regards flottants. Prend-il l'insinuation pour son compte ?

—Et peut-on savoir qui est l'heureux élu ?

—Un peintre.

—Un peintre en quoi ?

—Un artiste-peintre.

Le mot fait mouche. Mais il reste agressif :

—J'espère au moins qu'il a du talent.

Il regarde Morgane. Les mots ne sortent pas. Il laisse dériver son regard. Dessine du pied dans la poussière du chemin. Jette sa cigarette d'une chiquenaude. Le mégot se loge sur le banc d'en face.

—C'est un garçon sérieux ?

— Non.

— Comment ça ?

—Aujourd'hui, il a le crâne rasé, mais d'habitude, c'est une queue de cheval.

—Une queue de cheval ?

— Oui, tu sais, les cheveux...

— Je sais ce que c'est qu'une queue de cheval. Ce n'est pas tout à fait ordinaire, pour un homme.

— Je ne pourrais pas aimer quelqu'un d'ordinaire.

— Oui, ça, je m'y attendais. Ç'aurait été trop simple. Il a quel âge, ce type ?

— Ce n'est pas un « type », c'est l'homme que j'aime. Il a vingt-quatre ans.

— Il y a une chose qu'il ne faut pas que tu oublies, Morgane, c'est que tu es mineure. Il en a conscience, « l'homme que tu aimes » ?

— Alors ça, c'est triste. Tu parles comme ma mère.

— Je parle comme ton père, petite sotte. Il prend ses précautions, au moins, pour te faire l'amour ?

— On met des capotes, oui, si tu veux tout sa-

voir. Et ce n'est pas lui qui me fait l'amour, on fait l'amour ensemble.

Morgane s'est levée, hors d'elle. Tremblante. Elle crie :

— C'est mon histoire, tu n'as pas à t'en mêler !

— Pourquoi es-tu si dure, Morgane ? Pourquoi manques-tu à ce point de compassion ? Tu n'es pas la seule à avoir du mal à vivre, tu as remarqué ?

— Oui, merci bien, j'ai remarqué.

Ils se toisent. Le chignon de la voisine s'agite derrière un carreau. L'inspecteur Carlotti rentre du commissariat, dans son Honda Civic. Michaël est lancé dans un rodéo d'enfer autour du rond-point aménagé. Il va finir par s'étaler, celui-là.

Leur colère retombe. Il dit :

— Ne dis rien à ta mère, s'il te plaît.

Elle fait non de la tête. Elle se niche contre lui. Il ne la repousse pas. Elle murmure :

— C'est beau, l'amour, Papa...

Le père est soucieux.

— Comment l'as-tu connu, ce garçon ?

C'est la « divorceuse » – brusquement inspirée – qui répond :

— Chez Sylvia.

— Tu continues à voir Sylvia ?

— On est devenues amies.

— Elle n'a pas tout à fait le même âge que toi.

— Pour s'aimer, il faut avoir forcément le même âge ?

Sylvia se fige, quand elle se trouve nez à nez avec Christophe, un matin. Un matin, trop tôt. Le matin, c'est toujours trop tôt, pour une chanteuse de cabaret qui se couche aux aurores. Elle a les yeux gonflés et porte une robe de chambre pisseuse. Elle maudit Morgane.

Morgane l'avait prévenue de son mensonge (prétendument destiné à rassurer le père). Mais Sylvia s'attendait à un coup de fil, pas plus. Au mieux un coup de fil pour se fixer rendez-vous dans un endroit neutre. Qu'il débarque comme ça, c'est incroyable. C'est formidable. Elle dit : « Entre, j'arrive tout de suite. » Un peu d'eau froide sur le visage. Un coup de peigne. Un jean, un T-shirt. Non, un corsage. Son petit corsage rose.

— Excuse-moi... Tu veux un café ?

— Oh, je ne pose pas.

— Assieds-toi, quand même ! Tu as rudement maigri. Ça te va bien... C'est pas comme moi, regarde. Je vais bientôt faire concurrence au bon-homme Michelin.

— Tu n'as jamais été maigrelette !

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire !

Silence gêné.

—Je veux bien un café, finalement.

— Il est prêt.

Sylvia va à la cuisine. Le père force la voix :

—Je suis venu pour te parler de Morgane.

—On est copines, toutes les deux.

—Je sais. Tu lui as même trouvé un amant.

Retour de Sylvia, cafetière en main :

—Attends, Christophe, qu'est-ce que tu me fais, là ? Morgane a rencontré Jérôme chez moi, oui, bon, et alors ? Je n'ai pas tenu la chandelle.

—Tu sais quel âge elle a ?

—Je ne suis pas chargée de la surveiller. Et laisse-moi te dire, une fille de dix-sept ans, aujourd'hui...

—Évidemment, si tu lui as mis ce genre d'idées dans la tête !

Sylvia a un rire arrêté. Offusqué ? Non. Cette altercation est plutôt réconfortante. À nouveau, elle existe pour Christophe, même si c'est dans un mauvais rôle. À la fenêtre, elle suit le cheminement d'un cargo qui remonte le fleuve avec une dizaine de mouettes à sa traîne. Elle tapote la vitre. Christophe finit par s'excuser, en précisant :

—La vie n'est pas très facile pour moi, en ce moment.

Sylvia rapporte la scène à Morgane avec émotion. Elle tremble en servant le thé. « La vie n'est pas très facile pour moi, en ce moment. » Elle répète

cette phrase avec cérémonie. Elle l'a reçue comme une confidence de la plus haute importance. Il y a quelque chose de cassé en lui, il perd pied, il faut l'aider. Mais qu'est-ce qu'elle peut faire, elle, Sylvia ? Il s'effaroucherait, si elle faisait le moindre geste vers lui. Elle en est sûre. Elle s'est contentée de le rassurer du mieux qu'elle pouvait à propos de Jérôme — qu'elle n'a vu qu'une seule fois. Il faut vraiment que Morgane assiste son père. Elle compte sur elle. Morgane dit : « Compte sur moi, Sylvia. »

Vient le printemps. Les cheveux de Morgane ont pris deux centimètres. Va-t-elle les laisser pousser ou adopter les cheveux courts ? Grande question. En tout cas, elle a changé de coiffeuse.

La branche de cerisier qui lèche la fenêtre de sa chambre s'éclaire jour après jour. Elle peut caresser ses fleurs rose tendre. Il a son âge, cet arbre. Son père l'a planté le jour de sa naissance, on le lui a assez répété. À chaque fois, elle a dû prendre l'air ému et reconnaissant, en se jetant au cou de l'arboriculteur.

C'est commun, d'aimer le printemps, tout comme d'aimer les sous-bois ou la mer déchaînée. À voir Morgane émoustillée par le jeune soleil, Jérôme ricane. Il la qualifie de « conformiste », mot grave dans sa bouche. Ils connaissent leurs premières disputes à cette occasion. Morgane est irritée par le dogmatisme de Jérôme, et surtout par son besoin de se distinguer : il s'obstine à garder manteau et cache-col, fuyant avec ostentation les terrasses

ensoleillées. C'est ridicule. Elle le traite « d'adolescent attardé ». Il fait le malin : « Merci, je prends ça pour un compliment. »

Mais au lit tout va bien. Morgane est devenue une frénétique du sexe. « L'adolescent attardé » donne le meilleur de lui-même et Morgane prend tout ce qui est à prendre. Elle dit : « Quelle machine prodigieuse, le cul. » Pour Monsieur l'Anticonformiste, ces mots sonnent mal dans la bouche d'une jeune fille. Il est flatté et inquiet, d'un tel appétit sexuel. Flatté, parce qu'il a été son maître. Inquiet, parce qu'il craint que l'élève ne dépasse le maître et ne change d'école. Il s'est mis à être jaloux. Ce qui ne déplaît pas à Morgane, mais lui semble déplacé : elle n'est pas sûre d'être amoureuse de Jérôme, et le « garçon X » s'est vidé de sa substance. Tous les garçons l'intéressent, de A à Z.

Ce n'est pas la promesse du plaisir qui lui rend les garçons aimables. À dix-sept ans, que connaît-on du plaisir ? Elle est plus obsédée sexuelle que sexuelle. La frénésie qu'elle manifeste avec son « amant » tient du jeu. Le mot « amant » l'excite autant que l'amant lui-même.

Le printemps fait sortir de la naphthaline la robe Kenzo vert tendre à fleurs brodées dont Morgane ne se lasse pas. Une petite merveille soyeuse, qu'elle traîne depuis deux ans, et chaque année, c'est un

plaisir de renouer avec elle. Elle se sent sexy, dans cette robe. Taille ultrafine, genoux dégagés, seins hauts perchés : succès assuré.

Elle ne marche pas du même pas, dans la rue. Elle ne regarde pas les hommes du même œil. Un peu d'imagination et elle sent leurs muscles jouer contre son ventre, leurs mains soulever ses hanches. « Les garçons » constituent un monde étranger sur lequel il lui plaît de sentir son pouvoir. Elle est tentée de le posséder, et en même temps de s'y perdre.

Ainsi se met-elle en tête, un beau jour, de faire l'amour avec le premier venu. Pas exactement le premier venu : au moins un homme de son goût, mais sans transition, sans apprêt sentimental. Tu me plais, je te veux, je te prends.

C'est l'après-midi d'un beau dimanche sonnante creux. Les landaus sont de sortie, poussés par des mamans indolentes. Les hommes marchent trois pas en arrière, ou tiennent faussement le guidon du landau. Sans doute rêvent-ils de parties de cartes avec les copains, et de femmes faciles faisant trembler leur corsage sous les rires. Ce sont des hommes domestiqués. Ils ont des rêves de domestiques.

Installée à la terrasse de la Brasserie Paul, un livre de René Char entre les mains et une boîte de Manix dans son sac, Morgane navigue du regard.

Rien de bien rare à l'étalage. Ce type à l'allure sportive est trop beau, se sait beau et attend qu'une oiselle tombe dans son filet. Elle ne lui fera pas ce plaisir. De plus, il arbore des Reebok fluorescents immaculés : un monument de mauvais goût à chaque pied.

En règle générale, Morgane n'aime guère les hommes beaux. Ça ne va pas aux hommes, d'être beaux. Ça les affadit. Ça les dévirilise. Ou bien alors, il faut qu'ils le soient à leur insu. Qu'ils aient la beauté en plus, et qu'elle aille de pair avec des éléments de laideur, une ride mal placée, un nez tordu. Au fond, la seule chose qui l'impressionne chez un homme, c'est ce qu'il peut dégager de force morale. Jérôme l'a conquise avec son indépendance et son mépris des gens de la moyenne.

Le bellâtre l'a repérée. Il prend des airs d'homme fatal, en battant la mesure de l'une de ses Reebok. Morgane durcit son visage et replonge dans René Char : « La vie aime la conscience qu'on prend d'elle. » Belle citation énigmatique à resservir à Sylvia, la grande « citatrice ». La vie serait une divinité et notre conscience une offrande. Ainsi Morgane comprend-elle la phrase du poète. Présentement, elle honore la divinité avec une conscience aiguë d'elle-même, petite femelle régnant sur une terrasse ensoleillée comptant six mâles solitaires qui la picorent du regard.

Un homme d'une quarantaine d'années vient de s'asseoir à deux tables de distance. Il est élégant, distingué. Plus : racé. Il développe un journal italien, la « Repubblica ». Il commande « un verre de bon vin, Monsieur, s'il vous plaît », dans un français impeccable, joliment roulé.

Un bel Italien, voilà qui corse l'affaire. C'est comme si le destin s'en mêlait, car il y a une Morgane secrète qui se sent italienne. Mais impossible de croiser son regard, à cet Italien. Il est absorbé par la lecture de la « Repubblica ». Il ne manifeste pas le moindre intérêt pour les gens qui l'entourent. Pour les femmes qui l'entourent. Surprenant, pour un Italien.

En voyage à Rome avec ses parents, Morgane a le souvenir d'un ballet de mâles autour d'une femme attablée en solitaire, dans un café. Ils allaient et venaient, avec des œillades de cinéma muet. Ils avançaient le briquet, quand elle sortait une cigarette. Ils proposaient un cappuccino, une promenade, et pourquoi pas le mariage ? La bella signora les tenait à distance avec un sourire placide. Elle semblait plutôt honorée par cette parade amoureuse – au grand dam de Malou, qui n'en croyait pas ses yeux. Était-elle tombée en pleine brousse, dans une tribu où les instincts les plus frustrés avaient libre cours ? Le père l'avait rassurée : « C'est un jeu. C'est ça,

l'Italie. » Non, l'Italie, c'était la « force pathétique » de la chapelle Sixtine ou le « baroque exacerbé » de la fontaine de Trevi. Foi de Guide Vert. L'Italie, c'était aussi les chaussures pas chères. « Enfin, pas chères, c'est vite dit. Pour avoir de la qualité, il faut quand même y mettre le prix, c'est comme partout. Sauf qu'en Italie, on trouve des modèles absolument originaux, d'une élégance, d'un raffinement... » Des modèles à faire pâlir d'envie son amie Elisabeth.

Le soleil ayant tourné, Morgane a une bonne raison apparente de changer de chaise. Elle sera ainsi dans l'axe du regard de l'Italien, quand il daignera sortir de son journal. Elle veille à ce que la couverture de son livre soit lisible : « René Char, Œuvres complètes ». Le personnage est du genre à apprécier cette touche culturelle.

Elle ferme les yeux. Elle jouit avec ostentation du soleil sur sa peau. Elle se pose en personne autonome, comblée par un bon livre et une chaise au soleil. Rien ne séduit tant les hommes que les signes d'autonomie. Et quand elle rouvre les yeux, elle passe à son livre sans transition, comme si elle sortait d'une réflexion liée à sa lecture, et qu'elle éprouve le besoin d'en vérifier un élément. Elle feuillette le livre, en avant, en arrière, pour s'arrêter sur une page, avec un sourire satisfait.

C'est bon, Morgane, tu peux arrêter ton numéro, il a mordu à l'hameçon.

L'Italien la regarde en effet sans dissimulation. Très sûr de lui. Morgane soutient ce regard un moment, puis c'est la débâcle. De pure idée, l'aventure prend corps. Elle s'aperçoit qu'elle tremble et fait trembler son livre.

Il s'est levé. Il vient vers elle. Elle se sent rougir. Elle se tasse sur sa chaise. Il dit : « Venez, Mademoiselle. » Pas de fioritures. Pas de « puis-je vous offrir quelque chose ? » Ou bien, en plus raffiné, de « excusez-moi, je vois que vous lisez René Char... » Ce diable a tout compris. Il a dit simplement : « Venez, Mademoiselle ».

Il la conduit à l'hôtel Claude-Monet, quelques rues plus loin. Le hall de l'hôtel***. Le réceptionniste barbu. La chambre 212, au bout d'un couloir sans fin. Morgane n'est plus elle-même. L'Italien est silencieux, mais avenant.

Sur le lit ensoleillé, il la dévêt sans hâte, tout en se dévêtant lui-même. Un geste puis l'autre, une caresse, un baiser, un sourire. Tout se passe dans l'élégance. Il a un corps épais et velu, que Morgane ne soupçonnait pas. Rien à voir avec le corps lisse de Jérôme. Elle ose à peine le toucher. Elle risque ses lèvres sur son torse. Elle laisse descendre une main hésitante. Il remonte légèrement le corps pour la rejoindre. Voilà : elle le tient. Cet homme anonyme,

dont elle ne connaît rien, qui lisait son journal à la terrasse de chez Paul, trente minutes plus tôt, elle le tient dans une main.

Il prend la tête de Morgane et la dirige vers son ventre, de manière douce mais insistante. Osera-t-elle ? Cet homme inconnu. Elle n'a jamais fait ça, avec Jérôme. L'Italien est d'un autre genre, et c'est tant mieux. Il plaît à Morgane de faire l'amour avec quelqu'un d'un autre genre. Mais au premier contact, elle est franchement dégoûtée. Et se sent empotée. Elle y va d'un bout de langue timide qui ne satisfait pas son partenaire. Il tente de s'introduire entre ses lèvres. Elle esquive en remontant tout d'un bloc, pour l'embrasser à pleine bouche.

Quand, à son tour, il descend vers son sexe, elle ferme les cuisses. Non, pas de ça. Il insiste, elle résiste. Les doigts, elle veut bien. La bouche, non. Que les sexes fassent leur affaire, c'est normal, ils sont de même nature, chargés d'une même fonction, et tout se passe par en dessous, loin de la société. Avec le visage de l'autre à sa hauteur, le sexe est comme porté sur la place publique. Il devient obscène.

L'Italien renonce, mais change de style. Il plaque Morgane sur le matelas, et s'introduit sans manières, d'un mouvement de reins bien calculé. Morgane pousse un cri léger auquel il ne prête aucune attention. Il ajuste la position, et enclenche le mécanisme.

Morgane est au spectacle. Cet homme nu qui la chevauche parle très poliment aux garçons de café. Il a une femme sensuelle et distinguée, qu'elle imagine en Ornella Mutti. Dans sa villa de la via Appia Antica, il reçoit des amis haut placés, écrivains, ministres, industriels. Ce beau monde parle jusqu'à une heure avancée, dans la nuit romaine et leurs propos sont rapportés le lendemain dans les journaux. Morgane vit une aventure internationale. C'est magique, le sexe. Obscène et magique. En un mot : incompréhensible.

L'affaire conclue, elle profite de l'assoupissement de l'inconnu pour enfiler ses vêtements en silence et disparaître à jamais.

Elle se sent une toute petite chose dans la rue déserte. Envie de raser les murs. Peur de regarder les gens. Mais, intérieurement, elle jubile. Elle est fière de son coup. Elle a osé. Elle a gagné. Tout lui est permis. Le monde lui appartient. Le monde appartient à ceux qui le prennent.

Il n'y a pourtant rien de glorieux, pour une fille jeune et joliment tournée, à séduire un homme désœuvré, italien de surcroît. Il n'a pas « craché sur l'occasion », mais il va finir son dimanche en méditant sur la dépravation de la jeunesse. À moins qu'il n'ait compris dès le premier instant à qui il avait affaire : à une gamine flirtant avec le diable. Et il aurait fait mine de dormir, pour lui offrir une porte de sortie. Morgane préfère de beaucoup cette hypothèse.

Un passant lui sourit. Elle pense, plaisamment : « Ah ! non, merci, ça suffit pour aujourd'hui ! » L'homme est âgé, mais jeune d'allure et de regard. Son sourire n'a rien de dragueur, il est avenant.

Mieux : bienveillant, et même empathique. En se livrant à « l'aventure », Morgane se serait-elle du même coup ouverte au monde ? Aurait-elle accru sa disponibilité aux autres au point qu'ils viennent à elle spontanément ? Elle répond au sourire de l'homme. Il a disparu, quand elle se souvient de lui : le fan de Bella, rencontré à la porte du Grillon, le soir de la débâcle.

Sylvia est soufflée au récit (arrangé) de la frasque du dimanche. Elle se montre assez réprobatrice. Peut-être se sent-elle, après la rencontre avec le père, un peu responsable de la fille.

— Tu n'es pas amoureuse de Jérôme ?

— Ça n'a rien à voir.

— Moi, quand je suis amoureuse, et aimée – et bien baisée – je n'ai pas envie de quelqu'un d'autre. Je pourrais être fidèle pendant vingt ans.

— Ça t'est déjà arrivé ?

Elle rit :

— Il y a vingt ans, j'étais en CM2 !

Elle secoue gentiment Morgane par les épaules :

— Tu as rudement fait du chemin, toi. Prends garde à pas ne faire n'importe quoi.

— « Tout est possible. Nous n'y pensons pas assez. »

— C'est de qui, ça ?

— Thomas Bernhard.

— J'ai horreur de Thomas Bernhard. C'est un prétentieux plein de fiel. Cette phrase est idiote.

Mademoiselle Sylvia n'est pas à prendre avec des pincettes, aujourd'hui. Morgane prétexte un devoir à finir et s'échappe. Elle baguenaude dans la ville. Elle a une crainte : rencontrer l'Italien. Elle rougirait. Ou elle ne rougirait pas. Peut-être retourneraient-ils chambre 212. Elle aurait un peu plus d'audace. Lui, plus de pédagogie. Il la formerait à sa manière.

Elle va jusqu'à rôder devant l'hôtel Claude Monet. C'est le même réceptionniste barbu, derrière la porte vitrée. Il l'a repérée et son sourire veut dire : « Tiens, la petite pute. » Morgane pense : « Oui, je suis une petite pute. » Elle n'est pas gênée, devant elle-même, par cette « qualité ». Elle pourrait demander combien au client ? 500, 1000, 1500 ? Au fond, elle a un rapport assez distant, avec son sexe. Elle se dit : « Pourquoi en fait-on toute une affaire ? » Comme si elle n'en faisait pas elle-même « toute une affaire ».

Le samedi suivant, au Théâtre des Arts, elle accompagne Sylvia à une représentation d'Orlando Furioso. La grande première du nouvel Orchestre Baroque Régional. Sylvia a réservé une loge.

À l'apparition du chef d'orchestre, Morgane se fige : c'est lui. L'Italien. En plus habillé : il porte

smoking et chemise à jabot. À la claque du public, il salue bien bas, barrant sa poitrine de la baguette de maestro, puis il monte avec majesté sur l'estrade qui lui est réservée.

Morgane pouffe. Œillade étonnée de Sylvia. L'Italien, baguette en suspens, toise son orchestre. Le silence est religieux. Morgane met la main devant sa bouche, pour réprimer un autre rire. Cette fois, Sylvia fronce les sourcils. Morgane chuchote, montrant la scène :

— C'est lui, mon Italien.

— Lui, qui ?

— Lui, là, avec la baguette.

— Le chef d'orchestre ! Gianfranco Bracale !

— Ben... oui.

— Tu fais n'importe quoi, mais pas avec n'importe qui, toi, ma cocotte !

Morgane se rengorge, mais elle est au bord du malaise. Elle a déjà du mal à comprendre ce qui s'est passé dimanche, avec une autre elle-même, comment peut-elle, maintenant, faire coïncider l'impérial chef d'orchestre et l'amant de l'hôtel Claude Monet ? L'irréalité s'est aggravée. Sur les voies non balisées, la réalité est pleine de flous, de trous, de turbulences.

À l'entracte, Sylvia est restée sur la grande révélation. Elle se penche vers Morgane :

— Alors, raconte !

— C'était fantastique !

— Il ne t'a pas dit qui il était ?

— On ne s'est pas dit un mot. Ç'a été le flash.

Comme ça. Un truc fou.

— Incroyable ! Tu sais que c'est l'un des meilleurs chefs d'orchestre du monde, ma vieille. Formé à l'école de Sienne. Le Théâtre des Arts l'a acheté une fortune. En musique, c'est comme au foot, aujourd'hui, on achète les joueurs. Tu vas le revoir ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

Morgane préférerait qu'il soit resté anonyme, ce Gianfranco Bracale. La célébrité donne du relief à sa faute. Elle se sent honteuse. Elle prétexte un mal de tête pour fausser compagnie à Sylvia. Et où court-elle soigner sa honte ? Sur un chemin bien balisé, celui de l'atelier de l'homme appaloosa.

Jérôme est couché, l'air sombre. Il en veut à Morgane de lui avoir préféré l'opéra avec Sylvia. Mais, depuis quelque temps, il ne tourne pas rond. Autrement dit, il tourne en rond dans son grenier. L'inspiration est en panne. Sa visite de l'exposition Picasso, dimanche, à Paris, n'a pas arrangé les choses. Il se sent loin du génie. Ça arrive aux plus grands artistes, paraît-il. Morgane se faufile à son côté, nue, frétilante. Ce qu'il appelle « faire la crevette » et accueille d'habitude avec gourmandise.

Mais la « crevette » ne lui est d'aucun effet, aujourd'hui. Il reste terne, et mou.

Comment, ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Regardez-moi ce petit barbouilleur qui fait la fine bouche, quand elle vient de faire tomber l'un des plus grands chefs d'orchestre du monde. Morgane se sent piquée. Et, il faut bien le dire, ça l'excite de passer d'un amant à un autre. D'un homme velu à un homme lisse. D'un homme énigmatique à un homme domestique. Sylvia a raison : multiplier les amants, c'est multiplier la vie. Le signe des Gémeaux a pris le dessus sur l'ascendant Cancer.

Sourde aux protestations de Jérôme, elle se perche sur lui. Se tortille contre lui. L'inonde de baisers à lèvres molles. Lui sert des caresses pinçantes. Tout ce qu'il aime. Elle se comporte en « jeune homme », décidée à prendre ce qu'on lui refuse. Elle tente même le coup esquissé avec l'Italien, en plongeant sous les draps. Et ça marche. Jérôme est bien attrapé.

C'est un beau printemps, tous comptes faits. Un printemps riche. Un printemps charnière. Le printemps où Morgane, de « presque femme » est devenue femme. Où elle est devenue Morgane. Vivant sa vie. Chassant enfin sur des terres étrangères à sa mère.

Celle-ci, en revanche et comme prévu, a renoué avec elle-même. Repris son train-train malfaisant. Et le printemps ne lui réussit pas : il accuse son vieillissement. Si elle s'arrête devant le miroir, c'est pour s'en détourner avec une mimique d'effroi. Elle élève ses mains en paravent, comme une vedette face aux paparazzi, et elle crie : « Ne me regardez pas ! »

Toutefois, elle est moins affectée qu'au printemps dernier, car elle a pris une grande décision : le lifting. Il fallait bien y venir un jour ou l'autre, n'est-ce pas ? Le père tente de l'en dissuader, avec de tendres arguments. Il aime beaucoup ses petites pattes d'oie, lui. Elles sont adorables. Émouvantes. Elles sont la marque du temps de leur amour. Et il estime que, quelques rides, ça enrichit le visage. Sincèrement.

La mère pousse un glapisement et dit : « Ah ! quel faux jeton ! » Elle n'est pas aveugle, elle voit bien son petit jeu, dans la rue : ce sont les minettes qui attirent son regard, pas les rombières de la cinquantaine aux hanches épaissies. Les hommes s'en foutent, ils bonifient avec l'âge, ils restent sur le marché de l'amour. Jusqu'à soixante ans, ils peuvent séduire de jeunes idiots. Conclusion aigre : « Un jour ou l'autre, tu me plaqueras comme une vieille chaussette pour partir avec un tendron. Comme ton ami Jacques. »

Jacques, le médecin, vient en effet de remplacer Élisabeth par sa jeune secrétaire, une Vanessa tout aussi chevaline, mais aux seins plus fermes. Cette « petite salope » n'avait choisi le secrétariat médical que pour se faire un médecin. C'est ce que prétend Élisabeth. Et la mère de commenter, avec malignité : « Elle sait de quoi elle parle, Élisabeth : à vingt ans, elle a été hôtesse de l'air pour décrocher un pilote de ligne. » Morgane sourit finement : pour sa part, elle s'est offert le chef d'orchestre, sans avoir à apprendre ses gammes.

À propos des Godefroy, la mère s'est montrée claire et ferme : il n'est pas question que Jacques remette les pieds à la maison. Elle ne peut pas faire ça à Élisabeth. Il s'est trop mal comporté avec elle. Non seulement ça durait depuis six mois, à sa barbe... Le père l'interrompt :

— Je n'ai jamais remarqué sa barbe.

Malou sursaute des épaules et monte le ton d'un cran :

— Elle les a surpris dans le lit conjugal, tu trouves ça normal, toi ? Il faut être vicieux ! Ou sadique ! Il y a d'autres endroits, non ?

— C'est aussi son lit, à Jacques ! De toute manière, elle ne fout rien depuis dix ans, c'est lui qui l'a payé, ce lit.

— Vous êtes tous les mêmes ! Et vous vous soutenez !

— C'est mon ami.

— Eh bien ! justement, laisse-moi te dire une chose : je n'ai jamais compris que vous soyez amis. Il est vulgaire...

— Oh là, doucement ! Je connaissais Jacques avant de te connaître. C'est pas parce qu'aujourd'hui tu t'es mise à copiner avec cette bêtasse d'Élisabeth...

— Comment tu traites la femme de ton ami ! Et l'amie de ta femme !... Bon, je te l'accorde, elle n'est pas très futée, mais c'est une fille franche. Et saine. Je n'en dirais pas autant du docteur Godefroy ! Tu vois à quoi je veux faire allusion ?

— Pas devant les enfants, s'il te plaît !

— Pourquoi ? Je n'ai rien à cacher aux enfants, moi ! Je n'ai rien fait. C'est lui qui m'a draguée.

— Draguée ! À t'entendre, tout le monde te drague ! Tu es belle et tu plais aux hommes. C'est pas pour ça qu'ils te draguent. Je n'ai jamais été inquiet à propos de Jacques. Étant mon ami, c'est normal que tu l'intéresses.

— Que je l'intéresse : j'aime bien la formule ! Tu es vraiment un naïf, mon pauvre Totophe.

Autant Totophe est peu combatif pour lui-même, autant il est capable de monter au créneau pour quelqu'un qu'il aime. Il crie, grandiloquent :

— Jacques est mon ami, et les ennemis de mon ami sont mes ennemis !

— Oh la la ! quelle histoire ! Je n'aurais jamais soulevé le problème, si j'avais prévu que tu te mettes dans un état pareil ! Tu sais bien que c'est mauvais pour ton cœur. Ton grand ami, tu l'inviteras quand je serai à la clinique pour mon lifting, voilà tout.

Le père quitte la pièce avec un regard assassin. La mère soupire : « Il a changé depuis son infarctus. » Morgane contient sa joie. Elle bénit le printemps et bénit la banque d'avoir consenti un prêt pour cause de lifting. Pendant une semaine, la mère va débarrasser le plancher, c'est-à-dire abandonner le terrain à la « divorcée ». Et comme Michaël part à la neige en voyage scolaire, elle sera seule avec son père. C'est le moment de passer à l'offensive. La fine stratège projette une cérémonie de présentation de Jérôme au père, avec un repas festif chez Sylvia, l'amie de tous (ou à peu près).

Jérôme se prête sans mal au plan de la « divorcée ». Il est même ému d'être introduit dans la famille, le pauvre garçon. Il ne se rend pas compte qu'il perd Morgane, jour après jour. Qu'à force de déclarations et de sollicitations, il s'est avili à ses yeux. Si elle l'a aimé, c'est rebelle, contempteur, atypique. Il a eu tort de sacrifier sa queue de cheval. Mais l'aurait-il gardée, qu'elle le lui reprocherait à coup sûr, comme on l'a vu lui reprocher ses comportements « d'adolescent attardé ». Elle est ainsi Morgane : inconstante, voire inconséquente. Du genre à adorer ce qu'elle a brûlé et à brûler ce qu'elle a adoré. Pour Jérôme, ça fait partie de son charme, même s'il en souffre.

Sylvia est dans tous ses états, pour cette soirée, mais Morgane s'est bien gardée d'en faire une complice. Jamais la jeune femme n'aurait accepté de piéger Christophe. Car c'est bien d'un piège qu'il s'agit. Le Saumur Champigny n'a pas été choisi au hasard : c'est un vin léger qui monte à la tête et que

le père adore. Même chose pour Schubert, qui est au menu musical : cette musique lui ouvre l'âme en « l'attristant délicieusement », comme il aime à dire. Morgane n'a reculé devant rien pour affaiblir ses résistances. Et juste avant le dessert, quand il sera bien en condition, il se retrouvera seul à seul avec la femme de sa vie... Une petite futée, la « divorceuse ».

Très vite, la conversation roule sur la peinture. Il fallait s'y attendre. Le père est plein d'humilité, sur ce chapitre : il est passé à côté de lui-même, et ce n'est plus rattrapable, à son âge. « Nenni ! » cabotine Jérôme. Gauguin frisait la quarantaine, quand il a plaqué meuf et mioches pour vivre la vie d'artiste. Et regardez le douanier Rousseau, il a attendu la retraite. Le père hoche la tête, nostalgique : le Saumur commence à agir. Il dit : « En tout cas, ne faites aucune concession, Jérôme. Même pour une aussi jolie personne que ma fille. Plus elles sont jolies, plus elles sont dangereuses. » Morgane et Sylvia protestent joyeusement. Les deux hommes sont renvoyés à leur « indécrottable machisme ».

On peut dire que la rencontre entre le beau-père et le prétendant est une réussite, mais l'enjeu est ailleurs, on est bien d'accord ? Or Sylvia n'assure pas du tout. Elle est restée en caleçon, renonçant à la robe seyante achetée pour l'occasion. Et, depuis le

début de la soirée, elle s'est réfugiée dans le rôle de l'hôtesse, prompte à débarrasser, traînant en cuisine. Morgane est furieuse. Le monde tourne autour de Jérôme, qui se pavane et pérore.

Heureusement, le téléphone sonne vers dix heures et demie, comme prévu. Alexandre, un ami de Jérôme, vient de se planter à moto, sur la route de Neufchâtel. Il est à l'hôpital. Son état est grave. Il réclame Jérôme.

L'artiste-peintre se transforme en comédien, composant le visage d'un type sous le choc. Il parvient même à essuyer un semblant de larme. Morgane prend sa main, l'enveloppant d'un regard bouleversé et bouleversant digne d'un téléfilm. Le père dit :

— Je vais vous conduire, Jérôme.

— Non, ne vous dérangez pas, je vais prendre un taxi. Je suis désolé de gâcher cette belle soirée.

Morgane dit :

— Je t'accompagne, Jérôme.

Jérôme vide son verre de vin. Tout le monde admire son flegme.

Sylvia dit :

— Courage, Jérôme.

Jérôme fait aller la tête, avec des yeux attristés :

— Si on n'est pas là dans une heure, ne nous attendez pas pour le dessert.

Jérôme et Morgane flânent sur le quai du Tonkin, en face de l'immeuble de Sylvia. Ils ont des rires de gamins qui ont fait un bon coup. Morgane ne lâche pas des yeux la quatrième fenêtre en partant de la droite, au huitième étage. Le rectangle lumineux ouvre sur la scène des événements. Le décor et les personnages sont connus, mais quelle pièce est en train de se jouer ? Quand la fenêtre s'éteint, elle exulte. Jérôme dit :

— Pourquoi ils auraient éteint la lumière, avant de se jeter l'un sur l'autre ? Tu as dû te tromper de fenêtre.

— Peut-être qu'ils ont éteint après.

— Après, on pense à autre chose que d'éteindre la lumière !

— Ça ressemble à quoi, cette discussion ?

— De toute manière, ce n'est pas le genre de ton père, de se jeter sur l'autre.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— C'est un doux.

— Tu veux dire un mou ?

— J'ai jamais dit ça. Il est sympa, ton père. Mais c'est pas un prédateur.

— Tu es un prédateur, toi ?

— Je l'étais, je ne le suis plus. Tu m'as changé. Le prédateur suit sa logique sans se soucier de celle de l'autre. L'autre est sa proie. Il n'a pas de mal à

s'en emparer, parce que l'autre est fasciné. Mais, attention, il y a du plaisir, dans la fascination. La proie n'est pas une simple victime.

— La vie des animaux...

Rien de bien nouveau dans son discours. C'est avec ça qu'il a séduit Morgane. C'est avec ça qu'il l'a « formée ». Mais ce soir, il a tort d'avoir raison. Et il insiste :

— Quant à Sylvia, elle était complètement inopérante, ce soir. Elle a un QE très bas, cette fille.

— QE ?

— Quotient émotionnel. Les Américains le combine au QI, pour mesurer l'efficacité du sujet.

— C'est ça, mon père est mou, Sylvia inefficace...

— Oh dis donc, ça va bien ! Je m'en balance, moi, après tout, de tes machinations de gamine perverse. Qu'est-ce que je fous, ici, en pleine nuit, à me geler les couilles ?

Monsieur est brusquement très énervé. Il gesticule au bord du bassin. Morgane le tire par le veston :

— Tombe pas à l'eau, en plus !

Cette phrase relance leurs rires. Ils imaginent le plouf d'un homme à la mer. Un malheur ne vient jamais seul : après l'accident d'Alexandre, la chute de Jérôme dans le bassin... Ils rient de plus belle.

Quand la quatrième fenêtre se rallume, Morgane crie : « On peut y aller. »

Mais – il faut bien se rendre à l'évidence – l'atmosphère n'a guère changé, dans l'appartement. Et le retour des jeunes gens ne provoque aucun trouble apparent. Christophe et Sylvia sont installés au salon, un peu alanguis. Le baba au rhum attend sur la table. Schubert continue ses « Impromptus » en sourdine.

On les rassure tout de suite : Alexandre s'en tirera, le casque l'a sauvé. Ce sont les jambes qui ont pris. Christophe dit : « Si la colonne vertébrale n'a rien, c'est le principal. Quel drame, de se retrouver dans un fauteuil roulant, paralysé à vie ! Mais qu'est-ce que vous voulez, parfois, sur l'autoroute, il y a des motos qui vous doublent à 150 à l'heure, c'est dingue ! » On glose sur la vitesse dans la vie moderne, le fast food, le Concorde, l'agriculture chimique, Internet. Un jour ou l'autre, on fera des bébés en moins de neuf mois. Le rapport de l'homme au temps s'est perverti. Le temps est considéré comme un obstacle à supprimer. L'homme a perdu le sens de l'attente, le plaisir de la durée.

Morgane va faire un tour sur le balcon : la bonne fenêtre est la cinquième, et non la quatrième. Un peu déçue. Mais, après tout, ils n'ont pas forcément

baissé l'abat-jour. Jérôme n'a pas tort : est-ce qu'on éteint la lumière avant de déclarer sa flamme ? Sylvia la rejoint :

— Ils ont l'air de bien s'entendre, ces deux-là !
Ton père a repris du poil de la bête, ça fait plaisir.

— Vous avez pu parler ?

— On a beaucoup parlé de la pluie. Un peu du beau temps.

Oui, quelque chose a changé : Sylvia est redevenue Sylvia. La Sylvia tonique des meilleurs jours. Elle s'enfuit, avec un battement de bras, en disant :

— Oh la la, c'est vrai, le champagne ! Je l'ai mis au congélo, il y a une heure.

Après le repas, Morgane est rentrée sagement au pavillon. Tant pis pour le « futur gendre » qui s'est senti jeté après usage. Elle avait envie de finir la soirée en tête-à-tête avec son papa. Elle espère lui tirer quelques vers du nez.

Elle le voit monter sur une chaise et se contorsionner pour passer une main derrière le Littré, au sommet de la bibliothèque. Victorieux, il en sort une bouteille de Chivas entamée. Elle fait « oh », il fait « eh », ajoutant : « Il faut bien que ça serve à quelque chose, le Littré. C'est une bonne planque, parce que ta mère est trop petite. Il faudrait qu'elle prenne l'escabeau, et l'escabeau est trop lourd pour elle ! »

Il est rassuré d'avoir vu Jérôme. C'est un garçon qui sait ce qu'il veut. S'il a du talent, il réussira. Est-ce qu'il a du talent, au moins ? Morgane est incapable de répondre à la question. La peinture, elle n'y connaît rien. C'est la musique et la littérature qui l'intéressent. Mais elle finit par reconnaître qu'elle a du mal à prendre Jérôme au sérieux dans son activité artistique. Il en parle trop lui-même, il en parle trop bien, avec trop de complaisance. Le père s'étonne de sa « froideur ». Elle dit :

— Pas froideur, lucidité.

— On n'est pas lucide, quand on est amoureux.

— Être amoureux, ça ne veut pas dire bête et aveugle !

— Pourquoi tu t'énerves comme ça, Choupinette ?

Et Morgane de s'énervier un peu plus :

— Je ne m'énervais pas !

Le père boit une gorgée de Chivas, puis se lève, l'air préoccupé. Il choisit un disque. Schubert, la sonate en si bémol. De quoi continuer à « s'attrister délicieusement ». Morgane garde les yeux baissés. Machinalement, elle gratte l'étiquette sur la bouteille de Chivas. Son père déteste ça, qu'on gratte les étiquettes. Elle repousse la bouteille et croise les mains sous son menton. Songeuse. Amère. Elle s'en fout complètement, de la peinture de Jérôme.

Et quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, il l'agace. Elle ne l'aime plus. Elle ne l'a jamais aimé. Il n'a été que le passeur. Mais on a besoin de passeurs, dans la vie. Elle devrait le remercier. Au moins, le respecter. C'est une honte de s'être servie de lui sans scrupules, en l'intronisant « futur gendre ». Elle a floué son père et elle s'est comportée en salope avec un garçon dont le gros défaut est d'être amoureux d'elle. Et si, au fond, elle était impuissante à aimer ? Si elle ne cherchait qu'à se faire aimer, perdant tout intérêt pour l'autre quand il lui est acquis ?

Les yeux de Morgane ont tourné au bleu sombre : le père prend sa main. Elle dit, plaintivement :

— Qu'est-ce que c'est, l'amour, Papa ?

Il émet un faux rire :

— Ah ! l'amour ! Le mot est vague ! Quand tu penses que c'est le même pour des amants que pour des parents ! Au moins, les Grecs, ils en avaient deux : eros et philia. Mais philia voulait dire aussi « aimer d'amitié ». Ça confusione tout. Tu n'as rien à voir avec une amie. Je t'ai créée, je t'ai mise où il n'y avait rien. Tu es un peu moi. Et encore, je ne suis qu'un père. Tu n'es pas la chair de ma chair. Ah ! ça, c'est une grande frustration. Une injustice de Dieu. Les femmes ont un privilège éhonté. On est abstraits, nous, les pères. On lâche la semence, on pourrait fort bien oublier, comme les chats. On

n'oublie pas, mais ça reste intellectuel. On est infirmes, comparés aux femmes. C'est pour ça que les hommes sont obsédés par la production. Il faut qu'ils sortent quelque chose de leurs tripes. Qu'ils inventent. Qu'ils construisent. Mais jamais ils n'arriveront à la plénitude qu'une femme éprouve, simplement en torchant le cul de son petit. S'il y a une vie après la mort, je veux être une femme !

—Et tu serais ma maman ?

—Non. Je serais homme-femme. Aucun recours à l'extérieur. Hermaphrodite.

—Tu serais mon papa-maman. Mon paman.

—Nous serions tous « pamans ». Plus de sexe.

—Ce serait triste.

—Oui, tu as raison, ce serait triste !

Il est sérieusement éméché. Il se ressert du Chivas et change de Schubert. Il n'a pas été question de Malou de toute la soirée. Quand il pense à écouter les messages sur le répondeur – il y en a trois d'elle, trois lamenti, d'une élocution difficile, sans doute à cause des pansements –, il ne cille pas, il ne commente pas. Morgane a le sentiment que ce lifting à 5000 euros a été un caprice de trop. À moins que la soirée chez Sylvia n'ait bougé quelque chose en lui.

Il se rassoit lourdement.

— La première femme que j'ai connue avait quarante-cinq ans et moi, dix-huit. J'étais complè-

tement innocent. Elle, pas du tout, c'est le moins qu'on puisse dire ! Elle s'appelait Juliette. Son mari était colonel de l'armée de l'air. Le colonel Volnoy. Un homme sévère, que je croisais, en uniforme, dans l'escalier de l'immeuble. Ils habitaient juste au-dessus de chez mes parents. Madame Volnoy, je la croisais aussi dans l'escalier, et je la reluquais avec plaisir. C'était une femme superbe, avec de longs cheveux noirs, et une moue à la Jeanne Moreau. Un jour, elle me dit : « Excusez-moi, jeune homme, si vous aviez une minute, j'ai un petit service à vous demander. » Je l'ai suivie chez elle, à l'étage au-dessus... Je suis bête, j'ai trop bu. Pourquoi je te raconte ça ?

— Parce que je suis devenue grande, Papa. Quand j'étais petite, tu me racontais des histoires pour petite, comme « La Princesse Grenouille ». « Il était une fois un roi qui avait trois fils. Un jour, il leur dit : Mes fils, il est temps de vous marier. Voici pour chacun de vous un arc et une flèche. Vous allez tirer dans une direction différente, et vous prendrez pour femme celle qui ramassera votre flèche... »

— Tu t'en souviens par cœur !

— Tu me l'as racontée 3600 fois... « Chacun tira sa flèche, puis alla voir le résultat. Celle du fils aîné était tombée... »

— « ... dans le jardin d'un général et la fille du général l'avait ramassée. »

— Donc, toi, ta flèche était tombée dans l'appartement d'un colonel...

Le père se passa une main puis l'autre sur les cheveux. Comme une toilette de chat. Puis il reprit, en évitant le regard de Morgane :

— Elle m'a fait entrer, elle a refermé la porte et elle s'y est adossée, en me jetant un regard brûlant.

— On dit, un regard de braise !

— Oui, un regard de braise ! Elle tenait une main derrière son dos. J'ai entendu le claquement de la clé dans la serrure. Puis, lentement, sans me lâcher des yeux, elle a dégrafé son chemisier. Je n'étais pas fier. Je devais trembler. Elle, elle souriait. Elle a dit : « Fais-moi un sourire. » J'ai souri comme un bête. D'un geste, elle a dégagé sa poitrine nue, et elle a ordonné : « Embrasse mes seins ! » Ça ne m'est arrivé qu'une fois dans ma vie, ce genre de choses !

— Une seule fois, mon pauvre Papa !

— Avec ta mère, il a fallu que je fasse le siège pendant des mois. Je me suis ruiné en fleurs et en parfums !

— Continue, pour Juliette !

— Eh bien, nous sommes devenus amants. C'était pratique, juste au-dessus de chez moi. Je guettais le départ du colonel, son pas dans l'escalier. Ça a duré un an. Si mon père l'avait appris, ç'aurait été terrible ! Madame Volnoy ! Il jouait au bridge avec son mari !

— C'était de l'amour ?

— Justement, c'était une forme d'amour, je crois. Un amour sans fioritures. Sans poésie. Mais avec de la fièvre. Il faudrait un autre mot que le mot « amour », peut-être. Quand l'heure approchait, je trépignais, j'avais des suées. J'entendais le pas du colonel au-dessus de ma tête, et si je l'entendais, c'était bon signe, c'est qu'il avait déjà mis ses chaussures ! Je me disais à voix haute : « Allez ! Pars ! Pars ! » Mais si le bruit des pas s'arrêtait, je sentais monter une bouffée d'inquiétude, on pourrait dire de jalousie : j'imaginais Juliette accrochée à lui comme elle s'accrochait à moi, dans le corridor, dans la cuisine, sur le tapis du living...

— Eh ben dis donc !

— J'étais envahi par le désir. Quelle sensation ! Une sensation de vie. Je tendais de tout mon être vers cette femelle – qui, au bout du compte, était une femme simple, épanouie, généreuse. Il n'y avait rien de sale. Elle aimait le sexe et me le faisait aimer. Mais, avec l'éducation que j'avais reçue, je le vivais dans la honte, et surtout dans la peur que ça se sache. Ce qui ne faisait qu'aggraver le plaisir, si je puis dire ! Avec le recul du temps, je me dis que c'était assez beau, cette nature à l'œuvre. J'en ai eu souvent la nostalgie. Si elle vit encore, cette Juliette, tu te rends compte, elle a plus de soixante-dix ans,

c'est une vieille femme. Peut-être impotente, acariâtre, en tout cas sans sexe. Quel gâchis ! La vie a des côtés insupportables.

Morgane est émue. Son père ne s'est jamais laissé aller à autant d'intimité avec elle. Jamais, il n'a été aussi vrai. Elle se retient de le prendre dans ses bras. Il se lève et dit, d'une voix confuse : « Le champagne de Sylvia m'a tourné. » Le champagne de Sylvia, plus le Saumur, plus le Chivas. Plus Sylvia, peut-être. Il s'enferme dans la salle de bains. Quand il réapparaît, livide, il dit tout à trac : « J'ai trompé ta mère avec Sylvia, tout à l'heure. »

Il faut du temps, parfois, pour que les sons forment des mots, et que les mots prennent leur place dans une phrase qui ait un sens. Ou bien, c'est le temps lui-même qui s'étire, et nous fait assister, comme un étranger, à la genèse du sens. « J'ai trompé ta mère avec Sylvia, tout à l'heure. »

Morgane réussit à dire :

— J'aime beaucoup Sylvia.

— Je sais.

Elle ravale sa salive.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je n'ai pas de projets. Mais je ne supporterai pas de vivre dans le mensonge.

Le moment est venu de pleurer. Il y a un peu de joie dans les larmes de Morgane, mais aussi beau-

coup de désarroi. Ce n'est pas simple, d'être apprentie sorcière.

III

Après cette confession, Morgane monte se coucher avec la certitude, presque l'intention, de ne pas dormir. Elle est à la fois affligée et exaltée. Elle a appelé cet événement de tous ses vœux, elle y a travaillé avec application et sournoisie, et c'est arrivé, mon dieu. Par sa grâce. Ou par son démon.

Stupidement, elle s'enorgueillit d'être la seule à savoir. Elle détient un scoop explosif, tandis que monde va son train-train. À Chamonix, Michaël se tourne et retourne dans son lit, tracassé par la deuxième étoile qu'il doit passer demain. À la clinique, la mère est au comble de l'exaspération : ça fait une demi-heure qu'elle a demandé un verre d'eau à l'infirmière de garde. Personne ne se doute de rien. Personne ne sait que le terrain est miné, truffé de galeries prêtes à s'effondrer. Juste avant le premier symptôme d'une maladie mortelle, on se sent en bonne santé.

Un jour, Morgane a vu un homme courir dans le hall de la gare. Il était 7 heures 53, le train partait

à 55. Pour actionner ses jambes si vite, si tôt le matin, cet homme devait avoir une réunion de première importance à Paris. Quand l'horloge est passée à 54, tout espoir n'était pas perdu, mais l'homme a été brusquement arrêté dans sa course. Il est resté suspendu une fraction de seconde, comme figé par l'étonnement, puis il s'est affaissé sur le carrelage du hall : mort. Mort idiot. En flagrant délit de bêtise. Car une heure plus tôt, pendant qu'il enfilaient sa chemise bien repassée et ajustait sa cravate, sifflotant à la riche journée qui s'annonçait, un caillot – produit d'une lente formation, étalée sur des années – tremblotait à chaque pulsation et menaçait de s'élancer en direction du cœur. Il lui restait à peine vingt minutes de vie, quand il grattait le pare-brise gelé de son break Peugeot 604. Il était fort énervé. L'hiver prochain, c'était décidé, il louerait un garage. Deux cent dix secondes avant sa mort, il se réjouit de trouver enfin une place de stationnement non payant, à quelques rues de la gare.

La mère n'a plus que cinquante minutes de paix à vivre, à son retour à la maison. Morgane est dans sa chambre, devant un devoir de philo : « Jusqu'où peut-on être lucide ? » Oui, jusqu'où ? Jusqu'à la limite de l'inconscient ? Mais « être conscient », est-ce que ça équivaut à « être lucide » ? Il y a du défi, dans « lucide ». Faire la lumière coûte que coûte.

Avoir le courage de la lumière. On est dans la morale, et non plus dans la psychologie. La lucidité dépend de la volonté. Être lucide, c'est voir tout ce qu'on peut voir, y compris ce qu'on ne veut pas voir. C'est le contraire de la mauvaise foi.

Le tic-tac de la bombe à retardement empêche Morgane de se concentrer. Elle entend la future victime remuer la vaisselle dans la cuisine. Le père et la fille lui ont laissé deux jours de vaisselle sale. Morgane s'attendait à un sermon, mais non : Malou est revenue détendue. Ce qui rend l'aveu plus difficile au père. Il a trouvé à s'occuper avec une porte-fenêtre qui coince depuis des semaines. Pour une fois, il ne râle pas contre cette « baraque merdique où il y a toujours quelque chose qui déconne ». Il semble même s'intéresser à sa tâche.

À 13 heures 57, un cri, suivi d'un fracas, fait tressaillir Morgane. Sa gorge se serre. Sa bouche s'assèche. Elle hésite à se lever. Elle se lève. D'un pas ralenti, elle rejoint l'escalier. Elle descend quelques marches. Elle voit sa mère agrippée au rideau d'une fenêtre. Le rideau étouffe les geignements. Le père est bras ballants, figé dans une grimace. Il rattrape la mère de justesse, quand elle s'écroule, entraînant le rideau, et la barre du rideau, ainsi que les anneaux, qui cliquettent et roulent à travers la pièce. Morgane pense méchamment : « Voilà toute la solution qu'elle a trouvée, s'évanouir et bousiller un rideau. »

Le père semble assez maître de lui-même. Sans doute a-t-il prévu le scénario. Il va mouiller une serviette et l'applique sur le front de sa femme. Elle rouvre les yeux, mais elle regarde sans voir, d'un regard embué, sincèrement malheureux. Du bout des doigts, elle tortille un pompon du canapé. Le reste du corps est immobile. Ce n'est pas la « catalepsie » habituelle, toujours un peu théâtrale : elle est vraiment hors-jeu. À Morgane qui s'approche, elle dit d'une voix atone : « Il faut protéger Michaël. »

Les yeux de Morgane se fixent sur le poignet de la main qui tortille le pompon. C'est un poignet fragile, un poignet d'enfant, à la peau diaphane. L'autre main est crispée, pouce replié sous les quatre doigts, donnant l'impression d'être infirme. Imprévisiblement, Morgane a une bouffée de compassion. Elle oublie sa mère et tout ce qu'elle lui a fait : elle ne voit qu'une femme qui souffre, avec une raison sérieuse de souffrir. Elle s'agenouille. Elle prend la main infirme, qu'elle déplie délicatement. Elle l'enferme dans la sienne. La mère se laisse faire. Bientôt, elle est prise de tremblements et des larmes coulent sur son visage remis à neuf.

Le père est retourné à sa porte-fenêtre. La mère chuchote : « Ça sert à quoi qu'il répare ça ? » Puis, elle se dresse et lui crie : « Arrête, avec cette porte ! C'est inconvenant ! » Morgane trouve le mot assez

juste : « inconvenant ». Le père laisse choir ses outils sur le carrelage, au risque de le casser. La mère grimace. Ahurie, elle le suit des yeux, pendant qu'il traverse la pièce. Elle dit pour elle-même : « Je ne le reconnais pas. » Morgane non plus ne le reconnaît pas. Après vingt ans de prévenances, comment expliquer un tel masque d'insensibilité ? Il ne s'agit sûrement pas d'insensibilité.

Il réapparaît vêtu de son blouson. Il sort sans un mot. Bruit de la voiture. La mère dit : « Quel salaud ! » Ses yeux gardent l'éclat de la colère, quand elle se tourne vers Morgane, pour ajouter : « C'est à cause de toi qu'il a revu cette putain. C'est depuis ta fugue qu'il n'est plus le même ! »

Morgane est piquée au vif. Finie, la compassion. Connerie, la compassion. Elle abandonne la mère à son sort, sur l'affreux canapé à pompons. Sylvia, une putain ? Et pour qui elle se prend, elle ? Elle n'est même pas une putain, elle n'est rien du tout. Dans le couple, supprimez le mari, et que reste-t-il ? Rien du tout. Toute la haine de la « divorcée » est remontée d'un coup. Pour un mot de travers.

Morgane fait plusieurs fois le numéro de Sylvia, mais raccroche à la première sonnerie. Les mots lui manquent. Quand Sylvia était simplement amoureuse de Christophe, son sentiment pouvait être assi-

milé à celui de Morgane pour son père. Elles avaient ça en commun. En passant à l'acte, Sylvia est entrée dans une zone où Morgane ne peut pas la suivre. Le statut de « maîtresse » l'a rendue étrangère.

Aussi Morgane est-elle émue de la trouver, deux jours plus tard, à la sortie du lycée. À onze heures, un samedi matin, c'est un exploit, pour Bella-la-noc-tambule. Elle est pourtant pimpante, dans sa robe de Vichy rouge. Pimpante, mais s'efforçant de le cacher. Elle a un sourire teinté de gêne et d'inquiétude.

Morgane se jette dans ses bras. Sylvia sent bon le Shalimar et le savon de Marseille. Elle dit : « Je ne me suis pas couchée. Je me suis fait des frites en rentrant. De vraies frites, hein ! avec de vraies pommes de terre que j'ai épluchées en écoutant Schumann. Puis j'ai commencé un livre, "Homo faber" de Max Frisch, génial ! »

Quelques pas en silence. Elle ajoute :

— J'ai honte de mon bonheur.

— Le plaisir peut être honteux, mais pas le bonheur. Et rassure-toi, moi aussi, je suis heureuse. J'ai tellement attendu ce qui arrive.

L'aveu brûle la langue de la « divorcée ». Mais viendrait-il aux oreilles de son père que ce serait la catastrophe. Elle dit, timidement :

— Tu sais garder un secret ?

— Non ! Mais j'adore les secrets !

— Tu pourrais le dire à tout le monde sauf à une personne...

— Ça dépend qui.

— L'homme que tu aimes.

— Impossible ! Pour l'homme que j'aime, je n'ai pas de secrets. À propos, j'ai rompu hier avec mes deux amants.

— L'enfant et le macho ?

— Je les ai convoqués en même temps. Devant un thé. Tu aurais vu leur tête !

Morgane risque :

— Mon père, il est enfant ou macho ?

— Morgane, je t'en prie !

— On va rester amies, tu crois ?

— Tu ne le veux pas ?

— Ce ne sera plus comme avant.

— Ce sera différent !

Elle prend Morgane par les épaules, elle l'entraîne à « Piazza Navona », un magasin de chaussures italiennes, tenu par un faux Italien roulant les « r » avec application : « E perrr le signorrrine ? »

C'est un piège, dont Morgane sort avec d'adorables ballerines roses Made in Firenze. Sylvia ne s'est pas oubliée : elle a choisi des mocassins rouge cerise parfaitement assortis au Vichy de sa robe. Elle clame :

— Qu'y a-t-il comme différence entre 1.800 et 2000 euros de découvert ?

— Deux paires de chaussures !

Rires de gamines. Chocolat mousseux au « Café de Paris ». Déambulation recueillie au « Mille-feuille », leur librairie chérie. Sylvia demande au libraire :

— « Stiller » de Max Frisch, vous avez ça en fonds ?

— Un libraire sérieux a toujours « Stiller » en fonds, Mademoiselle.

Vingt euros de plus, c'est à dire de moins. Avec ça, vous me mettez « Je voudrais être un volcan » de Michel Onfray. Seize euros.

— T'as déjà lu Michel Onfray ? « L'art de jouir » ? C'est une jouvence, ma petite vieille. En plus, il est beau, ce type, regarde la photo. Avec un prof de philo comme ça, moi, j'aurais été capable de m'intéresser à Kant !

Et puis « Belle du seigneur », bien sûr. Sylvia le « doit » à Morgane. Il vient justement de sortir en poche. 19 euros, ce n'est pas la ruine.

$1000+120+98+59 = 1277$ euros de découvert. Sylvia hausse les épaules : « Une misère, comparé au trou de la Sécu ! » Donc ça n'empêche pas de s'offrir une petite assiette norvégienne au comptoir du « Bouchon », un bar à vins où Sylvia chante le dimanche.

C'est génial que son père s'éclate avec une fille pareille. Ainsi pense mademoiselle Girouette, qui

trottine, chaussée à neuf par sa drôle de « belle-mère ».

À la maison, autre climat. Le premier qui parle a perdu. Même Michaël se tient coi. On lui a fait croire que l'opération de la mère s'était mal passée, et que le médecin avait prescrit le plus grand silence. C'était vraiment le prendre pour un idiot. Il éclate devant Morgane :

— J'en ai marre qu'on me prenne pour un idiot !
Je sais bien que Papa a une poule !

— Une poule ?

Il coince un sourire :

— Oui ! Et toi, t'as un coq !

— Quelle basse-cour !

— Je sais qui c'est. C'est le cousin de Benjamin. Il s'appelle Jérôme. Il fait de la peinture. Il a dit à Benjamin que t'étais un super coup !

Morgane fonce sur Michaël. Il déguerpit, en lâchant tout ce qu'il sait :

— Il est marié. Elle s'appelle Josette. Ils habitent Cité Verte. Même que je sais où !

Morgane le poursuit jusque dans le jardin.

Ils tombent mal : le père et la mère sont en grande discussion, sagement posés sur le banc de ciment — façonné par le père lui-même, un dimanche du passé, du lointain passé. Il fait bonne figure, en lançant :

« Alors, Mick, ce tournoi de patins à roulettes ? » Michaël hausse les épaules : c'était la semaine dernière, son tournoi. Il a fini douzième. La honte.

La mère s'est levée, avec l'indolence d'une convalescente. Elle a fait quelque pas à l'écart et cueille une rose. D'un air boudeur, elle en détache les pétales une à une, bêtement. Mais il faut reconnaître qu'elle ne manque pas de dignité. Après vingt ans de mariage, c'est un cataclysme, ce qui lui arrive. Morgane la voyait bien casser les bibelots, en exigeant l'arrêt immédiat des « cochonneries » du père. Le chantage au suicide n'était pas à exclure non plus, ni la fugue en pleine nuit, pieds nus, sous une pluie battante. Morgane est une mauvaise scénariste. Sa mère tient le choc. Elle a même accepté le « temps de réflexion » que demande le père – car il n'est pas question pour lui d'annuler ce qui s'est passé avec S. (prénom banni dans cette maison). La mère s'en prend tout juste aux roses du jardin.

La fille, en revanche, sent monter la colère contre Jérôme. D'accord, elle ne l'aime plus. D'accord, elle l'a trompé et s'apprêtait à le plaquer. Mais, si Michaël dit vrai, il a trahi dès le premier jour, lui. Il a été faux d'un bout à l'autre de leur histoire. On peut penser que Michaël se paye doucement la gueule de sa sœur. Ou encore que Benjamin a fait le malin devant son copain. Mais il faut vérifier. Morgane fait

donc la paix avec le « rapporteur », qui accepte de l'accompagner Cité Verte.

Jadis, sur cette colline surplombant la Seine, s'étendait une forêt. D'où le nom de la cité : verte, et le nom des rues : Allée des Châtaigniers, des Sapins, des Peupliers, etc. Avec un peu d'imagination, on respire le bon air sylvestre. On oublie la fumée qui monte des raffineries, en contrebas.

Michaël s'arrête au 15, Allée des Acacias, devant un pavillon jumelé. C'est ici, il est sûr. Sur la barrière en polystyrène, il y a un nom : Josette Varin. Deux marmots mal mouchés jouent dans le jardinet. Morgane prend une voix douce, pour dire : « Il est là votre papa ? » Le plus grand s'élance dans la maison, en criant : « Papa ! Papa ! »

Et voici « papa ». Interloqué. Voici aussi maman : une brunette au cheveu raide et aux mains rouges. Elle a le sourire maladif, l'air de dire : « Faites de moi ce que bon vous semble. » Morgane, tremblante, dit simplement :

—D'accord, je vois.

Elle entraîne Michaël. Jérôme la rattrape :

— Attends, Morgane, je vais t'expliquer.

— Il n'y a rien à expliquer. Tu es un type vulgaire.

— Ah ! oui ! C'est bien ça le plus insupportable, hein ? La « vulgarité » !

—Va moucher tes gosses !

—C'est toi que j'ai envie de moucher, petite pétasse !

Morgane accélère le pas. Le pauvre Michaël a l'air tout retourné : c'est lui qui a déclenché tout ça. Mais Morgane lui prend la main. Elle le remercie. Sincèrement.

Jérôme leur a emboîté le pas. Il s'est radouci :

—Excuse-moi de t'avoir insultée. Il faut que je te parle. Tu dois m'écouter.

Morgane dit, sans s'arrêter :

— Eh bien, parle ! Je t'écoute.

Il crie :

—Morgane, merde !

Morgane se retourne. À cet instant, elle le trouve beau. Il est beau, ce salaud. Il est beau et vulgaire. Il ouvre les mains pour dire : « Tout accusé a le droit de se défendre, non ? » Morgane congédie gentiment son petit frère.

Le bar-tabac-loto-brasserie-billard de la ZUP de la Cité Verte sert de prétoire. Jérôme dit :

— Je t'ai fait croire que mon père dirigeait une société d'import-export. C'est faux. Il importe et il exporte à sa manière, mais du bateau au hangar, ou l'inverse. Il est docker. C'est un gros con de docker, avec un tatouage sur le bras gauche, qui représente une fille à poil. Un jour, sur un bateau russe, il a trouvé ma mère. Non, elle n'est pas russe du tout, il ne faut pas l'imaginer au milieu de la steppe enneigée, dans un traîneau tiré par des chiens. Rien de poétique. Elle faisait la pute sur les bateaux, et elle s'était spécialisée dans les bateaux russes. Quand les marins ont fait le plein de vodka, ils ne comptent plus les billets. Oh ! rassure-toi, depuis, elle s'est rangée, elle est ouvreuse au Gaumont. C'est ma petite sœur qui a repris le flambeau. Mais elle, elle préfère les Suédois. L'aquavit rend moins méchant, et il y a plus d'hygiène sur les bateaux scandinaves. Ne fais pas cette tête-là, tu la verrais dans la rue, ma petite sœur, elle est tout ce qu'il y a de convenable. C'est un canon, elle est bien habillée, avec des fringues de bon goût, elle ne t'envierait pas ta robe Kenzo. Elle roule en Alfa et elle vient de s'acheter une chaumière près de Trouville. C'est une fille qui a réussi. Mes parents sont fiers d'elle. Ils sont plus fiers d'elle que de moi. Moi, je suis un raté, je gagne des clopinettes, ils ne comprennent rien à ce que je fais. Je ne suis pas sûr que quelqu'un comprenne,

d'ailleurs ! J'aurais mieux fait d'écouter mon père, il pouvait me faire embaucher sur le port, par la CGT, je me ferais quinze mille balles par mois, et je servais à quelque chose. Bah ! oui, il en faut, des dockers. Il faut aussi des putes sur les bateaux, sinon les marins dépriment et la marine marchande se porte mal. C'est l'écosystème.

Morgane dit, la gorge serrée :

—Et pourquoi tu n'as pas écouté ton père ?

—Dans les familles, il y a toujours un canard boiteux, qui fait tout plus mal que les autres, avec des frères qui ont fait Polytechnique ou l'ENA, alors que lui s'est arrêté au BEPC et fait le garçon de café. La honte de la famille. Moi, c'est le contraire, en quelque sorte. Le contraire et la même chose. Dans une famille de boiteux, j'ai voulu marcher droit. J'étais bon élève, je méprisais le foot, je préférais lire, j'avais lu tout Victor Hugo à treize ans. Mon père m'engueulait, il disait : « Tu vas te bousiller les yeux ! » Il a fallu que je me batte pour aller jusqu'au bac. Il avait peur que je devienne un « faquin », comme il disait. Un incapable d'intellectuel, un mec qui ne sait rien foutre de ses dix doigts. Quand j'ai eu mon bac (avec mention Bien, s'il te plaît), ça ne l'a pas impressionné plus que ça, il a dit : « Maintenant, finie la plaisanterie, mon garçon, au turbin ! » Je me suis tiré.

—Pour faire quoi ?

—Je me suis débrouillé. Des petits boulots. Des combines. Et puis surtout... il y avait Josette. On y arrive. C'est grâce à Josette que j'ai pu m'inscrire aux Beaux-Arts. Elle bossait à la cantine de l'école, ici, pas loin. Josette, je la connaissais depuis toujours. Elle était de mon immeuble. À dix ans, on jouait ensemble dans la cour, dans les caves. On avait notre cave à nous, avec cuisine, salon, chambre à coucher. À coucher, oui. On couchait ensemble à douze ans. C'était naturel. Rien de sale ni d'anormal. Et c'était quasiment officiel, on nous appelait « le petit couple ». Josette, son père était en taule. Un braquage du PMU. Et sa mère se débrouillait comme elle pouvait, en faisant des ménages et des pipes.

—Des quoi ?

—Des pipes. Fellation. Ce que tu m'as fait l'autre jour dans la bagnole.

— Jérôme !

— Quoi, Jérôme ? C'est plus sale à dire qu'à faire ?

— C'est facile, de choquer la « petite bourgeoise », comme tu dis.

— Excuse-moi... Mais tu vois, je viens vraiment d'un autre monde, moi. D'un pays étranger au sein de ton pays, la douce France. Et ne va pas croire

que j'ai du mépris pour ce monde-là. Pour « ces gens-là », comme vous dites. Je ne renie ni mon père ni ma mère. Ce sont des gens courageux, généreux. Mon père est un type fin, qui a – ne rigole pas – un certain sens philosophique. Il ne prend rien pour argent comptant, il doute, il analyse. Quant à ma mère, ancienne pute, elle est beaucoup plus pure que ces bourgeoises qui s'envoient en l'air avec le premier venu pour se donner des sensations. Je te dis tout, Morgane, je n'ai plus rien à perdre, alors je te le dis (surtout que c'était avant de te connaître) : j'en ai pris une comme ça, dans l'ascenseur, entre le rez-de-chaussée et le cinquième, on venait de se croiser dans le hall. Minable ! Après, je l'ai vue une fois dans la rue, elle a fait papilloter ses yeux fardés, elle a pincé les lèvres. Si je lui avais touché la main, elle aurait appelé les flics. Pauvre femme ! Ma mère, si elle a vendu ses charmes, comme on dit, c'est parce qu'elle débarquait de sa cambrousse, et que son seul capital, c'était son cul. Elle a fait avec ce qu'elle avait. Mais une fois qu'elle a rencontré mon père, ça, je suis prêt à en mettre ma main au feu, elle ne l'a jamais trompé. Il n'y a rien de plus fidèle qu'une putain, quand elle se range. Si elle n'est pas putain dans son âme. Les bourgeoises, c'est toutes des putains dans leur âme.

— Oh ! ça va ! Ça va !

— Tu te sens visée ?

— Pauvre con !

— C'est pour ça que tu m'as attiré.

— Pour ça quoi ?

— Ton côté petite bourgeoise Sainte-Nitouche, bien tenue, bien propre, au regard si clair. J'avais toujours rêvé d'en capturer une de ton espèce, dans les beaux quartiers. Une jolie petite bestiole bien nourrie, au poil lisse.

— Tu es complètement dingue !

— Je voulais baiser dans la soie ! Cracher mon foutre dans les draps brodés ! Souiller une poupée immaculée !

— Pauvre type !

Morgane se lève, effarée. Sa jalousie à l'égard de cette « Josette » a fondu. Comment a-t-elle pu se compromettre avec un individu pareil ? Il peut aller forniquer dans toutes les caves et dans tous les ascenseurs du monde, elle s'en fout complètement. Elle a même une bouffée de soulagement : terminé, en route pour de nouvelles aventures.

Mais Jérôme l'a rattrapée, il a refermé sa main sur son bras, il serre, et plus elle crie « lâche-moi », plus il serre. Elle ne peut espérer le secours de personne, dans ce bar-tabac-loto. Il n'y a que des amis à lui. Ça rigole gras. Quant à Jérôme, elle s'en rend compte : il pue le pastis. Elle dit :

— Tu pues le pastis !

— Eh oui ! chez moi, on marche au pastis. Au jaune. Au pastaga. On s'en enfle quatre, cinq, ou même six. Allez, un petit dernier pour la route ! La rincette, Patron !

En fait, il est saoul. De plus en plus saoul. Il a bu chez sa Josette. Morgane a un Mister Hyde agrippé à elle, en pleine rue. Elle voit le moment où il va la retrousser, lui arracher la robe. Elle mord sa main de toutes ses forces. Il rit comme un fou, avec des larmes dans les yeux. Il est saoul et fou. Il ricane :

— J'ai encore une chose à te dire, petite vipère, avant qu'on se retrouve en enfer. Dès que je t'ai vue à la bibliothèque, j'ai su que je t'aurais. Et le jour même.

— Tu es très fort !

— Je connais les femmes. Toutes les mêmes.

— Sauf ta mère.

— Je t'ai déjà dit, c'est une pute.

— Ah ! oui, c'est vrai ! Maintenant, lâche-moi, tu me fais mal.

— Je te lâcherai quand tu auras dit : je suis une pute.

— Je suis une pute, Jérôme. Dimanche dernier, quand tu es allé à Paris, à l'expo Picasso, j'ai décidé de coucher avec le premier type qui me plairait. C'est tombé sur Gianfranco Bracale, le chef d'or-

chestre. On a baisé pendant deux heures à l'hôtel.

Jérôme la gifle à toute volée. Une gifle comme elle n'en a jamais reçu, comme elle ne sera jamais capable d'en donner. Elle se sent basculer et dériver à pas courts, précipités, vers le muret en ciment qui borde le trottoir. Elle bat l'air des deux bras, pour tenter de rétablir l'équilibre, mais ses jambes s'affaissent un peu plus à chaque pas. Elle se rapproche inexorablement du muret. Elle va s'y casser les dents, s'y fracturer le crâne. C'est de justesse qu'elle l'évite, atterrissant dans le buisson. Un moindre mal. Ce sont les genoux et les coudes qui prennent tout.

Jérôme est penché sur elle. Il dit son prénom. Il tend la main. Elle lui crache à la figure. Il ne se rebiffe pas. Il s'essuie le visage, en marmonnant :

— Pourquoi t'as fait ça, Morgane ? Tu l'as pas vraiment fait, dis ? C'est pas vrai ?

Morgane a les coudes et les genoux qui saignent. Le sang est mélangé à la poussière. Sa robe est déchirée et tachée. Mais elle ne pleure pas. Elle ne pleurera pas. Elle fixe Jérôme droit dans les yeux, et dit :

— Tu ferais bien de réviser tes grandes théories sur les femmes. Ce dimanche-là, j'en ai plus appris qu'en trois mois avec toi.

Il serre les mâchoires et les poings. Il risque de l'assommer. De la tuer. Mais non : il part sans se

retourner. Morgane a un pincement au cœur. Elle esquisse le geste de le retenir.

À la maison, Morgane prétexte l'agression d'un inconnu, dans la rue. Sûrement un détraqué. La mère dit : « Même en plein jour, on n'est plus en sécurité ! Dans quel monde nous vivons ! Ça finira mal un jour ! » Elle se met en frais pour soigner les bobos de sa « petite fille ». Une vraie mère.

Le père n'est pas là et ne rentrera pas de la soirée. Elle dit ça sans geindre, mais d'une voix fêlée. C'est la première fois qu'il découche. Un pas de plus dans l'escalade. Ou plutôt dans la dégringolade. Elle ajoute :

— Je crois que c'est fichu. Il est amoureux de cette fille.

— Mais non !

— Il me l'a dit. Au moins, il a ça de bien, Papa, il est franc. Qu'est-ce que tu veux ? Je ne peux pas lutter, moi, s'il est amoureux.

— Après vingt ans de mariage, on peut avoir envie d'autre chose, pour quelque temps. Ça a bien dû t'arriver, ce genre d'envie.

Elle hausse les épaules :

— Tu parles !

Son regard flotte. Morgane insiste :

— Tu ne me le dirais pas ?

— Non, je ne dirais pas ce genre de choses à ma fille. Mais de toute manière, ce n'est pas moi qui pose problème, que je sache. Ce n'est même pas seulement ton père, si tu veux mon avis. Ils sont deux. Et l'autre, elle est sacrément accrochée. Elle l'a toujours été. Je l'ai compris dès le jour où elle a mis le pied ici. Oui, je passe souvent pour une emmerdeuse, j'ai l'air de faire des problèmes pour rien, mais, qu'est-ce que tu veux, j'ai des antennes. Et puis, l'année dernière...

— L'année dernière ?

— Non, rien.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Ils ont déjà eu une histoire ensemble. C'est même moi qui ait poussé ton père, je sentais qu'il était obsédé par cette fille. Ça passait ou ça cassait. Ça a passé... Oh ! il ne s'est pas passé grand-chose. Deux heures dans une chambre d'hôtel. Enfin, c'est ce qu'il m'a dit. Est-ce qu'il m'a dit la vérité ? On est bien forcé de croire à quelque chose. Mais quand je vois comment il se comporte aujourd'hui, tout est possible. Peut-être qu'ils se sont envoyés en l'air toute l'année. Le midi, par exemple, au lieu d'aller à la cantine. Va t'en savoir !

Morgane est pâle. De dépit. De colère. Elle qui croyait maîtriser le jeu découvre des cartes biseautées. Sylvia était fausse dans son amitié. Son père était faux, dans ses confidences d'un soir. Ils ne lui ont fait confiance qu'à demi, autrement dit, pas du tout. La confiance est comme l'amour : insécable. Tout ou rien. Elle a été flouée. Elle a peut-être même été leur jouet. Ils se sont, plus ou moins consciemment, servis d'elle. Et maintenant, ils vivent leur vie. Rien à foutre de Morgane.

Devant le trouble de sa fille, la mère dit : « Eh oui, ma chérie ! Ainsi va la vie. » C'est incroyable comme cette femme a changé. Comme elle a repris de l'aplomb. De la dignité. Son regard n'est plus le même. Il est moins électrique. Et si c'était le père qui, pendant toutes ces années, l'avait entretenue dans un état de dépendance infantile ? Si c'était lui le « monstre », qui avait fabriqué une Malou-à-son-Totophe ?

Morgane n'est pas loin de libérer les « maman » bloqués dans sa gorge, de pleurer avec elle, sur ce monde impitoyable où l'amour et l'amitié ne tiennent jamais leurs promesses. Elle dit simplement :

— Je vais faire un thé.

La mère dit :

— Bonne idée. Plutôt un earl grey, si cela te convient, ma petite Morgane.

Morgane traîne sur le quai du Tonkin, devant l'immeuble de Sylvia. Elle n'a pas remis les pieds dans l'appartement depuis la soirée-piège. Depuis « l'événement », qui n'en était pas un. Une longue semaine a passé. Seulement une semaine. C'est bizarre comme le temps s'accélère ou ralentit. Il ralentit en cas de malheur. Les gens malheureux doivent vivre plus longtemps. Poussons le raisonnement à la limite : en cas de bonheur parfait, le temps s'anéantirait, ce serait la mort.

Les clarks tournent dangereusement autour d'elle. Un chauffeur lui lance : « C'est moi que tu cherches, ma belle ? » Des dockers rigolent. Encouragé, il ajoute : « Si tu veux monter dans ma limousine ! »

Morgane ne lâche pas des yeux la cinquième fenêtre à droite, au huitième étage. Osera-t-elle monter ? Osera-t-elle aller déverser son amertume ? Elle craint d'y trouver son père. Mais non, son père est au lycée. La vie continue : son père est toujours prof au lycée. Et elle est toujours « la fille du prof de français ».

La cinquième fenêtre du huitième étage s'ouvre sur Sylvia. On distingue mal, mais c'est forcément Sylvia. Morgane a un mouvement de recul, comme si, à cette distance, elle pouvait être repérée dans le

trafic du port. Le chauffeur de clark est de retour, sur son véhicule ferraillant, bringuebalant. Cette fois, il s'arrête, un sale sourire aux lèvres. Morgane s'enfuit.

Elle est à l'interphone. Elle dit :

—C'est Morgane.

Sylvia dit :

—Oh ! Morgane !

Morgane dit, regrettant sa démarche :

—Je te dérange ?

Sylvia dit :

—Mais pas du tout, monte !

Sylvia vient de se lever. Sur le coup de midi, comme à son habitude. Elle a bu son café sur le balcon. Le fleuve est terne, ce matin. « Il n'a pas la frite. » Elle non plus, elle a besoin de vacances. De soleil brûlant, d'air pur, de mer chaude. Morgane se demande : « Vont-ils oser partir en vacances ensemble ? »

Une chemise traîne sur le dos d'une chaise. Une chemise de son père. Et il y a un nouveau poster au mur, la Bocca della Verità, que son père avait rapporté de Rome. D'après la légende, cette bouche happe la main de quiconque a un mensonge sur la conscience. Morgane la désigne, en disant, sans humour :

—Vous n'avez pas intérêt à vous approcher trop près !

—Oh là ! Tu as l'air d'un sinistre, ce matin !

—Tu t'es bien foutue de ma gueule, Sylvia !

—Moi ?

—Ce que je te reproche, c'est tes grandes déclarations d'amitié. On est amie ou on ne l'est pas.

—Qu'est-ce qu'il se passe, Morgane ?

—Il se passe que vous couchiez ensemble depuis un an. Il y avait l'enfant, le macho et mon papa ! Tu m'as bien menée en bateau !

—Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qui t'a dit ça ?

—Quelqu'un de bien placé : ma mère.

—Quelqu'un de bien placé ! C'est la première fois que je t'entends dire une chose pareille ! En l'occurrence, tu ne crois pas qu'elle est la plus mal placée, justement ? On a couché ensemble une fois, ma vieille. Un après-midi, à l'hôtel. Comme toi avec ton chef d'orchestre. Mais après, ton père est allé pleurer dans les bras de ta mère. Moi, j'ai pleuré toute seule.

—Comment tu veux que te croies ?

—Que tu me croies ou que tu ne me croies pas, je m'en fous, c'est la vérité.

—La vérité, c'est que tu ne m'as jamais vraiment considérée comme ton amie. J'avais l'avantage d'être la fille de Christophe. Ça te rapprochait de lui. Mais moi, en tant que moi, je n'ai jamais existé à tes yeux !

—Mais ce n'est pas possible que tu te mettes dans des états pareils ! Morgane ?

—Ne me touche pas ! Tu es aussi hypocrite que les autres !

Morgane tremble. Sylvia est défaite. Elle dit :

—Pourquoi faut-il toujours, forcément payer les moindres moments de bonheur, bordel ! Ça coûte tellement cher, que, finalement, ça serait mieux de s'en passer.

Morgane n'arrive pas à pleurer. La colère l'empêche de pleurer, comme le vent empêche la pluie de tomber. C'est Sylvia qui va pleurer. Pour bloquer les larmes, elle s'allume une cigarette. Elle se met un disque : Les Doors. Elle dit :

—Il faut voir les choses en face, nous ne sommes pas de la même génération.

—Tu n'es pas non plus de la même génération que mon père ! Tu es de quelle génération ?

—Petite venimeuse !

—Venimeuse, moi ? Lundi dernier, c'était un coup monté, la présentation du futur gendre, l'accident de moto. J'avais tout manigancé pour vous ! Pour toi et mon père ! Pour votre bonheur !

Après un moment de stupeur, Sylvia dit :

—Ne le dis pas à ton père, s'il te plaît !

—Je lui dirai si ça me chante.

Morgane tourne les talons. Des talons enfermés

dans des ballerines roses made in Firenze. Brusque inspiration : elle se déchausse, jette les chaussures et part, pieds nus, avant que Sylvia ait le temps de réagir.

Elle est pieds nus dans la rue. Cette audace la réconcilie avec la vie. On est bien, pieds nus dans la rue. Un rappeur à rollers lui caresse les cheveux au passage, avec un : « T'es belle comme ma sœur ! » Morgane sourit.

Elle entre dans le premier magasin de chaussures. Opte pour une paire de tennis blanches. Blanches immaculées. Deux taches de lumière qui dansent, quand elle se met à courir, pour rentrer chez elle. Tout se passe comme si elle se sentait libérée de l'amitié de Sylvia. Comme elle s'était sentie libérée de l'amour de Jérôme. L'amour ou l'amitié peuvent donc être pesants. Le plaisir, le bonheur, toutes les bonnes choses au monde peuvent être pesantes. Il ne faut pas s'attacher, il faut danser au-dessus de la vie, avec des chaussures blanches immaculées.

Maintenant, Christophe découche. C'est dur pour la mère, à qui le lit froid paraît trop grand. Se réveille-t-elle en pleine nuit, qu'elle ne peut s'empêcher de faire marcher son imagination : elle le voit dans les bras de « l'autre ». Qu'il couche avec elle, elle s'y était faite. Qu'ils dorment ensemble toute la nuit, c'est presque pire.

L'habitude s'est prise sans discussion. Le premier jour, le père a dit : « Je ne vais peut-être pas rentrer ce soir. » Le deuxième jour : « Je ne dors pas ici. » Et le troisième, simplement : « À demain. » Il va directement au lycée, de chez Sylvia, pour réapparaître au pavillon, après ses cours. Il tond la pelouse, répare un volet, aide Michaël à faire ses maths. Comme à l'ordinaire. Officiellement, il n'a pas quitté la maison. Officiellement, c'est à dire en apparence : pour les voisins, les amis, la famille. Cette apparence rassure tout le monde. Il n'est pas là, mais il est là. La mère continue d'assurer le lavage de son linge. Elle dit : « Je suis trop bonne ! ».

Un jour, elle le réprimande : « Qu'est-ce que c'est que cette tache sur ton pantalon ? » Elle a simplement oublié que Christophe, pendant les heures où il est ailleurs, fait un tas de choses avec son pantalon – ou sans son pantalon. Et que ça ne la regarde plus.

C'est étrange, la mauvaise foi. Cette aptitude qu'ont les êtres humains à se mentir à eux-mêmes, comme s'ils étaient doubles. La cellule familiale, gravement blessée, survit à coups de « comme si », dans une phase appelée « période de réflexion ». Ils sont quatre autruches dans un pavillon triste.

Le chef n'a plus qu'un pouvoir formel, mais il reste la référence. Morgane s'essaie-t-elle à déboucher un lavabo, que sa mère dit : « Ton père prend toujours la grosse clé à molette. » En fermant les volets métalliques à double battant, chacun a en tête la recommandation du chef déchu : « Ne jamais attraper le volet entre les deux battants ! Le battant extérieur se rabat plus vite et risque de vous écraser les doigts. » Vu le danger de l'opération, le père, en principe, les ferme avant de repartir pour sa deuxième vie. Sinon cette tâche incombe naturellement à Michaël, promu « homme de la maison ».

Ce cours nouveau a ses avantages. Il demande à être rôdé (le téléphone a été coupé, personne n'ayant songé à payer la facture), mais il est plus souple, plus démocratique. Le monde n'est plus soumis au droit

divin des parents. Chacun a gagné en autonomie. Michaël est plus responsable, moins sale morpion. La mère, plus attentive, plus tolérante. Quant à Morgane, bizarrement, elle se sent plus chez elle. Elle n'est plus confinée dans sa chambre – cette chambre qui a été un refuge, une enclave, parfois un bunker. La maison s'est décroissée.

Le problème, c'est la mort qui rôde. Tout le monde vit dans l'imminence du désastre. Des éclats de voix ou des messes basses ponctuées de pleurs sont là pour le rappeler. Cette maison souffre. La souffrance finira par devenir insupportable.

Souvent, le père s'enferme dans son bureau, pendant une heure ou plus. Aucun bruit ne filtre de la pièce. Est-ce qu'il dort ? Se laisse-t-il aller à dormir, au retour d'une nuit effrénée avec sa « maîtresse » ? Est-ce qu'il bouquine ? Oserait-il s'abandonner à la lecture, quand une simple cloison le sépare du malheur de sa femme ? Morgane se rêve en petite souris, qui, par la même occasion, grimperait le long de sa jambe et se nicherait contre lui. Car elle est restée, malgré tout, sa « Choupinette ». Et ces silences l'intriguent. L'inquiètent. Elle l' imagine tête affaissée sur une enveloppe adressée « à ma femme et mes enfants ». Il n'a jamais été suicidaire, mais Morgane a appris en vieillissant (et elle a

terriblement vieilli en quelques semaines) que les gens passent rarement à l'endroit où on les attend. La mère était du genre à se trancher les veines. Le père avait dit à sa fille : « Surveille-la. Elle risque de faire une bêtise. » Mais la fragile petite femme tient parfaitement le cap, et c'est le père qui dérive.

Morgane ouvre la porte de son bureau : il a la tête bien sur les épaules, il écrit. Il repousse ses papiers et se dispose à recevoir sa fille. Ostensiblement bienveillant. Elle le dérange. Elle est gênée, comme devant quelqu'un d'étranger. Elle fixe ses tennis blanches toute neuves. Il y a déjà une tache sur la chaussure gauche. Finie, la blancheur parfaite. Avec des chaussures blanches, il faudrait éviter de marcher.

—Tu avais quelque chose à me dire, Choupinette ?

—Je suis encore ta Choupinette ?

Il se lève et fait le tour du bureau, en disant : « Tu es une Choupinette, oui ! » Il la prend dans ses bras. Elle s'y abandonne. C'est le moment de verser quelques larmes sur l'amitié perdue avec Sylvia, sur l'amour bafoué avec Jérôme, sur les difficultés de la vie en général. À travers ses larmes, elle dit :

—Prends vite une décision, Papa, s'il te plaît. N'aies pas peur, Maman est forte.

Il dit, timidement :

—Au moins, vous vous êtes un peu retrouvées.
—Oui, si on veut.
—C'est peut-être moi qui l'empêchais.
—Peut-être.

Morgane découvre la nature des écrits de son père, en fouillant le soir dans sa corbeille à papiers. Ce n'est ni un roman, ni un journal intime, mais des calculs et des schémas sur lesquels figurent les noms de la famille, ainsi que celui de Sylvia, signifié par un S. Jour après jour, le père formule des projets de réorganisation, avec prévisionnel budgétaire. Pendant des heures, il rumine l'avenir. Le plus étonnant est encore cette page divisée en deux colonnes, exposant, d'un côté, les raisons de rester avec Malou, de l'autre les raisons de s'installer avec S.

Morgane remet vite les feuilles en boule. Elle est ébranlée par sa découverte : ces gribouillages sont émouvants et ridicules. Pathétiques. Son père n'est plus l'homme délicat arrondisseur d'angles. Il est devenu froid et distant. Il traite comme des pions les êtres qui lui étaient hier les plus chers au monde.

Morgane repense à « l'ami de toujours » de son père, Philippe, avec qui il était lié depuis l'école primaire. Philippe était intelligent, sensible, fort, généreux. Ce qui le rendait aimable aux yeux de tous et

lui donnait malgré lui l'autorité d'un gourou. Quand il s'est installé dans un village abandonné, plusieurs fidèles l'ont rejoint. Une tribu s'est implantée dans ce village, remontant une à une les maisons en ruines. Sans la mère, le père aurait suivi le mouvement. Mais chaque année, rituellement, toute la famille allait passer deux semaines au « village du bonheur », comme l'appelait ironiquement Malou. Jusqu'au jour où Philippe s'est écrasé sur un rocher en delta plane.

Après trois semaines de coma profond, cinq opérations le truffant de broches et une rééducation de plusieurs mois, il avait recouvré la plupart de ses facultés physiques et intellectuelles. Mais la machine affective était brisée. Il ne connaissait plus ni joie, ni tristesse, ni désir, ni plaisir, ni frustration. Le ricane-ment était devenu son mode principal de relation. Il lui arrivait de pisser au lit au côté de sa femme et de lui rire au nez : « Nettoie, maintenant ! » Il traitait à l'avenant ses meilleurs amis, Christophe y compris : « Alors, tu enseignes toujours tes conneries à des bandes d'imbéciles ? »

Un jour, à table, Michaël tardant à lui passer le pain, il l'avait empoigné à la gorge. La mère s'était battue avec lui. Toute la famille avait plié bagage sur le champ. Le père s'était résolu à cesser de voir son « ami de toujours », qui était devenu un mort-vivant.

Morgane craint que son père ne connaisse le même délabrement. Un trou à la place du cœur. Devenu secrètement un ennemi, contaminé par les Envahisseurs. Il y a un signe qui inquiète beaucoup la jeune fille : elle n'arrive plus à saisir le regard de son père. Il est enfermé en lui-même.

Elle qui s'était projetée en bergère, n'a réussi qu'à affoler le troupeau. Et à s'affoler elle-même : elle a perdu coup sur coup son amie, son amoureux et son père. Elle y a gagné un rapprochement avec sa mère, mais superficiel. Artificiel, même. Et vraisemblablement conjoncturel, lié au caractère dramatique de la situation.

Chaque jour, Jérôme appelle au pavillon. À peine Morgane l'a-t-elle identifié qu'elle raccroche sans autre forme. La mère a compris qu'il s'agissait d'un garçon, mais elle n'est pas choquée : le malheur lui a ouvert l'esprit. Elle cherche à en savoir plus. Elle l'a déjà eu au bout du fil et elle trouve qu'il a une belle voix grave. Morgane prend un air irrité :

— C'est un type qui me drague.

— Tu en as, de la chance, qu'on te drague !

— Je croyais que les hommes ne t'intéressaient pas ?

La mère hausse les épaules, met du vague dans son regard, tripote son bracelet :

— Si tu n'étais pas ma fille, j'en aurais, des choses à te dire...

— Ah !

— Oh ! ne va pas t'imaginer des choses sensationnelles ! J'étais jeune, quand j'ai rencontré ton père. J'avais vingt-deux ans.

— Tu n'étais pas pure et vierge ?

— À vingt-deux ans, tout de même ! J'avais ma petite expérience.

Elles rient.

— Combien d'amants ?

La mère hésite, puis joue la fermeté :

— Tu n'en sauras pas plus !

— Combien d'amours ?

— Oh ! d'amours... Un seul.

— Aussi important que papa ?

— Quand on le vit, c'est toujours important. Et puis après, l'histoire tranche. Je me suis sauvée au bout de deux ans.

— Deux ans, tout de même ! Plus de sept cents jours !

— Enfin... sauvée... C'est mon frère qui est venu me sauver. J'étais mal en point. C'était au Maroc.

— Chez les Arabes ? Toi qui es raciste !

— Raciste, il ne faut rien exagérer. Je trouve que les Arabes ont une mentalité particulière, et je n'aime pas cette mentalité. J'ai de bonnes raisons. Justement, ce Tahar, il me séquestrait. Il me battait. Je n'avais pas le droit de porter les yeux sur un homme. J'ai visité Rome en regardant mes chaussures. C'était de la folie. Un jour, il a pointé un coupe-papier sur ma gorge, je le sens encore, j'ai cru que j'allais y passer. J'avais perdu quinze kilos. Tu te rends compte, avec mon poids plume ?

Quinze kilos ! Pourtant, ce n'était pas un rustre, Tahar. Il était ingénieur. Sa famille était riche et cultivée, parlant un français impeccable. Mais c'est une autre culture, surtout en ce qui concerne les femmes. Sur ce point-là, c'est un désastre. Je dois une fière chandelle à mon frère. Il est venu nous rendre visite, très officiellement, en tant que beau-frère. Tahar ne s'est pas méfié. Mais Fabrice avait deux billets d'avion-retour dans la poche. Il avait été alerté par Christine, une Française mariée à un Marocain, elle aussi.

— Tu étais même mariée ?

— Oh la la ! Un mariage des « Mille et une nuits ». J'avais une robe de princesse et une dot de vingt mille moutons !

Morgane est ébahie. Elle n'aurait jamais imaginé un tel pan caché dans la vie de sa mère « étriquée » :

— Vingt mille moutons !

— Je n'en ai jamais vu la couleur, de ces moutons, mais on me les a réclamés au moment du divorce... Enfin... de la répudiation, puisque j'ai été répudiée. Le divorce n'existait pas, chez eux. Ç'a été compliqué, j'ai dû prendre un avocat, qui m'a coûté cher pour prouver que je n'avais jamais vu le bout de la queue d'un mouton ! Et comme la répudiation n'existe pas en France, quand j'ai voulu me marier avec ton père, ça a été la galère. Ah ! quel épisode !

La plus belle bêtise de ma vie ! Mais qu'est-ce qu'il était beau, Tahar ! Qu'est-ce qu'on était jeunes !

— Tu l'a revu ?

— Tu es folle ! Pendant des années, je me suis cachée ! J'avais peur.

— Moi qui croyais que papa t'avait sortie du couvent !

— Il m'a sortie de l'HP, oui ! Il m'a aimée dans le pire état. Toute maigre, en dépression totale, le visage rempli d'eczéma, j'étais horrible. Je n'ai jamais compris, il était beau, lui. Et sain. Toutes les filles lui couraient après. Pourquoi il m'a choisie, moi ?... Et aujourd'hui, il ne me choisit plus. La roue tourne... Mais on ne sait pas ce qui la fait tourner.

Silence.

— Pourquoi avoir caché tout ça à tes enfants ?

— Je ne sais pas. Je voulais être propre à vos yeux.

— Propre ?

— Je ne voulais plus entendre parler de ça.

— Et pourquoi tu es allée à l'HP ?

— Non, ça suffit les questions ! À mon tour, maintenant : qui est ce garçon ?

— Pouh ! J'ai cru que j'étais amoureuse. Enfin... je devais l'être un peu, jusqu'à ce que je le connaisse mieux.

— Tu n'as pas couché avec lui, j'espère ?

La tournure que prend la conversation déplaît à Morgane. Elle hésite. L'hésitation est une réponse. La mère redevient « la mère » :

— Oh ! Mon dieu ! Et telle que je te connais, tu n'as pris de précautions ?

— Je ne suis pas folle !

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? Ça sert à ça, une mère, non ?

— Ah bon ?

Elles se toisent. En deux mots, trois répliques, tout le passif s'est restauré.

Pas exactement, puisque la mère dit, faiblement :

— Oui, je sais. Sur ce chapitre aussi, j'ai échoué. Tu avais mis ton père au courant, je suppose ?

Et la fille ne se sert pas de l'arme que lui tend sa mère, elle dit : « Non, non. »

Morgane est dépassée par tous ces personnages à double fond. Un vrai roman d'espionnage. Elle ne sait plus qui est qui. Elle sait encore un peu moins qui elle est. Tout se joue sans elle, on dirait. Même la rencontre avec l'Italien. Il a dit : « Venez, Mademoiselle » et elle est venue. Qu'a-t-elle fait d'autre que de s'offrir en pâture ? Et avec Jérôme, elle est tombée dans le filet tendu : « Dès que je t'ai vue à la bibliothèque, j'ai su que je t'aurais le jour même. »

Un merle vient se poser sur une branche du ce-

risier. Morgane le connaît bien, celui-là, il joue souvent dans le jardin avec sa merlette. Ils n'arrêtent pas de jouer. Ils se sautent dessus en donnant du bec et des ailes, et jacassent joyeusement. Ce sont des bestioles qui savent vivre. Morgane évite tout geste brusque et lui murmure : « Dans ta petite cervelle d'oiseau, qu'est-ce que tu en penses, toi, de toutes mes salades ? » L'oiseau penche la tête d'un côté, puis de l'autre. Le regard fixe, il fait aller plusieurs fois les paupières, ce qui signifie : « C'est ton problème ». Il ouvre son bec jaune, émet un sifflet et s'envole. La merlette l'attend sur la pelouse. Morgane décide de liquider « l'affaire Jérôme », sans délai. Sans bavure. Il va prendre pour les autres, ce toc-card.

Elle le trouve rasé, coiffé, repentant. Il a rompu avec sa Josette des faubourgs. Ce qu'il appelle « notre crise » lui a permis de comprendre que Morgane était tout pour lui. Il n'a plus de goût à rien, même à peindre. Il a besoin de sa peau, de son sexe, de son bruit d'amour. De ses caresses pinçantes, de ses gigotages de crevette. Noblement, il lui pardonne son écart avec le musicien. Elle est jeune, c'est une erreur de jeunesse. On efface tout. On recommence à zéro. Comme lui, en la rencontrant, a recommencé à zéro. Il veut l'épouser. Morgane dit :

— Et dès que je suis entrée dans cette pièce, tu as

su que j'allais accepter ta demande en mariage, c'est ça ? Eh bien, tu arrives trop tard ! Il y a quelqu'un avant toi sur la liste. Je suis déjà engagée. C'est ce que je suis venue te dire.

— Le musicien ?

— Je pars pour Rome avec lui, début juillet. Je vais m'inscrire à l'université là-bas. Je nage dans le bonheur.

— Tu ne parles même pas italien !

— Il me donne des cours intensifs. Et pour baiser, ce n'est pas utile.

Jérôme accuse le coup, sans être franchement convaincu. Il se rapproche pour plonger dans les yeux de Morgane. Elle se détourne – lui accordant plus de pouvoir qu'elle ne veut bien l'admettre. Il dit, d'un ton léger :

— Je sais que tu mens. Mais je t'aime quand même.

Morgane se raidit, soupire et enfile sa veste. Jérôme continue :

— Je n'y crois pas à ton cinéma. Tu me la joues, tu te la joues. Je ne suis même pas sûr qu'il existe, ton chef d'orchestre.

Faussement calme, Morgane adopte un fin sourire :

— Ah oui ?

— Tu sais ce que je pense ? Tu es une mytho-

mane. Tu inventes des histoires et tu y crois dur comme fer. C'est pour ça que tu es convaincante. Mais parfois, tu y crois tellement que ça finit par arriver. Exemple, ton plan à la con avec Sylvia. Tu joues de tes grands yeux purs, et ça passe. Tu as l'air tellement sincère ! Tu l'es peut-être, d'ailleurs. La sincérité, c'est de la merde ! C'est l'authenticité qui compte. Et toi, tu es le contraire d'une fille authentique. Tu es du toc. Tu es en carton-pâte. Y a rien derrière. Si encore tu te contentais de faire des petits mensonges, comme tout le monde, pour te protéger, ça ne serait pas grave. Mais tu n'es pas une simple menteuse : tu es une fille fausse. Tu fausses la vie, tu fausses les gens. J'aimerais bien connaître ta mère, tiens ! Je suis sûre qu'elle n'a rien à voir avec le monstre que tu m'as décrit.

Morgane est oppressée :

—Et tu voulais m'épouser ?

Jérôme murmure :

—Oui. Je suis moi-même assez tordu pour aimer une tordue comme toi.

Morgane part, en refermant doucement la porte. Elle est déjà dans l'escalier, quand Jérôme crie :
« Connasse ! »

« Qu'est-ce que qu'un mot ? Comment un simple mot, qui a si peu de réalité physique, peut-il avoir un effet physique au point de rendre malade ? Les mots que J. m'a lancés à la figure m'ont vidée de ma substance. Anéantie. Je me rends compte que j'ai toujours été victime des mots, en particulier des mots de ma mère. Sans compter ses demi-mots, ses soupçons de mots, ses mots non-dits derrière les gestes et les regards. Les mots de mon père m'ont permis de supporter les mots de ma mère, mais quand je le vois aujourd'hui, dans cet état de mort-vivant, je me demande si ses mots tendres n'étaient pas des mots creux... »

La nuit tombe dans la chambre de Morgane et sur son cahier rouge. Pour une fois, elle ne craint pas la nuit. La nuit la protège. Elle reste dans le noir, le stylo entre les doigts. Michaël est entré sans frapper, ni se faire entendre. Morgane dit, mais d'une voix neutre : « Tu aurais pu frapper. » Michaël se tait. Il est debout à son côté. Il prend sa main. Elle ne la

retire pas. Il la serre. Elle répond à son serrement. Il appuie sa tête sur sa tête. Elle ne bouge pas.

Dans le jardin, un chat miaule. Il paraît à la fenêtre. Un chat roux, avec une oreille à moitié. Un aventurier. Pattes arrière dans la gouttière, il se dresse contre la vitre et tambourine. Il insiste. Il implore. Parfois, sa gueule s'ouvre sans miaulement. Morgane lui ouvre. Il ronronne, ondule et se frotte. Quatre mains le caressent. Michaël dit :

—Il nous aime.

Morgane rit :

—Je crois plutôt qu'il a faim !

Ce soir, Malou est de sortie. Au restaurant, avec l'amie Élisabeth. « Les deux femmes plaquées se donnent du bon temps. » Expression de la mère, qui a pris le soin de préparer le repas aux « deux petits », et de se pomponner comme pour un rendez-vous galant. Et s'il s'agissait d'un rendez-vous galant ? Morgane en a eu le soupçon.

Quand elle rentre sur le coup de trois heures du matin, les assiettes sont propres, personne n'a touché ni aux ravioli ni au quatre-quarts. Elle s'affole. Appelle. Monte à l'étage. Dans la chambre de Morgane, les « deux petits » sont sur le lit, endormis tout habillés. Elle a un sourire attendri. Pourquoi n'ont-ils rien mangé ? Ils ont encore dû se gaver de sucreries. Au moment de disposer une couverture sur eux,

elle a un mouvement de recul : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Le chat redresse la tête, bâille, s'étire et se remet en boule, sans plus de façons.

La mère a toujours détesté des chats. Toujours refusé d'en adopter un, à cause des poils, qui provoquent des maladies. Mais elle ne chasse pas l'intrus. Elle redescend, pleinement rassurée. Elle s'écroule sur le canapé du salon. Elle fait sauter une chaussure après l'autre, avec des soupirs de soulagement. Elle décroche le téléphone, parlant bas, mais enjouée. Elle dit : « Grâce à toi, je suis presque réconciliée avec la vie... Demain après-midi, oui, d'accord, les enfants seront à l'école. »

C'est tout ce que peut entendre Morgane, du haut de l'escalier. Un nouveau mystère vient grossir les autres. La mère se serait-elle offert un amant, dix jours après la forfaiture du père ? Mais où l'aurait-elle déniché, cet amant ? Elle sort rarement du pavillon et n'a guère de relations personnelles. À moins qu'Élisabeth n'ait joué l'intermédiaire : SOS Femmes Plaquées. Morgane échafaude. « Tout est possible, nous n'y pensons pas assez. »

La perspective ne lui déplait pas. Sa mère retrouverait une santé, au moins provisoire. Elle cesserait d'être une victime. Et le père, libéré du poids de sa faute, pourrait vivre à plein régime son histoire avec Sylvia. Ou bien l'arroseur ne supporterait pas

d'être arrosé et ferait machine arrière. En tout cas, on sortirait du marasme.

L'enquête de Morgane tourne court. Elle sèche le lycée pour rien : ce n'est qu'Élisabeth qui se présente au pavillon, le lendemain après-midi. Mais c'est une Élisabeth métamorphosée. Presque jolie, malgré sa grande mâchoire. Presque fraîche, malgré sa quarantaine tassée. Elle a troqué son ensemble cuir (casquette et bottes comprises) contre une robe toute simple. Elle n'a plus l'air de sortir de chez le coiffeur et a perdu son air gourmé.

La mère confie à Morgane : « Elle est amoureuse. Un type de vingt ans de moins qu'elle ! Je l'ai vu hier soir, il est grutier sur le port. On ne peut pas dire qu'il ait beaucoup de conversation, mais ce n'est pas ce qu'Élisabeth attend de lui ! De toute manière, elle n'en a pas beaucoup non plus... Tu ne peux pas savoir, ça m'a remis du baume dans le cœur, de la voir rajeunir comme ça. Samedi, je descends en ville. Je ne regarde même pas l'état du compte en banque, je m'achète ce qui me fait plaisir. Il faut bien que ton père paye d'une manière ou d'une autre ! Et puis je me dis une chose, tu vois : si j'ai une chance de le récupérer, ce ne sera pas en faisant une tête d'enterrement. Il faut que je sois désirable. D'accord, je n'ai pas l'atout de la jeunesse, comme l'autre, mais,

finalement, à part la jeunesse, qu'est-ce qu'elle a ? Elle est un peu épaisse, tu ne trouves pas ? Et cette manière d'avoir toujours l'air heureuse de vivre, ça ne fera pas illusion bien longtemps. En fouillant dans la corbeille de la mariée, il va faire des découvertes, le Totophe ! »

Morgane prend sa mère par les épaules :

— Tu es vraiment incroyable !

Un peu d'admiration, après tant d'années de mépris et de détestation... Le samedi, elle consent même à l'assister dans la corvée des magasins. C'est d'autant plus méritoire que, dans le centre-ville, le samedi, on rencontre tout le monde et n'importe qui : elle craint de ne tomber sur l'Italien. Depuis un mois, elle craint constamment de tomber sur lui. Il lui est arrivé de durcir son maintien et de fendre la foule en aveugle, soudainement persuadée qu'il était à deux pas en train de la regarder.

Eh bien, c'est exactement ce qui se produit au Café de Paris, où la mère et la fille, chargées d'emplettes, sont venues reposer leurs jambes. Il est là. Il la regarde. Aussitôt, elle détourne les yeux et ne pense qu'à fuir. Elle finit sa tasse d'un trait. Regarde sa tasse vide. Se serait-elle trompée ? Sa peur l'aurait-elle trompée ? Elle est dans l'incapacité de lever les yeux pour vérifier. Et elle préfère croire qu'elle s'est trompée. Elle se lève. Sa mère dit :

— On a le temps, ma chérie.

— Je ne me sens pas bien.

— C'est vrai que tu as les joues toutes rouges.

Tu dois avoir une mauvaise circulation. Ça m'arrivait, à ton âge. En général, ça allait avec mes règles. Tu as tes règles, en ce moment ?

Morgane fait oui. Elle est d'accord pour voir un gynéco, oui. Elle veut bien tout ce que veut sa mère, mais, par pitié, ne restons pas dans ce café assourdissant.

Mais un nouveau danger les attend aux Nouvelles Galeries. Christophe et Sylvia sont au rayon des parfums, main dans la main. Ils rient. Ils s'enlacent. Se bécotent. Heureusement, Morgane a suffisamment repris ses esprits : elle trouve un prétexte pour occuper sa mère, la détourner des parfums, l'entraîner à l'autre bout du magasin. Mais elle est furieuse après son père. Ils n'ont pas à se montrer en ville comme ça, en amoureux. C'est « inconvenant ». Surtout un samedi après-midi, dans le centre-ville. Il n'avait pas le droit de prendre le risque de rencontrer sa femme. Et sa fille. Parce que même pour Morgane, c'est une image choquante, son père et Sylvia enlacés.

Christophe, ce jour-là, ne paraît pas au pavillon. Ni le lendemain, dimanche. Il s'est offert tout

le week-end avec « l'autre », sans se donner la peine d'avertir. La balance penche du mauvais côté. La mère passe un sale dimanche soir. Les affaires neuves, en lesquelles elle mettait tant d'espoir, sont en tas sur son lit. Morgane repense à une petite annonce qu'elle a lu un jour : « A vendre robe de mariée neuve jamais servi. »

Mais en une nuit, la mère se régénère. Elle a pris une grande décision : le divorce. Au moins, les choses seront claires. Et quand les choses sont claires, on les affronte mieux. Elle a décidé aussi de se faire aider médicalement. Il ne faut pas oublier qu'elle a fait un séjour à l'HP, après son histoire marocaine. Qu'elle avait perdu quinze kilos. Qu'elle était remplie d'eczéma. Elle sent que ça peut revenir, d'un jour sur l'autre, cette saloperie d'eczéma. Elle a une espèce de rougeur sur l'épaule. Ça la démange. Ça la chauffe. C'est peut-être ça qui revient. Et une fois que c'est là, c'est la croix et la bannière pour s'en débarrasser. Il n'y a rien à faire. Que des prières. C'est un rebouteux qui l'avait soignée avec des prières. Elle ne veut pas retomber là-dedans aujourd'hui. Elle va aller voir Jacques. Il s'est mis à l'acupuncture, et il paraît qu'il n'est pas mauvais.

Morgane s'étonne :

— Élisabeth va mal le prendre.

— Écoute, Élisabeth, pour l'instant, elle est en

pleine forme, avec son jeune costaud. Alors, si elle n'est pas contente, c'est la même chose. Il faut bien que je m'occupe un peu de moi, non ?

Telle fille, telle mère : à la bourse des amours, le cours des valeurs est instable. Jacques-le-médecin connaît un boom spectaculaire. Et la tendance se confirme, quand après trois séances de son jeu d'aiguilles, il fait disparaître la rougeur sur l'épaule.

Morgane se croyait à tort libérée de l'homme-apaloosa. Elle le trouve au pavillon, devant un thé, avec sa mère. Il a osé. Même pas gêné à son apparition. Détendu. Blagueur. Et, devant le séduisant jeune homme, la mère fait sa belle, dans sa robe Cacharel toute neuve. Elle ne comprend pas, ne veut pas comprendre la raideur de Morgane, qui monte directement à l'étage. Elle la talonne, en disant :

— Sois au moins polie !

— Polie ? C'est lui qui m'avait tapée dessus, le jour où je suis rentrée pleine de bleus !

La mère retourne s'occuper de son « hôte » et Morgane retrouve les bonnes habitudes : enfermée dans sa chambre, cognant dans l'oreiller. Elle consent à ouvrir après le départ de Jérôme. La mère s'assoit sur le lit, avec un soupir :

— Qu'est-ce que tu m'as raconté ? Il ne t'a pas battue. Vous vous êtes chamaillés et tu es tombée... Je suis désolée, moi, je le trouve agréable, ce garçon. Tu sais qu'il t'aime beaucoup ? Il est attaché à toi.

—Attaché ! Comme un chien ?

La mère lève les yeux au ciel. Puis elle se met en position de pédagogue, avec un « vois-tu ma petite fille » qui pince les lèvres de la « petite fille ». Bien sûr, Morgane est absolument libre d'aimer qui elle veut, mais, attention, il y a des moments dans la vie où on n'a pas le droit de se tromper. Une vie ratée, c'est trois ou quatre erreurs à un moment crucial. « Crucial » vient de « croix », comme la « croisée des chemins ».

—J'ai aussi lu ça dans Marie Claire, la semaine dernière !

Vexée, la mère affermit le ton :

—Je voudrais au moins être sûre d'une chose, c'est que tu l'écartes pour de bonnes raisons, tu comprends ! Moi, ton père m'a assiégée pendant trois mois, et tu sais pourquoi je résistais, alors que j'étais follement amoureuse ? Je ne me sentais pas digne de lui.

—Eh bien, moi, c'est le contraire. Il a une femme et deux gosses, qu'il m'a cachés. Il se soûle au pastis. Sa sœur fait le trottoir. Sa mère faisait le trottoir.

—Tu dois bien exagérer un peu !

Morgane est effarée. Il est diabolique, ce type : il a réussi à séduire la mère en un thé, trois biscuits. C'est vrai qu'elle a tout pour l'exciter, cette petite-bourgeoise guindée, propre sur elle, censée ca-

cher une vraie « salope ». Morgane dit, goguenarde : « Je te le laisse ! » La mère rit. Comme si c'était risible. Et elle dit sérieusement — comme si les paroles de Morgane étaient sérieuses :

—Je suis assez grande pour me trouver un amant toute seule ! J'y pense, figure-toi. Parce que je vais t'avouer une chose : ça me manque. Quand on arrive à mon âge, on est dans l'urgence. Je ne vais pas rester comme une nonne, pendant que ton père s'éclate avec une chanteuse de cabaret ! Je te choque ?

—Oh ! rien ne me choque plus !

—Tu sais, la chose était très importante, avec ton père.

—Je sais. J'entendais.

La mère a un moment de flottement. Elle baisse la tête. Elle dit, d'une voix étouffée :

—Tu entendais parce que tu écoutais.

—Je me bouchais les oreilles, tu veux dire !

La mère trouve à s'occuper. Elle arrache quelques feuilles mortes au fuchsia :

—Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? C'est la vie, ma petite fille. Sans ça, tu ne serais jamais venue au monde.

Ce n'est pas le genre de conversation qui convient, entre une mère et une fille. Morgane en garde un sale goût. Que sa mère aspire à un amant,

rien de plus normal : une femme trompée a besoin de se sentir désirable. Mais en disant : « Ça me manque », elle a laissé parler son sexe. Et ça, Morgane ne peut pas l'entendre. La sexualité des parents n'est pas pensable par les enfants. Elle est cachée, confinée dans la chambre parentale, qui est une chambre forte et sert de coulisses au théâtre familial. Accès interdit au public sous peine d'angoisse.

Un jour, Morgane s'était retrouvée dans les coulisses. Ou plutôt les coulisses occupaient le devant de la scène. Elle avait treize ans. Rentrant inopinément du collège, elle avait surpris ses parents sur le canapé du salon. Le père fourrageait de la tête entre les cuisses de la mère. Celle-ci griffait le cuir du canapé, en gémissant : « Oh ! je vais jouir ! » Morgane avait reculé sans bruit. Toute retournée.

Ses manœuvres de « divorcée » l'ont à nouveau projetée dans les coulisses. Elle a dérégulé la machinerie et perturbé la pièce. Les comédiens flottent dans leur rôle. La mère confie à la fille : « Ça me manque. » La fille dit à la mère : « Je te le laisse », et en éprouve même une maligne satisfaction. Car, il ne faut pas croire : les années de malveillance du « monstre » ne se sont pas effacées, dans l'esprit de Morgane. Si sa mère couchait avec Jérôme, cette part « monstrueuse » toujours récusée par le père éclaterait au grand jour. Morgane s'en trouverait ré-

habilitée. Et confortée dans son entreprise de « divorcée ».

Pourtant, elle pique une crise à la seule apparition d'un tableau de Jérôme sur le mur du salon. Elle décroche l'objet et le jette par la fenêtre. La mère garde tout son calme. Elle va le ramasser dans les rosiers, en disant : « Tu es complètement folle, ma pauvre fille ! » Elle le raccroche avec soin, en veillant à l'horizontalité : « Ce n'est pas tout à fait dans mes goûts, mais c'est un cadeau. » Il faut voir l'œil-lade assassine de Morgane. La mère s'approche, pateline :

— Tu n'es quand même pas jalouse de moi ?

Morgane éclate d'un rire forcé :

— Qu'est-ce que tu vas chercher !

L'éclat de rire a piqué la mère. Mais la fille n'en est pas plus rassurée. Resapée de pied en cap, le regard désélectrifié, la mère fait une bonne rivale, malgré ses quarante-huit ans. Elle peut même être un « meilleur coup » que la fille, pour Jérôme-le-macho. La mère en est consciente, et rend à la fille la monnaie de sa pièce :

— Tu sais, ma chérie, il ne faut pas croire, les femmes de mon âge ont la cote auprès des hommes jeunes. C'est à l'âge de ton père qu'on a besoin de chair fraîche... Mais, rassure-toi, l'amant de ma fille...

— L'ex-amant de ta fille !

— Même l'ex-amant. Ce serait honteux. Je n'en suis pas arrivée là !

— Évite quand même de prendre l'ascenseur avec lui.

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ? À t'écouter, on croirait que c'est un monstre ! Moi, je le trouve très raisonnable. Il m'a promis de te laisser tranquille, d'ailleurs. Je lui ai même demandé de ne plus venir à la maison, comme tu ne supportes pas. Et il s'est résigné.

Brusquement, elle s'affole : elle a rendez-vous avec l'avocat, pour le divorce, et ensuite, elle doit retrouver Élisabeth au cinéma. Un film primé à Cannes. La presse est unanime. Il est probable qu'elles iront grignoter quelque chose en ville, après le film. Ce n'est pas la peine de l'attendre. Il y a deux steaks dans le frigo et un reste de ratatouille. Elle compte sur Morgane pour interdire le Coca à Michaël, ça l'empêche de dormir et le matin, il faut le tirer du lit par les pieds.

Le Coca coule à flots. On rit, on fume. On est bien, sans les parents. Les parents devraient vivre de leur côté, et les enfants du leur. Ça éviterait bien des heurts. Morgane découvre un autre Michaël, un Michaël qui n'a aucune illusion sur la mère : il la trouve « chiante et coincée ». Ses rapports sont bons avec elle, parce qu'il a plus de talent que sa sœur pour le faire-semblant. Il tient du père : c'est un arrondisseur d'angles, qui sait au bout du compte tirer son épingle du jeu. Morgane apprend avec effarement qu'il a une cagnotte de plus de 500 euros :

— Tu les as piqués ?

— Ça va pas la tête !

— T'as quand même piqué deux cents balles à la mère Godefroy !

— C'est elle, la voleuse ! Elle m'avait demandé de suivre son mari avec sa poule, j'y ai passé toute l'après-midi et elle m'a filé dix balles ! Tu vois combien ça fait de l'heure ? Alors, moi, je me suis payé, quoi. Normal.

Le petit roué doit sa fortune à son sens du commerce. Trafic de vieilles BD et de jeux vidéo, achat de carnets de métro et revente à l'unité, et même prêts avec intérêts : il est le banquier de sa classe de cinquième. Mais il ajoute : « Pour toi, si t'as besoin, ça sera du 0 %. »

Morgane est attendrie, un peu admirative. Ce gosse de treize ans sait naviguer dans la vie. Ce n'est pas comme elle, qui est le jouet des vagues. Ce soir, entre deux rires, elle ballotte à la pensée que sa mère – à l'instant même – est peut-être avec Jérôme. Dans les bras de Jérôme. Elle se remémore des scènes qu'elle a vécues au lit, et c'est la mère qui a pris sa place. Couinante, comme à son habitude. Obscène plus que jamais. Morgane n'a que dégoût pour elle et pour le sexe. Le sexe est une chose sale.

Michaël s'interroge : qu'est-ce qu'elle a, la grande sœur ? La grande sœur hésite à s'ouvrir de son problème au petit frère. Mais il est moins petit qu'on ne croit. Il fait partie de ces gosses évolués à qui rien n'échappe, que rien n'étonne. Ils font grain de tout, ce qui leur donne une apparente maturité. Comme l'expérience leur fait défaut, ils peuvent traiter avec légèreté des choses graves. Michaël dit, d'un ton dégagé :

— Ce qui te fait flipper, c'est que Maman se fasse sauter par Jérôme, hein ?

Morgane est soufflée :

— Tu crois vraiment ?

— Non, je dis ça comme ça. Mais ça serait cool. Tu serais débarrassée de ce naze, et elle, ça lui ferait du bien. Pendant ce temps-là, on se shooterait au Coca.

Pourquoi ne pas le prendre comme ça ? Morgane ébouriffe Michaël, pour le punir d'avoir raison. Et, comme le coquet a horreur d'être décoiffé, il s'ensuit une course-poursuite dans le pavillon. Jusqu'à la chute fracassante d'une grosse lampe en opaline rose, cadeau de Noël du père à la mère.

Après un moment de consternation, les deux sales gosses éclatent de rire. Ils se calment en ramassant les débris. Tous les débris, des plus gros aux plus petits. Ils plient, tordent et piétinent l'abat-jour Modern Style pour le faire entrer dans le sac-poubelle. Et c'est avec des airs de conspirateurs, qu'ils se débarrassent du sac, dans un container, au bout de la rue. Ils liquident le reste de Coca pour se remettre de leurs émotions,

À peine les traces du crime effacées, la mère débarque. Il n'est même pas minuit : elle les prend de court. Michaël n'a pas eu le temps de disparaître ni de faire disparaître les bouteilles vides. Mais la mère ne voit rien. Ni Michaël, ni les bouteilles, ni Morgane. Elle jette son sac sur le premier fauteuil.

Elle traverse la pièce de son pas de soldat, le visage défait, des larmes au bord des yeux. On entend claquer une porte.

Morgane dit :

—Le film devait être triste !

—Sois pas méchante !

Michaël-le-petit-dur en est tout retourné. Après une soirée de complicité avec Morgane, il hésite à voler au secours de sa mère. Mais il craque au premier sanglot qui vient de l'étage.

Morgane range la cuisine. Meticuleusement. Elle nettoie même la gazinière, en s'acharnant sur de vieilles taches. C'est sa manière de faire barrage à l'angoisse. Sa mère s'est-elle fait jeter par Jérôme ? Son père a-t-il aggravé la situation ? Ou bien les nerfs lâchent-ils, tout simplement, après trois semaines de tension ?

Michaël se tient sur le seuil de la cuisine. Silencieux. Immobile. Morgane le découvre :

—Tu l'as endormie ?

—Elle dit que... Je sais pas, elle chiale... Il faut peut-être appeler Jacques.

—Mais elle dit quoi ?

Michaël souffre pour dire :

—Elle ne veut plus te voir. Jamais. Elle dit que t'ailles habiter avec Papa, chez Sylvia.

—Qu'est-ce qui lui prend ?

—Elle dit que tu fasses ta valise tout de suite.

Morgane sort de la cuisine d'un pas décidé qui se ralentit dans l'escalier. Elle s'arrête devant la porte entrebâillée. La mère est à plat ventre en travers du lit, le corps trépidant. La jupe retroussée découvre les cuisses et le fessier. L'image de cette intimité dégoûte Morgane. Elle est prête à rebrousser chemin en catimini, à faire sa valise comme il lui est enjoint et ciao. Mais la mère se retourne d'un bloc et crie :

— Sale hypocrite ! Sale petite vicieuse ! Jérôme m'a tout dit ! C'est à cause de toi, tout ça, avec cette pute ! Tu as tout manigancé ! Tu as le mal dans le sang !

Elle a donc couché avec lui, et ce salaud s'est bassement vengé, en allant tout raconter. Ou alors, c'est en racontant tout qu'il a réussi à l'avoir. À l'allonger. À la sauter. À la faire couiner. C'est minable. C'est à gerber. Morgane crache son dépit :

— Tu traites Sylvia de pute, mais elle, elle fait ça par amour ! C'est pas une folle du cul comme toi ! Elle aime Papa ! Elle l'aime comme tu ne l'as jamais aimé !

La mère a bondi. Elle frappe. Des mains, des pieds, des genoux. Elle mord. Tire les cheveux. Arrache les vêtements. Morgane se défend sur le même mode. Tous les coups sont permis. Dix-sept ans de haine donnent autant de force à l'une qu'à l'autre.

On peut penser que le combat ne se serait arrêté qu'avec la mort de l'une des combattantes, si Michaël, brave petit bonhomme, ne s'était lancé dans la mêlée. Il est sportif, bien musclé pour ses treize ans. Il parvient à maîtriser sa mère, puis il s'érige en bouclier contre sa sœur.

La mère et la fille n'ont plus de force. Elles sont essoufflées. Hagardes. Maintenues à bonne distance par un Michaël étonnant de présence d'esprit. La mère lance à Morgane :

— Imbécile ! Aller croire que j'ai couché avec Jérôme ! Je ne suis pas malsaine comme toi, moi !

Michaël crie de toutes ses forces :

— Mais arrête, Maman !

— J'arrête, d'accord, mais qu'elle foute le camp. Allez, du balai !

Elle va se recoucher tout habillée. Elle rabat la couverture sur sa tête.

Morgane remplit deux sacs de voyage à la va-vite, sous le regard angoissé de Michaël. Il a sorti sa cagnotte et offre sa fortune : 533 euros, en pièces et petites coupures. De bonnes larmes se mélangent aux mauvaises. Morgane accepte cent euros. Elle étreint longuement le petit banquier, avant de partir sans se retourner.

Chassée. En pleine nuit. Et nulle part désirée, ni en cette ville, ni en aucune autre ville. Ses pas

la conduisent naturellement vers son père et Sylvia. Mais ici, quai du Tonkin, ce n'est plus chez Sylvia et ce n'est pas chez son père. C'est un lieu à part. Sans nom. Sans accès. Contrairement à l'image commune, l'espace n'est pas continu. Il y a des hiatus. L'appartement de Sylvia est dans un hiatus. Morgane passe devant la porte de l'immeuble sans s'arrêter. Elle fait le tour du pâté de maisons, et, pour un peu, repasserait devant la même porte, marchant sur ses propres pas.

Elle traverse le quai en aveugle, ce qui n'est pas sans danger, même à deux heures du matin. Elle accélère le long des hangars, pressée d'arriver nulle part. Elle s'arrête sous un abribus qui n'attend aucun bus. Elle a perdu la maîtrise de son espace. Comme ces rats de laboratoire, qui se sont fait leur circuit, dans la cage, en fonction des points de plaisir (la nourriture) et des points de douleur (les décharges électriques), et qui se paralysent, jusqu'à mourir de faim, quand l'expérimentateur brouille les pistes. Le circuit de Morgane dans la ville est brouillé.

Mais il fallait bien qu'à un moment ou à un autre, un homme s'intéresse à une aussi jolie noctambule. Une BMW ralentit à son côté. « Est-ce que je peux vous aider, Mademoiselle ? » Morgane presse le pas, sans tourner la tête. La voiture la rattrape. Morgane court, les sacs contre les jambes. Le moteur de la

BMW est proche, à nouveau. Et elle entend : « Morgane ! » C'est Jacques, le médecin. Morgane pose ses sacs :

—Oh ! Jacques, tu m'as fait peur !

—J'imagine, oui ! Où tu vas, comme ça ? Monte.

Morgane ne se fait pas prier, mais dit, finement :

—Tu ne m'avais pas reconnue ?

—Si je m'attendais à toi !

—Donc tu dragues, avec ta belle voiture...

—Une jeune fille, à minuit, dans la rue, avec deux sacs plus gros qu'elle, on ne la laisse pas tomber. C'est humain. Une fille jolie, en plus !

Il sert un sourire de vieux beau et son regard fait un détour furtif par les genoux de Morgane. Il continue :

—Tu es devenue une vraie petite femme, en quelques mois ! Quand je pense que je t'ai connue en jupette, avec ton cartable rouge et vert. De la fenêtre de mon cabinet, je te voyais rentrer de l'école. Tu avais une tresse dans le dos, à l'époque.

—Tu as bonne mémoire !

—C'est mon drame ! Où veux-tu que je te conduise, ma belle ?

Le ton déplaît à Morgane, mais elle se raisonne : Jacques, tout de même, un vieil ami de ses parents... Et, aux dernières nouvelles, il est entiché de cette Vanessa. Elle dit, à tout hasard :

—Et ton amie ?

—Vanessa ? Elle m'a jeté ! Alors, j'ai été obligé de la licencier !

Il rit trop fort, comme s'il avait bu. Il est pris d'une brusque inspiration :

—Tiens, si tu veux, je t'embauche. C'est pei-nard, comme job. Répondre au téléphone, prendre des rendez-vous... Qu'est-ce que tu en dis ?

—Tu crois que c'est le moment ?

Il se fait doucereux. Et se rapproche.

—Tu es pressée ?

—Je vais à la gare.

—À la gare ! Mais, il n'y a plus de train, ma belle ! Elle est même fermée, la gare !

Morgane s'en veut de ce mensonge grossier. Elle se dispose à descendre, mais un bourdonnement électrique suivi de plusieurs cliquetis arrête son mouvement : les portières sont verrouillées.

—Laisse-moi partir !

—Tu es en train de fuguer, c'est ça ?

—Ça ne te regarde pas !

—Je te reconduis chez tes parents.

—Ça n'existe plus « chez mes parents ».

Jacques démarre et prend un ton paternaliste :

—T'en fais pas, ils vont se remettre ensemble ! C'est pas la première fois que ça craint. Ils ont déjà failli se séparer, il y a dix ans. Là, c'est ta mère qui dirigeait les affaires.

—Qu'est-ce que tu cherches à insinuer ?

—Je n'insinue pas, je témoigne ! Ton père était à ramasser à la petite cuiller, et c'est moi qui ramassais.

Morgane a une petite voix :

— Ah oui ?

— Elle était allée faire un stage de je-sais-pas-quoi à Montpellier. Elle a eu une aventure avec un animateur. Du grand classicisme ! C'est ce que j'ai dit à ton père : on ne laisse pas sa femme partir en stage, si on tient à elle ! Ou alors, on considère ça comme une cure. Comme un curetage. Le mariage, c'est comme une cheminée : il faut ramoner de temps en temps !

Il rit grassement de sa plaisanterie grasse. Décidément, Morgane ne l'aime pas, ce type :

—Laisse-moi descendre, s'il te plaît !

—Pas question ! Tes parents me le reprocheraient. Mais, si tu veux, je peux t'héberger.

— Je veux descendre !

Il se range en deux coups de volant. Mais sans déverrouiller les portières. Il dit, oppressé :

—Je vais te laisser partir, d'accord, ne t'inquiète pas. Je voudrais seulement que tu m'écoutes cinq minutes. Ça ne t'étonne pas que je me souvienne de la couleur de ton cartable d'écolière et de la tresse qui se balançait dans ton dos ? J'étais un adulte res-

ponsable, médecin, conseiller municipal, même ! Élu du peuple ! Je n'avais pas le droit d'éprouver de tels sentiments. C'était indigne. Dégoûtant. Exactement ce que tu penses à l'instant, je le vois dans tes beaux yeux qui s'agrandissent. J'avais honte de moi, je t'assure. Mais je ne pouvais pas m'empêcher : à quatre heures et demie, quand j'entendais la volée de moineaux qui sortait de l'école, j'abandonnais mon patient et j'allais aux chiottes. Je montais sur la cuvette, comme un con, rien que pour te voir passer, avec ta tresse blonde, décorée parfois d'un petit ruban blanc. C'est minable, hein ? Pourtant, c'est vrai. Tristement vrai. Je montais sur la cuvette des chiottes ! Je ne faisais rien de mal, au fond. Je prenais une sorte de plaisir solitaire. Et, dans la morale ambiante, qui dit plaisir solitaire dit plaisir honteux. Mais le plus honteux, ç'aurait été de passer à l'acte. Je n'étais pas assez fou pour ça. Tout était dans ma tête. Ça n'avait pas de réalité. En revanche, ce qui s'est mis à avoir de plus en plus de réalité, c'est mon attirance pour ta mère, qui te ressemble à plus d'un titre. Excuse-moi, ce n'est pas le genre de remarques qui peut te faire plaisir, mais, qu'est-ce que tu veux ? Tu lui ressembles, ne serait-ce que par les yeux. Et dans le même temps, ton père avait une fredaine avec je ne sais plus qui. « Fredaine », le mot est sans doute exagéré. Tu sais, ton père, c'est un rêveur, il a

eu quantité d'amours secrètes et inabouties. Je le sais pour avoir été son confident pendant des années. Il est comme Flaubert avec Elisa Schlesinger : capable de rêver toute sa vie à une femme, sans qu'il ne se passe rien. Ça ne l'a pas empêché d'être un bon mari et de réparer les joints de robinet. C'est un être très secret, ton père. Et très frustré. Il vieillira mal, parce qu'il n'est jamais allé au bout de ses rêves. Prends la peinture : qu'est-ce qu'il a fait, en peinture ? Rien de sérieux. C'est un artiste raté. Et c'est aussi un amoureux raté, je le dis avec tendresse et tristesse. Ça n'a jamais été le bonheur, avec ta mère. Je ne sais pas si le bonheur existe, mais, avec ta mère, toute sa vie, il a assuré en prenant sur lui-même. C'est une chieuse névrosée, et ton père se la farcit depuis vingt ans. Il a renoncé à tout, pour elle, mais ce n'était pas du dévouement, ça lui a permis de renoncer à lui-même. Je suis désolé de parler comme ça de ton père, ma petite Morgane, mais c'est un lâche. Un lâche bien sympathique. Un lâche qui est mon meilleur ami. J'ai applaudi, quand j'ai su pour Sylvia. Je me suis dit : pour une fois, il va aller au bout de lui-même. Surtout que Sylvia est une sacré gonzesse, une vraie femme qui a du répondant. Autre chose que ta mère. C'est formidable, ce qui se passe entre eux. Il faut que ça continue. Mais ta mère peut le faire rentrer au bercail quand elle le décidera. La moindre petite

tentative de suicide bidon, et le Totophe rappliquera ventre à terre, je te le dis, moi. Si elle lui lâche la bride en ce moment, c'est qu'elle a besoin d'un peu d'air elle-même.

— Tu ne doutes jamais de rien, toi ?

— Je doute de tout, figure-toi, y compris de la médecine ! Mais, le couple, je connais par cœur. Pourquoi crois-tu que ta mère est venue se faire faire de l'acupuncture chez moi ? Pourquoi elle m'a choisi moi, qui suis novice en la matière ? Hein ? Tu as réfléchi à la question ?

Morgane hésite à dire :

— Vous avez couchés ensemble ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Quand je demande à une patiente de retirer son chemisier et qu'elle se fout complètement à poil, je résiste pas, moi !

— Tu es vraiment un goujat ! Papa est ton ami, quand même !

— Si ton père l'apprend, c'est parfait, ça va le déculpabiliser. Et je vais te dire une chose : si ç'avait pas été moi, ç'aurait été un autre. Elle est chaude, ta mère. Elle a besoin de ça. Et il y a beaucoup de femmes qui sont comme elle, contrairement à ce qu'on croit. Contrairement à ce qu'elles veulent nous faire croire.

— Toutes des salopes, c'est ça ?

Il marque un temps.

— Sauf toi, peut-être. Parce que tu es encore jeune.

Il prend la main de Morgane. Elle se rétracte. Il fait aller la tête :

—Tu m'en veux d'avoir dit tout ça ?

—Je ne peux pas t'en vouloir, tu as l'air sincère.

—Je suis plus que sincère : je suis lucide. Et je ne vois pas seulement la paille qu'il y a dans l'œil de ton père. J'ai épousé une Marie-Chantal avec un petit pois dans la tête.

—Elle a changé.

—Tu parles ! Son docker lui excite les cellules. Elle donne l'impression d'être vivante, mais c'est une potiche. Elle pense avec son cul, elle aussi.

—Pourquoi tu l'as épousée ?

—Je ne sais pas. Parfois, on hésite vachement pour acheter une paire de pompes, et puis on se marie sans réfléchir. J'avais trente-cinq ans et marre de bouffer tout seul le soir devant la télé. Marre d'avoir à draguer pour mettre une gonzesse dans mon lit. Besoin d'un peu confort, quoi. Et puis Élisabeth, sur ce plan-là, elle est bonne. Toujours prête et ça marche à tous les coups sans trop se forcer. Notre rencontre s'est faite en dessous de la ceinture. Dans un ascenseur, c'est pour te dire !

—Un ascenseur...

—Monter au septième ciel en ascenseur, tu te

rends compte ! Fallait pas que je m'étonne après qu'elle baise à tout vent ! Mais au bout de six mois, un an, t'en as marre d'avoir toujours le même plat au menu, ça te coupe l'appétit. Et il n'y avait rien entre nous pour compenser, je n'ai jamais été amoureux d'elle.

—Et ta secrétaire ?

—Vanessa ? c'est le même genre, elle est à qui la prend. Je l'ai prise parce que je l'avais sous la main. On est comme ça, nous, les hommes !

—Ça ne valait pas le coup de rompre avec Élisabeth, alors ?

—De temps en temps, il faut bien se faire un peu de roman. Sinon on risque de mourir d'ennui.

La vulgarité de Jacques n'est pas une découverte pour Morgane. Mais, en plus, ce soir, elle le trouve franchement laid. Il est trop petit. Il a la tête trop grosse pour le corps. Les lèvres trop épaisses. Et on a l'impression qu'il a les yeux faits. C'est un gnome apprêté, portant la luxure sur le visage. Comment un tel homme peut-il plaire à une femme ? Voilà la question qui tourne dans la tête de Morgane et explique sa moue. Cette question en cache une autre, douloureuse : comment sa mère a-t-elle pu coucher avec un type pareil ? Tout lâche soit-il, son père a de la prestance et du raffinement. La mère elle-même a un certain standing, physiquement. Ils formaient un

beau couple. Elle dit froidement :

—J'ai le droit de partir, maintenant ?

—J'aimerais passer une nuit avec toi, Morgane.

Une nuit seulement.

—Ouvre-moi la portière.

—Je ne te toucherai pas. Rien que pour dormir.

Morgane force le ton :

—Ouvre-moi ou je crie !

—Qu'est-ce que je t'ai fait ? Je t'ai fait quelque chose ? Ce que j'éprouve pour toi, c'est ce qu'il y a de plus pur, dans ma vie.

—Eh bien ! que ça reste pur. Ouvre-moi la portière.

Jacques hésite. Va-t-il prendre ce qu'on lui refuse ? C'est bien le genre à considérer que les femmes sont toutes les mêmes : elles disent non quand elles pensent oui. Il marmonne :

—Tu n'as même pas un peu de sympathie pour moi ?

—Avant ce soir, oui, peut-être. Je ne sais plus. Je ne sais plus rien. Vous me faites tous chier !

Il déverrouille les portières. Morgane se retrouve sur le trottoir, avec ses deux sacs aux pieds, l'esprit défait. Elle hait le genre humain dans son intégralité.

IV

Dieu merci, le réceptionniste de l'Hôtel Claude-Monet n'est pas barbu. À moins qu'il n'ait coupé sa barbe depuis. Non, Morgane le reconnaît. Elle se souvient exactement de son regard, à la fois réprobateur et concupiscent. Ce soir, c'est un jeune homme virevoltant. Ravi de l'accueillir. Ravi de lui monter ses bagages. Elle a de la chance, la 212 est libre. Et si elle a besoin de quoi que ce soit, qu'elle n'hésite pas, il est à son service toute la nuit sans interruption.

Morgane s'affale sur le lit, avec une pensée émue pour Michaël. C'est à ses cent euros qu'elle doit ce refuge. Après tant d'années de voisinage hostile, ils se sont trouvés au bon moment. Morgane sauvée par son petit frère : qui l'eût cru ?

Elle se sent paisible en ce lieu qui l'a connue libertine. Pas la moindre gêne. Il ne lui reste que le souvenir exaltant de l'aventure, et surtout celui d'une Morgane qui décide, qui agit, qui maîtrise. L'inverse de la « divorcée » et de son cafouillis.

L'histoire avec l'Italien s'est déroulée dans la netteté. Dans la précision. Sans bavures. Elle a échappé à la mélasse des rapports humains. C'est le mot qui vient à Morgane : « mélasse ». Ça colle, on s'y empêtre. Elle a vécu un printemps « mélasse ».

Quand on toque à la porte, elle se fige. Et si c'était lui ? Si leur rencontre n'avait pas été un pur hasard, mais le produit d'une force supérieure, le signe d'un destin à nouveau à l'œuvre ce soir ? Ou si – version moins chimérique – cet homme de haute précision avait prévu qu'elle remettrait les pieds dans cet hôtel, et soudoyé le réceptionniste pour l'en avertir ? Elle s'approche craintivement de la porte. Elle dit, main sur la poignée :

—Oui ?

—J'apporte les serviettes que vous avez demandées, Mademoiselle.

C'est la voix du veilleur de nuit. Morgane hésite : elle n'a rien réclamé. Elle entrouvre la porte. Le jeune homme a l'air emprunté. C'est un peu gros, le coup des serviettes. Elle le remercie. Tout va très bien. Oui, la vue sur la cathédrale est formidable, la chambre 212 est parfaite, bonsoir. Elle referme avec un sourire.

Sans plus réfléchir, elle appelle les renseignements. Monsieur Bracale, B, R, A, C, A, L, E, Gianfranco, recherche dans le département. Peut-être est-il sur liste rouge.

Il n'est pas sur liste rouge. Il décroche. Morgane dit : « Je suis à l'Hôtel Claude-Monet, chambre 212. Venez. » Elle ne lui donne pas le temps de répondre, elle raccroche. Elle garde la main sur le combiné, cœur battant. Ses joues s'empourprent, mais ce n'est l'effet ni d'une mauvaise circulation ni d'un quelconque sentiment de honte : elle est en émoi, tout simplement. Et cet état lui est délicieux, après les heures crispées qu'elle vient de vivre.

Elle attend son amant et ne l'attend pas. Elle se déshabille au ralenti, avec élégance et préciosité : numéro de strip pour un public imaginaire. Nue, elle évolue dans l'espace de la chambre d'un pas étudié, se délectant du jeu de ses muscles, à chaque articulation. Qu'y a-t-il d'autre que le corps ?

Elle s'absorbe un long moment, à la fenêtre, dans le spectacle de la cathédrale illuminée. Elle est seule à seule avec cette cathédrale. C'est un monstre de pierre qui pèse des millions de tonnes et vient du fond des temps. Elle est déplacée, incongrue, dans la ville. Elle est primitive. Et c'est ainsi que la jeune fille nue se sent, ou veut se sentir : primitive.

Elle va disposer la clé de la chambre côté couloir, puis elle s'étend sur le lit, dans la lumière crayeuse qu'irradie la cathédrale, sa très vieille et gigantesque compagne. Elle attend et n'attend pas.

Quelques minutes ou quelques heures plus tard,

elle perçoit le bruit d'une porte qu'on ouvre et re-ferme avec précaution. Il se peut que ce soit le jeune veilleur de nuit qui ait pris pour une invite la clé à l'extérieur. Elle ferme les yeux. Elle laisse le monde venir à elle. Toute une philosophie, si l'on peut dire. Elle perçoit les bruissements d'un déshabillage. Le temps s'étire. Elle attend le contact.

Le lit tangué. Une main se pose sur sa cuisse, suit la courbe de sa hanche, puis bifurque vers son dos, où elle exerce une pression ferme qui plaque ses seins contre le torse velu de l'Italien.

Les étreintes se succèdent « sans entraves », comme on dit. « Entrave : ce qu'on met aux jambes d'un animal pour gêner sa marche ». Rien ne gêne l'animal Morgane dans sa marche au plaisir. Elle a perdu toute prévention. Elle accueille avec docilité toutes les fantaisies de son amant.

À leur réveil, le soleil est haut et la lumière bles-sante. Ils refont un semblant de nuit, en tirant le drap par-dessus leur tête et se pénètrent sans y penser, comme si c'était leur état naturel d'être emboîtés. Sous le drap, ils sont dans une grotte, hors du temps. Ils décident de partager le monde en deux. Il y aura le monde diurne, avec ses règles et ses conventions, dans l'espace public. Il y aura la chambre 212, la nuit venue, où ils se retrouveront, sans nom, sans

passé ni futur, pour un corps à corps échappant à la civilisation. Ils mourront l'un à l'autre au lever du jour et renaîtront à sa tombée.

L'Italien quitte la chambre seul, d'un pas mesuré : nous n'avons pas affaire à un homme troublé. À la réception, il réserve la chambre 212 pour la semaine, en tirant quatre billets de cent euros d'un portefeuille portant les initiales GFB. Un billet plus modeste, subreptice, déclenche une courbette chez le réceptionniste (barbu). Celui-ci donnerait sa barbe à couper pour un tel client. L'Italien peut compter sur son dévouement et sa discrétion. Ce n'est pas seulement une question d'argent. Gian Franco Bracale a de l'ascendant sur son prochain. On n'en attend pas moins d'un chef d'orchestre. Il connaît la musique et les musiciens. Il connaît aussi les femmes, dont il use avec application et discernement. Voilà un homme qui sait gérer son plaisir. La jeune Morgane se présente comme une affaire intéressante. Elle ne donne pas encore toute sa mesure, mais sa totale disponibilité est de bon augure, surtout dans les conditions expérimentales, in vitro, en quelque sorte, de la chambre 212. Rompu à toutes les formes du plaisir, ayant pratiqué tout ce qui en assure, classiquement, le renouvellement (le danger, l'interdit, la surprise, la violence), l'Italien attend beaucoup de cette si-

tuation in vitro, qui est une première pour lui. Il en éprouve une émotion esthétique, comme devant une partition nouvelle, dont il ne sait s'il parviendra à la conduire au point de perfection.

Morgane n'a pas bougé de la « grotte ». Elle y a ménagé une fenêtre – ou plutôt une bouche d'aération, puisqu'elle ne veut plus voir le monde, ni être vue du monde. N'est-elle pas en train de réinventer l'état de « catalepsie » propre à sa mère ? La pensée ne lui vient pas. Sa mère n'existe plus. Elle n'a jamais existé. Morgane est née du néant. Il faut imaginer un big bang spécial pour sa petite personne. Quant à son avenir, il s'arrête à la nuit prochaine et elle n'envisage rien d'autre que l'immobilité pour traverser le jour. Elle n'ouvre pas au porteur du petit déjeuner. Elle ne répond pas à la femme de service. Elle repose dans le vide, l'esprit délité, étranger à l'espace-temps où tournent Christophe, Sylvia, Jérôme, Michaël, Jacques, Élisabeth, tous les protagonistes du printemps « mélasse ». Elle ne se réanimera qu'au contact de l'Italien, pour se purifier au feu du plaisir. Telle est sa nouvelle foi.

Si la mère appelle le père, au lycée, le lendemain midi, ce n'est pas par inquiétude : elle ne doute pas une seconde que Morgane se soit installée chez « sa grande amie S. » Elle a seulement une chose à préciser à Christophe : il n'est pas question que cette « petite salope » remette les pieds au pavillon. Morgane n'est plus sa fille.

Christophe ne comprend pas. Il y a le brouhaha de la cantine, et la gêne de parler devant tout le monde. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que s'est-il passé ? La mère hoquette : bien entendu, quand Monsieur ne veut pas comprendre, il ne comprend pas. Elle ne lui facilite pas la tâche, en concluant : « Elle t'aime, elle l'aime, vous vous aimez tous, vous allez très bien ensemble. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. » Et elle raccroche.

Il faut que Christophe monte au pavillon, après ses cours, pour connaître le fin mot de l'affaire. Il trouve une Malou crispée sur les carreaux du salon. Sans public pour ses crises, elle libère l'angoisse

dans les activités ménagères. La maison respire l'ordre et le propre. À l'apparition de Christophe, elle jette son chiffon pour se tasser dans un fauteuil. Pourquoi vient-il la narguer au pavillon ? Il ne l'a pas fait assez souffrir comme ça ? Mais puisqu'il est là, elle a une bonne question à lui poser : comment compte-t-il s'organiser pour les vacances d'été ? Prendra-t-il Michaël en juillet ou en août ? Elle a le droit de savoir à l'avance, pour s'organiser elle-même. Parce qu'il ne croit tout de même pas qu'elle va passer l'été ici, au pavillon. Elle a le droit de vivre aussi, non ?

Christophe ne cherche même plus à comprendre. Sans pudeur, il sort une flasque de whisky de son cartable de professeur. Il boit une petite goulée. Malou ricane :

—Je vois que tu t'améliores !

Il prend un regard fatigué, pour dire :

—Tu peux m'expliquer calmement de quoi il retourne, s'il te plaît ?

—Je suppose que ta fille chérie t'a tout expliqué hier soir !

— Je n'ai pas vu Morgane hier soir. Ni avant-hier soir, d'ailleurs.

C'est l'occasion, pour le couple défait, de se refaire provisoirement autour d'une cause commune.

Le lycée leur confirme l'absence de leur fille. Des coups de fil à ses intimes ne donnent rien. Ils se mettent donc à sillonner la ville à petite vitesse, dans le fol espoir de repérer l'adolescente sur un trottoir. Puis ils se résignent à recourir aux services de la police.

En attendant, autant aller manger un morceau. Ils se retrouvent, comme par hasard, à la Brasserie des Postes, un lieu de leur jeunesse. La bière a perdu en qualité, mais c'est le même garçon, dont le cheveu a blanchi, dont le dos s'est courbé. Le temps passe. Malou se souvient de sa robe vert pomme. C'était à la mode, le vert pomme, ainsi que le corail et le jaune citron. Les goûts ont bien changé. On se ferait remarquer, aujourd'hui, en vert pomme ou jaune citron. « Surtout à notre âge ! » rigole Christophe. Lui, avait les cheveux longs. Pas sur les épaules, mais nettement sur l'oreille et sur le col. Il n'allait jamais chez le coiffeur. C'était sa sœur qui lui coupait les cheveux. Sa sœur, puis... Malou. La jeune Malou. Une Malou aux mains fines. Ses mains d'aujourd'hui, sur la table du café, sont un peu décharnées et piquetées de taches brunes. Christophe en est ému. Il commande deux autres pressions. « Oh ! ma ligne ! » dit Malou, en plongeant les lèvres dans la mousse. Il y a des années qu'elle n'a pas bu autant de bière.

La disparition de Morgane a créé un climat romanesque qui les a divertis de leur affaire de couple. Imprévisiblement, ils se sont détendus. Ils ont à peine commenté le forfait qui a valu à Morgane l'exclusion de sa mère. Christophe a haussé les épaules. La mère et la fille ont toujours été « à couteaux tirés ». Ça n'empêche pas l'amour. C'est même l'amour inversé. Malou est moins portée à banaliser la « vacherie », mais elle se tait.

Ils font une dernière fois le tour de la ville en voiture. Sans conviction, par acquit de conscience. Malou brise le silence pour dire :

— Il faut que tu le saches, je t'ai trompé, Christophe.

Il grimace :

— Je n'ai pas les moyens d'être jaloux !

— Je ne suis pas plus fière que ça, mais qu'est-ce que tu veux ? Je me sentais tellement abandonnée...

Elle laisse échapper deux larmes. Il est tendu :

— Je le connais ?

— Oui.

Il se tourne vers elle :

— C'est pas Jacques ?

— Si.

Cette fois, il ralentit :

— Tu disais qu'il ne te plaisait pas. Tu as même dit qu'il te dégoûtait ! On s'est engueulés, à ce sujet-là.

Elle hausse les épaules. Renifle. Essuie ses joues. Elle murmure :

— Peut-être que ça me rapprochait de toi, comme c'est ton ami.

Christophe réaccélère, en disant :

— Il a profité de la situation, le salaud ! Depuis le temps qu'il voulait t'avoir !

— Tu n'as pas les moyens d'être jaloux...

— De toi, non. Mais de lui, c'est différent !

Malou s'autorise à poser la main sur le genou de Christophe, et elle joue la noblesse d'âme :

— Tu sais, il est malheureux, lui aussi. C'est fini avec sa Vanessa et Élisabeth est rayonnante. Peut-être qu'il cherchait à se rapprocher d'elle. Comme c'est mon amie.

— Elle est au courant ?

— Oui. On est fâchées.

Christophe rigole :

— Oh ! quel sac de merde !

Malou rigole, à son tour. Et en profite pour poser la tête sur l'épaule de son « ex ».

Michaël est à la fenêtre : Papa et Maman descendent de voiture, ils rentrent à la maison, tous les deux. Même pas l'air ennemis. Il court leur ouvrir la porte. Les accueille avec une mimique béate. La main du père lui ébouriffe gentiment les cheveux :

—Ça va toi, fripouille ?

La « fripouille » se recoiffe et ne peut s'empêcher de dire :

—Vous allez revivre ensemble ?

—Pour l'instant, ce n'est pas le problème, mon petit Michaël. Ta sœur a disparu.

Michaël se veut rassurant, en confiant qu'il a prêté cent euros à Morgane. Il ne réussit qu'à affoler peu plus les parents : avec de l'argent, elle a pu quitter la ville. Et puis, au fait, d'où est-ce qu'il tenait cet argent ? C'est une somme, cent euros, pour un gosse de treize ans. « Tu vas tout nous dire, mon garçon ! » L'histoire des cinquante euros d'Élisabeth remonte à la surface. Michaël serait-il devenu kleptomane ? Se serait-il mis, sur le têt, à dealer ? Son « je me débrouille » n'est pas fait pour calmer les esprits. Il imite sa sœur, en faisant une sortie fracassante : « C'est pas avec vos trente balles par mois que je peux vivre ! »

Les parents sont stupéfaits. Ils en riraient presque. Les jeunes d'aujourd'hui sont incroyables. Il faut pouvoir les suivre. Il y a trente ans, l'argent de poche n'existait pas. Christophe gardait la monnaie du pain. Malou devait faire l'année avec ses étrennes. Et ils ne s'en portaient pas plus mal. C'est fou, cette incitation à la consommation. Dans quel monde vivons-nous ?

Mais ils n'ont pas de craintes sérieuses pour Mick. C'est un petit débrouillard. Il s'en tirera toujours, dans la vie. En plus, il a le sens du compromis. Ce qui n'est pas du tout le cas de Morgane, malheureusement. Elle est sans concessions, celle-là. Capable de tout casser, quand quelque chose lui résiste. Et en même temps, elle est si fragile.

Christophe dit à Malou : « Elle te ressemble beaucoup, dans le fond. » Malou n'apprécie pas trop, mais s'abstient de protester. Elle ne veut pas gâcher ce qui ressemble à des retrouvailles. Elle a même un bon mouvement, tout à son honneur : elle dit, d'un petit air dégagé : « Tu devrais téléphoner à ta chérie. Elle doit commencer à s'inquiéter. » Christophe hausse les épaules, le lâche. Comme si ça n'avait pas d'importance. Comme si ses rapports avec Sylvia n'étaient pas ce que pouvait imaginer Malou. Comme si Sylvia n'existait pas.

Malou plisse les yeux, sur un mode interrogateur et vaguement ironique. Christophe se rengorge :

—C'est mon problème, non ?

—Bien sûr, bien sûr.

Malou se lève pour dissimuler un sourire. Ah, il sera toujours le même, son Totoppe.

Quand Sylvia part pour sa soirée au Grillon, elle est restée sur un message de Christophe datant de la fin de l'après-midi : « Je dois monter au pavillon. Morgane et sa mère font leur crise. Je te rappelle dès que possible. » Quatre heures se sont écoulées depuis. Elle a le ventre noué. Elle pressent un grand malheur. Sylvia est très douée pour pressentir le malheur. Quand elle le pressent à ce point, elle a peur de le provoquer. Aussi se donne-t-elle à fond sur scène. Elle s'accroche à son art. Sa voix n'a jamais été aussi émouvante.

La qualité de sa prestation échappe à la foule distraite du Grillon, sauf à un homme, égaré dans cette foule : le « papy » fan de Bella, qui a sauvé Morgane des pattes du Black, à la porte de la boîte. Pour la première fois, il aborde Sylvia. Il ose l'aborder ce soir, parce que la chanteuse a été exceptionnelle, mais aussi parce qu'il a senti sa détresse. Il le lui dit sans ambages. Cet homme a la parole claire. Sylvia s'en tire, comme souvent, avec une citation : « Les plus beaux chants sont les chants désespérés. »

Ils marchent dans les rues vides. L'homme fume cigarette sur cigarette. Il parle dans un nuage de fumée, d'une voix sans aigus, entrecoupée d'accès de toux. Il faut qu'il arrête le tabac. Il n'est pas question qu'il arrête le tabac. Tant pis pour les difficultés respiratoires. C'est ça qui l'empêche de dormir et le rend noctambule, mais c'est aussi ça qui lui a permis de découvrir Bella et sa voix. Au moins, il sait de quoi il mourra : de manque d'air. C'est une supériorité, de le savoir, on peut se préparer. Et comme il n'y a rien de pire, pour lui, que de mourir étouffé, il sautera par la fenêtre, à l'avant-dernier souffle.

Il a un bon sourire, pour dire tout ça. En souriant, il montre deux incisives mal jointes, qui lui donnent un air ingénu. Mais un très léger strabisme tourne parfois son regard vers l'intérieur. Il devient grave. Il se parle à lui-même, en même temps qu'il vous parle. Puis il retrouve brusquement son sourire d'enfant. Il dit : « Excusez-moi, je suis un peu fou. La vieillesse n'arrange rien, mais j'ai toujours été un peu fou. Un peu, pas trop. Juste ce qu'il faut pour ne pas sombrer dans la normalité. »

Sylvia éclate de rire. Elle bénit la présence de ce Martien. Il est tombé du ciel pour adoucir son malheur. Elle dit :

— C'est comment sur Mars ?

— Oh ! pas terrible ! Il n'y a pas d'arbres. Pas d'oiseaux. Pas de steak-poivre, ni de Saint-Emilion. Pas de chants désespérés.

Ils se crochent comme de bons vieux camarades. Ils descendent le boulevard d'un pas allègre. Soudain, elle s'excuse, s'écarte de Papy et consulte son smartphone. Il n'y a aucun message. Christophe serait-il assez lâche ou l'aurait-il si mal aimée qu'il puisse la quitter sans un mot ? Elle est tétanisée, bouche ouverte, forçant sa respiration pour contenir les larmes. Papy lui offre son épaule, en disant doucement :

—Comment s'appelle-t-il ?

—Christophe.

Elle éclate en sanglots. Papy grommelle pour lui-même :

—L'amour... On croit qu'il est tout, c'est ça, l'erreur. Il faut le remettre à sa place. Ce n'est pas l'absolu. Ce n'est pas l'infini.

Sylvia parvient à dire :

—Si, c'est l'infini...

Elle marque un temps. Elle se mouche. Elle reprend :

—C'est l'infini à la portée des caniches.

Elle a un pauvre sourire :

—C'est dans « Mort à crédit » de Céline.

—Il a raison Céline ! Et on n'est pas des ca-

niches ! Je veux bien être un vieux chien, mais surtout pas un caniche !

Ils échouent sur le lit, au Front de Seine. L'aube ne va pas tarder. Ils sont rompus. Papy consent à dormir au côté de Sylvia, mais tout habillé. Son corps est trop dégradé. La vieillesse est une maladie mortelle. Il la prévient : s'il arrive à trouver le sommeil, il ronflera. Sylvia dit : « Quelle importance ? » Elle non plus, ne se déshabille pas. Elle éteint la lumière. Ils se prennent la main. Comme un frère et une sœur, ou plutôt comme un père et sa fille. En tout cas, comme deux êtres à la dérive qui s'assurent de dériver dans la même direction.

L'homme ne tarde pas à s'endormir. Sans ronflement. Sylvia pense et pleure doucement dans le noir. Elle a perdu l'homme de sa vie. Elle a perdu sa vie. Il faut croire qu'elle est de la race des caniches et qu'elle a perdu son infini. Non, c'est pire que ça. C'est le pire. Il n'y a pas d'infini. L'homme de sa vie n'existe pas. L'amour n'existe pas. C'est un mirage. Tout comme l'horizon. Il n'y a rien derrière l'horizon.

Elle se glisse hors du lit, avec précautions.

À la lueur du petit jour, elle griffonne quelques lignes sur une feuille de papier. Elle plie la feuille. Elle l'enferme dans une enveloppe. Elle écrit sur l'enveloppe : « Pour Christophe ».

À la salle de bains, elle avale trois poignées de gélules et revient s'allonger près de l'homme endormi. Elle ne connaît même pas son nom. Il est venu l'aider à faire le saut. Elle pose sa main sur son épaule. Elle ne pleure plus.

Dans la baie vitrée, un soleil rosâtre franchit la colline de Bonsecours. Bientôt, il va frétiller autour des péniches, puis suivre le fil de l'eau pour embrasser la ville. La journée risque d'être chaude.

Au service des urgences de l'Hôpital Charles-Nicolle, ce n'est pas Sylvia qu'on tire de l'ambulance, sur un brancard, mais Morgane. Son regard bleu sombre est égaré. Elle vient directement de l'Hôtel Claude Monet, chambre 212. Autant dire qu'elle a traversé le miroir à l'envers.

On cherche en vain le maestro à son côté. Au lever du jour, alors qu'il attaquait *allegro moderato* le final du deuxième nocturne, Morgane a poussé un cri de douleur. Elle avait le dos bloqué, du cou au coccyx.

Cette défaillance instrumentale était du plus mauvais goût. Morgane en avait conscience. Le registre ne pouvait pas être tenu. Il fallait renouer avec la civilisation, autrement dit appeler le SAMU. Ce que l'Italien eut assez d'humanité pour faire, en recourant aux services de son ami, le réceptionniste.

Mais cet épisode inesthétique lui déplaisait souverainement. Dès l'arrivée de l'antenne médicale, il abandonna la jeune fille à son sort, avec une encourageante pression de la main, et avec les mots suivants : « S'il vous plaît, ne me rappelez pas, arrêtons là notre folie. Laissez-moi vous dire que votre état ne m'inspire aucune inquiétude. Vous faites tout simplement une crise d'hystérie. Bonne chance. »

Le scanner ne révélant aucune lésion nerveuse, les médecins de Charles-Nicolle se rangent au diagnostic du chef d'orchestre : « Hystérie, névrose caractérisée par une exagération des modalités d'expression psychique et affective, qui peut se traduire par des symptômes d'apparence organique (convulsions, paralysie, douleurs, catalepsie). »

Cette forme d'« exagération » dépasse le médecin moyen. Entre hystérie et simulation, il fait mal la différence. Morgane va donc être orientée vers le service psychiatrique d'un hôpital voisin. Elle attend sur sa civière, dans le couloir des urgences. Il y a des cas plus sérieux, Mademoiselle. On a consenti à lui administrer une piqûre calmante qui n'a rien calmé. Elle se tient raide comme un fakir sur ses aiguilles, osant à peine respirer.

Un interne se prend d'intérêt pour elle. Il est attiré par ses yeux, mais aussi par son syndrome, qui est le sujet de sa thèse. Il l'aide à boire un thé, en lui

soulevant délicatement la nuque, et il la questionne sur les circonstances de l'incident. C'est un manque de tact qui préjuge mal du futur psychiatre : en ce lieu de passage, comment la jeune fille pourrait-elle se laisser aller aux confidences ? Raconter l'aventure de « divorcée » qui l'a conduite à divorcer d'avec son corps, faute d'avoir pu durablement divorcer d'avec le monde ? Elle pleure pour échapper aux questions et, dans ses larmes, croit reconnaître son père.

C'est son père. Et, deux pas en arrière : sa mère. La police a fait son travail, en signalant l'admission aux urgences de la mineure recherchée. On n'échappe pas facilement à la « civilisation ». Le père prend la main de sa petite fille, avec émotion. La mère, après un temps d'hésitation, prend l'autre main. Morgane est bien encadrée. Il ne manque plus que Michaël, pour compléter le tableau familial. L'arrivée intempestive d'un chariot trouble les retrouvailles. Sylvia git inanimée sur ce chariot, que poursuit un petit homme effaré, au bord de l'asphyxie. Quand Morgane crie « Sylvia », il se fige. Il considère un bref instant le père, la mère, la fille. Il dit au père : « Vous êtes Christophe ? » Il lui tend une enveloppe marquée : « Pour Christophe ». Puis, il reprend sa course, pour rattraper le chariot.

La lettre d'adieu de Sylvia peut être jugée déce-

vante : elle ne contient qu'une citation — l'ultime de la « grande citatrice » : « Ce qui me fait souffrir, ce n'est pas ce qui me manque, c'est ce qui n'existe pas. » Antonio Porcia.

Le papy quittera l'hôpital lorsqu'il aura l'assurance que Sylvia est hors de danger. Il rentrera vers son domicile à petits pas douloureux, en ménageant son souffle. Il s'arrêtera à sa boulangerie préférée, pour acheter une brioche au chocolat, qu'il mangera tout en marchant. Il s'arrêtera dans un café, cent mètres plus loin, pour boire un verre de muscadet qui fasse passer la brioche. Il montera avec difficulté, s'aidant de la rampe, les quatre étages d'un escalier dont trois ont des marches si hautes que l'ascension devient escalade. Il se demandera, une fois de plus, pourquoi le premier étage a des marches normales et les trois autres des marches plus hautes. Ce n'est pas sans mal – le souffle court, le regard brouillé – qu'il trouvera sa clé au fond d'une poche et l'introduira dans la serrure. Son état, décidément, ne s'améliore pas. Il va tenir combien de temps comme ça ? Combien de jours ? Combien d'heures ? Au moins, il aura

assez vécu pour sauver Sylvia. Il retrouve, à cette pensée, son sourire de garnement, avec ses deux dents mal jointes. Il a du bonheur à l'avoir sauvée, cette petite. Il a du bonheur à ce qu'elle existe. Si le mot n'était pas si galvaudé, il pourrait presque dire qu'il l'aime. Un vieux chien affaibli amoureux d'un caniche. En son honneur, il met un disque : Federika von Stadte. Un chant désespéré. Il ouvre sa fenêtre. Dans le vieux marronnier, qui a péniblement refait son feuillage, ce printemps, deux mésanges se battent. N'y a-t-il pas autre chose à faire, quand on est oiseau et que le ciel est si vaste ? Il claque dans ses mains. Les mésanges s'envolent. Lui aussi va bientôt s'envoler. De cette fenêtre du quatrième étage jusqu'au pied du marronnier. Mais, en attendant, il a un petit creux, que la brioche au chocolat n'a pas comblé. Il va se préparer un bon steak au poivre. Avec une bouteille de Saint-Emilion.

Achevé d'imprimer
par Bookmundo.com en juin 2025
image alexander-krivitskiy-unsplash
ISBN 978-2-37551-046-9

